This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ital 2318.83

This book belonged to
A. KINGSLEY PORTER
1883-1933

Φρενῶν
ἔλαχε καρπὸν
ἀμώμητον

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

TOME SECOND

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME DEUXIÈME

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

—

1883

Ital 2318.83

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

PICERNO

Après l'excursion que je viens de raconter à Métaponte, nous revenons à notre point de départ, à Potenza. De là, reprenant le chemin de fer dans la direction opposée, nous nous mettons en route pour le Val di Tegiano, où nous voulons reconnaître une partie du parcours de l'antique Via Popilia et étudier des ruines qu'on nous a signalées dans le voisinage de Padula.

La ligne continue à s'élever rapidement à partir de Potenza pour gagner l'arête de partage des eaux qui descendent d'un côté vers le golfe de Salerne, de l'autre vers le golfe de Tarente. A mesure qu'on avance dans ce nœud de montagnes, son parcours

devient d'un pittoresque plus grandiose et plus accentué. Tous les lieux habités sont juchés sur le sommet ou accrochés au flanc de hauteurs escarpées. Dix kilomètres après Potenza, la première station est celle du Tito, bourg dont on ignore les origines plus ou moins anciennes, mais qui ne prit quelque importance qu'après la destruction de la ville voisine de Satriano sous la reine Jeanne II.

Sept kilomètres plus loin, voici le joli bourg de Picerno, de près de 5,000 habitants, posé de la manière la plus coquettement gracieuse à mi-côte sur le penchant d'une colline en promontoire entre deux petits cours d'eau, dont l'un va rejoindre le Sele, sur le versant de la mer Tyrrhénienne, et l'autre le Basiento, sur le versant de la mer Ionienne. L'aspect de ce bourg est celui de l'aisance et de la prospérité ; presque toutes les maisons y sont neuves, car il a dû être reconstruit après le tremblement de terre de 1857. La physionomie du nom est ancienne ; il doit remonter jusqu'au temps des Lucaniens. Pourtant on ne trouve pas mention du bourg avant le xve siècle. A partir de cette époque la seigneurie en appartient successivement aux Caracciolo et aux Pignatelli.

Picerno a été le théâtre d'un des épisodes hé-

roïques de la courte histoire de la République Parthénopéenne.

Lorsque le roi Ferdinand et la reine Caroline, après la défaite de Mack, avaient lâchement abandonné Naples pour s'enfuir en Sicile au bruit de l'approche de l'armée de Championnet, ils avaient lancé une proclamation appelant la population des campagnes à se lever en masse pour la cause du roi, de la patrie et de la religion. La proclamation, promettant les grâces célestes et des récompenses terrestres à ceux qui s'armeraient, les invitait à poursuivre une guerre d'extermination contre les Français ennemis de Dieu, recommandant d'user de tous les moyens de lutte ouverte et de trahison pour les détruire, tous ces moyens étant légitimes pour la sainte cause, défendant de faire quartier à aucun d'eux et commandant de mettre à mort comme Jacobins, traîtres à Dieu et au roi, tous leurs amis et même tous ceux qui ne prendraient pas les armes sur l'appel royal. Un soulèvement général y répondit. Quelque détestable que fût depuis longtemps le gouvernement, le prestige de la royauté était encore intact sur les masses, les honteux désordres de la reine ne l'avaient avili que pour les classes éclairées ; les Français se présen-

taient comme des envahisseurs étrangers contre lesquels protestait un sentiment national peu raisonné, mais vif et très honorable ; enfin les excès de la Révolution donnaient au clergé le droit de les dépeindre comme les ennemis jurés de la religion catholique. Il fallut la sage conduite et la modération de Championnet après la prise de Naples pour dissiper sous ce rapport des préventions qui ne semblaient que trop justifiées et rattacher au nouveau régime républicain la majorité du haut clergé, fort enclin aux idées libérales, tandis que le bas clergé, aussi ignorant que ses ouailles, y restait profondément hostile.

Le soulèvement populaire pour la cause de Dieu et du roi fut si prompt et si général qu'il devint un obstacle fort sérieux au progrès des différents corps de l'armée française, dont la marche en avant avait été facile tant qu'elle n'avait eu affaire qu'aux troupes régulières. Mais ce soulèvement resta toujours exclusivement populaire. La noblesse n'y fournit point de chefs ; celle de cour avait trop peur et ne songeait qu'à se réfugier en Sicile auprès du roi ; celle de province, avec la bourgeoisie des villes et les jeunes gens des plus grandes familles de l'aristocratie, était libérale et républicaine, aspirait

ardemment au changement du régime et du gouvernement. C'était elle qui pour l'établissement d'une société nouvelle devait sacrifier ses privilèges, et pourtant elle qui ne demandait qu'à les voir abolis. Comme on l'a vu ailleurs, les défenseurs de l'ancien régime et des privilèges étaient dans les classes qui en avaient le plus souffert, qui avaient tout à gagner à leur destruction. Faute de nobles ou d'officiers qui voulussent les commander, les paysans armés des provinces napolitaines se choisirent des chefs sortis de leurs propres rangs, et surtout dans la plupart des cas acceptèrent la direction des vétérans du brigandage, que recommandait leur audace et qui trouvaient tout avantage à profiter des circonstances pour passer de voleurs de grands chemins généraux, sans oublier pour cela les habitudes de leur premier métier. Avec de semblables chefs la guerre prit vite un caractère inouï d'atrocité.

Avant même que Championnet eût atteint Naples, y fût entré et y eût proclamé la République, deux chefs avaient armé les paysans des Abruzzes. C'étaient Pronio, prêtre défroqué, puis soldat dans les milices féodales du marquis del Vasto, condamné ensuite aux galères pour meurtre et évadé

du bagne, et Rodio, gentilhomme, avocat et docteur en droit, royaliste convaincu, le seul de tous les capitaines populaires de 1799 qui fût sorti des classes éclairées, et qui combattît avec désintéressement pour une idée. Ils avaient eu dès le début l'audace de tenter à plusieurs reprises d'entraver la marche du général Duhesme, qui opérait par les Abruzzes, et après son passage ils restèrent les maîtres du pays, à l'exception des trois villes où les Français avaient laissé de petites garnisons, Pescara, Aquila et Civitella.

Quatre déserteurs corses, De Cesare, Boccheciampe, Corbara et Colonna avaient groupé autour d'eux les populations de la Pouille et de la Terre d'Otrante. Pour les entraîner, ils avaient eu recours à l'imposture. Corbara se donnait pour le prince François, héritier du trône, Boccheciampe pour le frère du roi d'Espagne et De Cesare pour le duc de Saxe. Un *locandiere* de Monteiasi, nommé Girunda, qui s'improvisa leur ministre, fut le premier à répandre cette fable. L'archevêque d'Otrante reçut le faux François avec les plus grands honneurs. A Tarente, Mesdames de France, filles de Louis XV, ayant relâché dans la ville, où la tempête avait poussé le vaisseau qui les portait de

Naples en Sicile, au moment où les quatre aventuriers y entraient, ne dédaignèrent pas de se prêter à cette comédie et traitèrent publiquement de cousins Corbara et Boccheciampe. Ce furent les récits qu'à leur arrivée à Palerme elles firent des événements de Tarente qui décidèrent l'envoi du cardinal Ruffo en Calabre. Du moment qu'un archevêque et de vraies princesses avaient solennellement reconnu les princes qui venaient soulever la Pouille, il ne pouvait pas rester un doute dans l'esprit des populations. Partout on les traita conformément à leur rang supposé, partout on procéda par leur ordre à des levées et partout aussi leur premier soin fut de se faire remettre les caisses publiques. Quand ils eurent ainsi ramassé une belle somme, Corbara et Colonna s'occupèrent à les mettre en sûreté. Ils s'embarquèrent à Tarente avec la caisse, annonçant qu'ils allaient à Corfou chercher l'armée russe et qu'ils la ramèneraient bientôt. Mais au sortir du golfe ils furent capturés par un corsaire barbaresque et conduits dans les bagnes d'Alger, où ils croupirent jusqu'à leur mort. Boccheciampe fut tué à Brindisi en essayant de s'emparer d'un bâtiment français, comme il avait pris à Tarente celui qui ramenait d'Égypte, avec

plusieurs officiers supérieurs, le géologue Dolomieu, lequel, rendu plus tard à la France après vingt mois de captivité, mourut en touchant sa terre natale, à cinquante et un ans, des suites des souffrances qu'il avait endurées dans les cachots de Tarente et de Messine. De Cesare demeura seul à commander en Pouille et y déploya beaucoup de vaillance dans la conduite de la guerre.

Plus près de Naples, dans les provinces de la Terra di Lavoro et du Principato on avait vu surgir Frà Diavolo, Mammone et Sciarpa. Ces trois chefs ont acquis assez de renommée pour que nous nous arrêtions un moment à en esquisser le portrait.

Michele Pezza, surnommé Frà Diavolo et natif d'Itri, brigand de longue date, a été bien choisi pour en faire un personnage d'opéra-comique. Il était brave et hardi dans ses entreprises, célèbre surtout par l'habileté merveilleuse de ses déguisements, par les ressources infinies de sa ruse, par la façon dont lui et ses bandes disparaissaient quand on les serrait de trop près, pour se montrer de nouveau à quelque distance. Jeune, amoureux de faste et d'élégance, il affectait surtout des façons d'une galanterie raffinée. Nul ne savait mieux que lui dépouiller une femme de ses parures en lui pro-

diguant les compliments sur sa beauté, qui n'avait pas besoin de recourir à de tels moyens, et la fouiller jusqu'à la peau en prenant les formes d'un amoureux. Établi à cheval sur le Garigliano, il s'était donné pour mission d'écraser les petits détachements des Français et d'intercepter leurs courriers sur la route de Rome à Naples. Il molestait aussi les libéraux de la contrée; mais comme il était beaucoup plus avide d'argent que sanguinaire, il y avait toujours moyen de se tirer d'affaire avec lui, en payant de bonnes rançons.

Il n'en était pas de même avec le garçon meunier Gaëtano Mammone, qui était sorti du district de Sora et qui étendait son action le long des montagnes jusque vers Avellino. Celui-ci était un monstre de férocité, un des êtres les plus abominables que montre l'histoire; ses crimes et ses atrocités furent tels qu'on se refuserait à les croire s'ils n'étaient attestés par de nombreuses pièces officielles et par les témoins les plus véridiques. Mammone était une sorte de brute, qui n'avait de l'homme que le visage. Certaines de ses habitudes, le besoin irrésistible qu'il éprouvait de boire du sang humain, à tel point que lorsqu'il se faisait saigner périodiquement, suivant la coutume des

paysans napolitains, on ne pouvait l'empêcher de se jeter sur la cuvette et de humer avec délices son propre sang, attestent chez lui un état de monomanie lycanthropique arrivé au degré le plus avancé. Lâche, du reste, autant que féroce, il évitait avec soin les engagements sérieux, n'opérait que là où il n'avait pas de troupes devant lui, enlevant les hommes isolés et entrant dans les villes ouvertes pour les terroriser. Ses fureurs portaient surtout sur les libéraux indigènes. Mammone portait toujours à sa ceinture le crâne d'un prêtre partisan de la République, dont le meurtre avait été l'un de ses premiers exploits ; il l'avait fait préparer pour s'en servir en guise de verre. Quand il prenait ses repas, il n'était content que lorsqu'il pouvait avoir devant lui sur la table une tête fraîchement coupée à laquelle il prodiguait les outrages, lui crevant les yeux, lui perçant la langue. Puis, échauffé par le vin, il se faisait amener ses prisonniers et se complaisait à terminer la fête en les mettant lui-même à mort, les décapitant quand il était en humeur de clémence, plus souvent les criblant de coups de stylet savamment ménagés pour les faire longtemps souffrir, ou bien les éventrant. Il semblait éprouver une volupté de tigre à

plonger ses mains dans leurs entrailles pantelantes tandis qu'ils vivaient encore. Il se vanta plus tard d'avoir en six mois tué de cette manière de ses propres mains 455 Français et Napolitains désignés comme Jacobins. C'est à un tel homme que la fille de Marie-Thérèse ne rougissait pas d'écrire de sa main royale : « Mon général et mon ami. »

Par les montagnes qui dominent Éboli et Campagna, Mammone donnait la main à Gherardo Curci, surnommé Sciarpa, qui avait établi son quartier général à Capaccio, au-dessus de Pæstum. C'était un officier, capitaine dans l'ancienne armée royale, qui avait d'abord montré beaucoup de zèle pour la République, mais qui avait vu ses services refusés par ceux qui la gouvernaient et que le dépit avait jeté dans les rangs du parti royaliste. Seul entre tous les chefs populaires auxquels il associait ses efforts, Sciarpa déploya de véritables talents militaires, et c'est avec justice qu'après la Restauration il fut maintenu dans l'armée régulière avec le grade de colonel. Ambitieux, hardi et sans scrupules, il ne reculait devant rien quand il voyait un avantage ; il savait faire de la cruauté un moyen de terreur, du pillage un moyen de retenir et d'exciter les bandes qu'il groupait autour de lui ; mais

il n'était pas féroce par instinct et sans nécessité, ni avide pour son propre profit.

Championnet une fois maître de Naples et ayant réussi à y organiser un gouvernement national, en tenant résolument tête au commissaire du Directoire, Faypoult, qui voulait traiter le pays en terre conquise, le nouveau gouvernement et le général français durent se préoccuper de l'état des provinces et des moyens d'y faire cesser l'anarchie. La situation était d'autant plus grave que le cardinal Ruffo était débarqué en Calabre au mois de février 1799, y avait organisé une armée nombreuse et commençait sa marche vers le nord, en exterminant par le fer et le feu tout ce qui lui résistait. Championnet ne disposait que de bien peu de monde pour envoyer en expédition. Cependant on parvint à organiser deux colonnes. L'une, entièrement composée de Napolitains et de Calabrais, sous la conduite de Giuseppe Schipani, devait se porter de Salerne sur Potenza, s'y fortifier et y tenir en échec les hordes du cardinal Ruffo. Pendant ce temps l'autre colonne, formée d'une brigade française sous le commandement de Duhesme et d'une brigade de volontaires napolitains sous le commandement d'Ettore Caraffa, comte de Ruvo,

avait la mission de soumettre la Pouille, après quoi elle se rabattrait sur Potenza, y opérerait sa jonction avec les forces de Schipani et pénétrerait ensuite en Calabre, allant donner la main au groupe de libéraux qui continuait à se défendre à Cosenza.

La colonne de la Pouille, conduite avec une rare vigueur, réussit complètement à l'accomplissement de sa mission. En quelques semaines, la prise de vive force de San-Severo par le général Duhesme, celle d'Andria et de Trani par le général Broussier, qui lui avait succédé dans son commandement, firent reconnaître la République dans toute la province et en expulsèrent De Cesare avec ses bandes. Mais pendant ce temps Schipani se faisait battre à plate couture à Castelluccia par Sciarpa et se voyait obligé de rétrograder jusqu'à Salerne. Potenza tombait aux mains des bandes royalistes, et Picerno devenait le centre de la résistance libérale et républicaine dans l'ouest de la province de Basilicate. Sa population toute entière avait pris ardemment parti pour l'ordre de choses nouveau, et les libéraux qui avaient pu fuir des villes voisines y avaient trouvé un refuge.

La colonne de la Pouille, après ses succès, se

préparait à marcher seule sur Potenza quand, au commencement d'avril, le commandement de l'armée française fut absolument désorganisé par l'arrestation de Championnet, Duhesme et Broussier, que les coupables intrigues de Faypoult à Paris avaient réussi à faire mettre en accusation par le Directoire. Presque au même moment, Macdonald, placé à la tête de l'armée du midi de l'Italie, apprenait les désastres de Scherer en Lombardie et l'arrivée des Russes de Souvaroff. Il fallait se préparer à effectuer une retraite vers le Nord dans le cas où les affaires des Français ne se rétabliraient pas sur le Pô, car autrement les troupes lancées si imprudemment dans le royaume napolitain devaient être perdues et n'auraient pu éviter le sort de Montpensier et de Stuart d'Aubigny après le départ de Charles VIII. Son premier soin fut donc de concentrer toutes ses forces autour de Naples et d'évacuer la Pouille, où les exploits des Français avaient tellement frappé les esprits que De Cesare fut quelque temps avant d'oser y reparaître après leur départ. Bientôt les nouvelles de Lombardie devinrent telles qu'il n'y eut plus une minute à perdre pour commencer la retraite et qu'il fallut se résigner à abandonner la République Par-

thénopéenne à ses seules ressources, c'est-à-dire à une perte certaine, car les Anglais, les Russes et les Turcs se joignaient aux insurgés pour l'accabler. Macdonald ne voulut du moins s'en aller qu'après une victoire. Le 28 avril il battait sur les bords du Sarno, tout à côté de Pompéï, les Anglo-Siciliens débarqués à Castellammare, leur prenant quinze canons et trois drapeaux. Le 7 mai l'armée française quittait Naples, se dirigeant vers Rome et la Toscane.

A ce moment le cardinal Ruffo, après avoir complété la conquête de la Calabre par la prise de Paola et de Cosenza, avait gagné la Basilicate et entamait l'exécution d'une nouvelle partie de son plan de campagne. De sa personne, avec le gros de son armée, il se dirigeait sur la Pouille pour y opérer sa jonction avec les Russes et les Turcs, débarqués à Tarente sous les ordres du maréchal comte Micheroux, y ramasser autour de lui les restes des bandes de De Cesare, puis revenir sur Naples par Ariano et Avellino, en attirant encore Mammone à sa suite, tandis que Pronio et Rodio descendraient des Abruzzes sur Capoue où rendez-vous était donné à Frà Diavolo. Le mouvement convergent sur Naples devait être complété par

l'opération d'une importance capitale confiée à Sciarpa. Celui-ci devait faire déboucher de la Basilicate et du Cilento les bandes dont il était devenu le général en chef, gagner Salerne, y donner la main aux Anglo-Siciliens qui se préparaient à y faire un nouveau débarquement, enfin pénétrer par La Cava dans la vallée du Sarno, en même temps que la flotte britannique entrerait dans la baie de Naples et viendrait attaquer par mer la ville. On sait qu'elle était défendue de ce côté par l'intrépide amiral Caracciolo, jusqu'alors étranger à tous les partis politiques, mais que son patriotisme indigné avait rangé sous le drapeau de la République le jour où il avait reçu l'ordre du roi de remettre aux Anglais les vaisseaux de la marine napolitaine.

C'est ce plan qui s'exécuta de point en point et par la concentration de forces immenses autour de Naples assura la prise de la ville après une courageuse défense. Ruffo et ses lieutenants, les Anglais et les Russes comptaient qu'il suffirait d'une quinzaine de jours au plus pour l'exécuter et que de cette manière on pourrait entrer dans la capitale sans coup férir; car le départ des Français y avait tout désorganisé et rien n'était préparé pour la

lutte. Mais ils avaient compté sans l'héroïsme de la ville d'Altamura et du bourg de Picerno, qui arborèrent le drapeau noir de la résistance à outrance et se dévouèrent au massacre et à la ruine afin d'arrêter quelque temps la marche l'une du cardinal Ruffo, l'autre de Sciarpa. Les habitants d'Altamura et de Picerno n'avaient aucune illusion sur le sort qui les attendait ; ils n'avaient nulle chance d'être secourus à temps et ils savaient avec quelle implacable férocité le cardinal traitait qui lui résistait. L'exemple de Cotrone avait été sous ce rapport si terrible qu'il avait découragé beaucoup de villes de tenter d'en faire autant. Mais en s'offrant à une mort certaine ils donnaient le temps d'organiser la défense de Naples. De cette manière ils espéraient encore sauver la cause qu'avait fini par embrasser toute l'élite intellectuelle et morale du pays, malheureusement sans entraîner les masses ; car ils se figuraient que la capitale, après quelques semaines de préparatifs, pourrait tenir assez pour voir arriver à son secours la flotte promise par la France et l'Espagne. Un tel espoir ne devait pas se réaliser, mais du moins le dévouement d'Altamura et de Picerno assura à la République Parthénopéenne de glorieuses funérailles et sauva

l'honneur du parti libéral, non seulement par l'exemple même de l'héroïsme de ces deux villes, mais en permettant aux gouvernants de Naples d'organiser à la hâte les légions de volontaires qui, écrasées sous le nombre des assaillants, soutinrent encore jusqu'à la dernière extrémité les beaux combats du Granatello, du Ponte della Maddalena et de Chiaja.

Le siège d'Altamura fut le plus court ; il ne dura que quelques jours. La ville n'était pas approvisionnée de munitions. Avec quelque soin qu'on les ménageât, le peu qu'on en avait fut vite épuisé, et bientôt les assiégeants purent établir sans risque jusqu'au pied des vieux remparts du moyen âge dont Altamura était entourée leurs batteries au feu desquelles la mousqueterie même ne pouvait plus répondre et où le cardinal Ruffo venait tous les matins officier pontificalement en vue des assiégés, contre lesquels il répétait à chaque fois la formule de l'excommunication majeure. Rien ne faisait faiblir les habitants de la ville. Quand la brèche fut ouverte, ils la défendirent à l'arme blanche avec un tel acharnement qu'il fallut plusieurs heures à l'armée de la Sainte-Foi pour l'emporter. La brèche forcée, tous ceux des habitants

qui purent gagner la porte située à l'autre extrémité de la ville et devant laquelle les assiégeants étaient en moins grand nombre, firent une sortie subite, passèrent sur le ventre de ceux qui essayaient de les arrêter et parvinrent à gagner les montagnes où ils se cachèrent. Les autres, barricadés dans les maisons, y luttèrent encore au couteau jusqu'à la mort, tandis que leurs femmes, des étages supérieurs, jetaient sur la tête des ennemis leurs meubles, les tuiles de leurs toits et des chaudières d'huile bouillante. Les pertes de l'armée du cardinal furent énormes dans cet assaut. En revanche, tout ce qui était resté dans la ville, hommes, femmes et enfants, fut massacré sans qu'on fît grâce à un seul; la fureur des assaillants était arrivée à un tel paroxysme qu'ils tuèrent jusqu'aux animaux domestiques. Le carnage dura trois jours. Après quoi, Ruffo, renouvelant la comédie impie qu'il avait déjà jouée à Cotrone à la suite de scènes semblables, rassembla son armée hors de la ville en flammes, lui donna une absolution solennelle de tous les péchés qu'elle avait commis dans les jours précédents, et prit la route de Gravina, qu'il mit également à sac, bien que cette ville ne se fût pas défendue.

Picerno put tenir plus longtemps; sa résistance dura plusieurs semaines, de telle façon que le cardinal Ruffo, après avoir parcouru toute la Pouille, dut attendre plus de dix jours à Nola, avant de commencer les opérations contre Naples, que Sciarpa, vainqueur enfin de cette résistance, eût pu reprendre sa marche et déboucher de Salerne. Depuis quelques mois déjà, le bourg était dans un état de blocus continuel, et il avait repoussé plusieurs attaques avec succès. Isolés du reste du monde et ne pouvant recevoir de ravitaillement d'aucune nature, les habitants s'étaient mis à fabriquer eux-mêmes de la poudre et ils en avaient fait assez pour en rester jusqu'au bout abondamment pourvus. C'est le plomb qui leur manqua bientôt pour faire des balles; mais ils y suppléèrent en fondant les tuyaux des orgues de l'église, les gouttières des maisons, les couverts d'étain des ménages, puis en chargeant leurs fusils avec les morceaux de cuivre de leur batterie de cuisine brisée à cet effet. Picerno n'avait pas un canon. Tant que le bourg ne fut attaqué que par des bandes dépourvues d'artillerie, il défia sans peine tous leurs efforts. Mais Sciarpa fit venir des canons et dès lors la brèche ne fut pas longue à ouvrir. Picerno

ne céda pas pour cela. Bien au contraire, cinq assauts successifs furent repoussés avec des pertes considérables. Ce n'est qu'au sixième que les défenseurs, réduits à un petit nombre, finirent par être écrasés sous la masse des assaillants. Là encore tout ce qui ne parvint pas à se frayer en combattant un passage au travers des ennemis, et à gagner les retraites inaccessibles des montagnes, fut mis à mort sans pitié. Les scènes d'Altamura se renouvelèrent à Picerno, plus horribles encore s'il est possible.

Une partie des habitants désarmés, malades, vieillards, femmes, enfants, avait cherché un refuge dans l'église. Quand les vainqueurs y arrivèrent, le curé fit ouvrir les portes et se présenta sur le seuil en ornements sacerdotaux, élevant l'ostensoir au-dessus de sa tête. Il croyait ainsi leur inspirer le respect et arrêter leur rage homicide. Vain espoir; le digne prêtre, qui essayait ainsi de sauver ses ouailles, tomba le premier percé de coups. On s'acharna sur son cadavre en le mutilant odieusement; on foula aux pieds le Saint-Sacrement qu'il tenait à la main, en hurlant que porté par un républicain ce n'était plus le corps du Christ. Enfin tous ceux qui avaient cherché asile aux pieds des autels

furent égorgés. Les hordes qui commettaient ces épouvantables sacrilèges s'intitulaient Armée de la Sainte-Foi et prétendaient combattre pour la cause de la religion !

Par une de ces injustices dont l'histoire est pleine, l'héroïque dévouement et la catastrophe de Picerno passèrent inaperçus au milieu des événements de la fin de la République Parthénopéenne. Pendant quatre-vingts ans ils sont restés ignorés, sans qu'aucun écrivain en eût fait mention. C'est seulement il y a deux ans qu'un des professeurs les plus éloquents de l'université de Naples, M. Fiorentino, ayant rencontré au cours d'autres recherches les pièces officielles relatives à cet épisode, les a publiées dans une intéressante brochure intitulée *I morti di Picerno*. Elle se termine par la liste nominative des victimes du massacre final, relevée sur le procès-verbal du fossoyeur qui déclare les avoir enterrés hors de terre sainte et sans prières, comme des corps d'excommuniés.

MURO

Au delà de Picerno la voie ferrée, entrecoupée de nombreux tunnels et de travaux d'art de toute nature qui ont demandé des dépenses très considérables, commence à descendre vers le golfe de Salerne par une pente aussi rapide que celle qu'elle a montée sur l'autre versant. Nous sommes entrés dans un des affluents du Sele, le Silaros des anciens, qui se jette dans la mer tout auprès de Pæstum.

La première station est celle de Baragiano. Au XIIe siècle, sous les rois normands, époque où les diplômes le nomment *Barasanum*, c'était un fief de quelque importance. Confisqué en 1438 sur Pietro di Alagno pour félonie, Alfonse d'Aragon le donna aux Caracciolo qui possédaient le mar-

quisat de Bella et nombre de seigneuries voisines. Pressuré sans mesure par ses seigneurs et sans cesse en litige avec eux, le village de Baragiano, dans les deux derniers siècles du régime féodal, descendit par degrés au dernier point de la décadence et de la misère; et l'abolition de ce régime sous Murat n'a pas suffi à l'en relever. Le territoire en est pourtant fertile, la situation parfaitement saine, le climat des plus tempérés, sans excès de chaleur pendant l'été ni de froidure pendant l'hiver. Mais, à force de souffrances sans remèdes, tout ressort d'énergie avait fini par être brisé dans sa population; elle était tombée dans une sorte d'engourdissement désespéré que, depuis, elle n'a pas su rompre; elle avait pris des habitudes d'oisiveté farouche auxquelles elle n'a pas renoncé. Plongés dans une pauvreté sordide et honteuse d'elle-même, les gens de Baragiano vivent comme des sauvages, enfermés dans un isolement soupçonneux, sans relations avec leurs voisins, sans commerce et sans industrie. Ils ne font rien pour améliorer leur sort, et ne cultivent le sol que juste assez pour en tirer les denrées de première nécessité indispensables à les faire vivre misérablement. Nulle part dans la province, l'agriculture, seule

occupation des habitants, n'est aussi arriérée. Avec un peu d'énergie au travail, ils pourraient acquérir l'aisance; ils préfèrent croupir dans leur misère. Le contact avec le mouvement du chemin de fer les réveillera-t-il de cette torpeur? Réussira-t-il à rendre quelque vie à leur pays? C'est ce qu'on ne saurait encore dire.

La station suivante, que l'on rencontre après deux kilomètres seulement, dessert deux villes, situées dans la partie culminante de l'arête des Apennins, au point de partage du versant de la Méditerranée et de celui de l'Adriatique, Muro et Bella. Une grande distance la sépare de ces villes, que l'on ne peut encore gagner qu'à cheval, la route carrossable qui les mettra en communication avec le chemin de fer n'étant pas achevée. Muro est la moins éloignée, bien qu'encore à plus de 10 kilomètres, que l'on met plusieurs heures à franchir, toujours en montant. C'est une ville épiscopale, de plus de 7,000 habitants, rebâtie presque en entier après le tremblement de terre de 1694, qui l'avait ruinée, et très endommagée aussi dans celui de 1857.

Il faut presque y toucher pour la découvrir, cachée qu'elle est dans des gorges sinueuses et

tourmentées. L'aspect en est des plus originaux. Elle s'étage en amphithéâtre de la base à la cime d'une montagne assez élevée, qui s'adosse au massif couvert de forêts et de pâturages que couronnent les cimes sourcilleuses de Pisterota et de Paratello, garnies de neige jusqu'à l'entrée de l'été. Les maisons, toutes précédées de petits jardins, sont appliquées et disposées de telle façon qu'aucune n'intercepte à l'autre ni l'air ni la vue. Elles se succèdent par gradins superposés, le jardin de celle qui vient derrière dominant le toit de celle qui la précède. On y a accès par le troisième étage, formant rez-de-chaussée sur un côté de la rue, dont l'autre côté est garni par les murs de terrasse soutenant les jardins de la zone de maisons supérieure. Entrant ainsi par l'étage le plus haut, il faut descendre pour accéder aux inférieurs et au jardin de la maison. Des rues étroites et singulièrement escarpées, en escaliers, coupent de distance en distance les rues qui forment autant de zones horizontales sur la pente occupée par la ville et conduisent depuis le bas jusqu'au sommet. Elles sont d'une saleté repoussante, toujours encombrées de fumier et d'immondices, dans lesquels d'innombrables porcs cherchent leur vie. Le syndic qui

voudra organiser à Muro une voirie régulière aura une terrible étable d'Augias à nettoyer. Ce sera un vrai travail d'Hercule. Tout en haut de la ville, un vaste château-fort du moyen âge dresse sa masse formidable et à demi écroulée. Elle est comme suspendue au-dessus d'un précipice d'une profondeur effrayante qui borde tout un côté de la ville, et sur lequel a été jeté un pont du moyen âge, construit avec une telle solidité qu'aucune secousse ne l'a ébranlé depuis le XIIe siècle. Ce pont conduit au faubourg de Chiavello, situé de l'autre côté du précipice et offrant les restes d'une enceinte fortifiée distincte de celle de la ville. Les vieux remparts de celle-ci, qui subsistent encore en partie, sont environ à mi hauteur de la pente occupée par la cité actuelle, dont toute la partie inférieure constitue un faubourg ouvert, où vint se réfugier, pour y trouver plus de sécurité, la population des nombreux villages qui parsemaient autrefois les alentours de Muro et furent détruits dans les guerres du XVe siècle.

Le climat est rude et excessif : brûlant en été, très froid en hiver, où la neige persiste quelquefois dans la ville même pendant plusieurs semaines. Les brouillards sont fréquents. La ville s'enveloppe

alors d'un nuage si épais qu'on ne distingue rien autour et qu'on a même de la peine à se diriger dans les rues. Lorsque cette nuée se dissipe et que le temps est clair, on voit des maisons les plus hautes et surtout du château se déployer devant soi une vaste étendue de montagnes qui se succèdent comme les ondulations d'une mer brusquement pétrifiée jusqu'aux âpres sommets des Monti della Maddalena, situés à cinquante kilomètres de distance et fermant l'horizon du côté du sud.

La fondation de Muro n'est pas plus ancienne que le xe siècle, et la première mention que l'on rencontre d'un évêque de cette ville est celle d'un nommé Léon vers 1050. Son successeur, Eustache, figure en 1059 parmi les prélats qui intervinrent à la consécration d'une église du voisinage de Melfi. Muro était dès lors tombée au pouvoir des Normands, comme Acerenza dont il dépendait. Au xiie siècle c'était une des premières seigneuries de la Basilicate. Charles d'Anjou donna le fief de Muro à Pierre Ugot. Il vint ensuite à Othon de Tussi, et, ce dernier étant mort sans enfants, fit retour à la couronne, sous réserve du douaire de Filippa, comtesse d'Alba, veuve du seigneur défunt. Charles II en fit l'apanage de son fils Raimond Bérenger,

comte de Provence, aux fils duquel Muro passa après sa mort pour revenir encore à la couronne. C'est dans cette condition que la ville se trouvait sous Jeanne Ire et demeura sous ses successeurs jusqu'à Ferdinand Ier, qui la vendit en 1477, avec le titre de comte, à Mazzeo Ferillo, conseiller et chef du secrétariat de son fils Frédéric, duc de Calabre. Acerenza se trouva alors comprise dans le comté de Muro, qui, après deux générations de comtes de cette famille, fut transmis par mariage aux Ossini, ducs de Gravina.

Les tremblements de terre qui ont plusieurs fois renversé Muro n'y ont pas laissé d'église ancienne. La cathédrale, rebâtie après celui de 1694, n'a été dédiée qu'en 1728. Mais on y voit maçonnée dans une des murailles latérales une inscription provenant du portail de la cathédrale antérieure ; elle porte la date de 1100 et le nom de l'évêque Gaudino mentionné dans une des inscriptions de San-Sabino de Canosa comme un des nombreux évêques qui, en 1101, assistaient le pape Pascal II à la consécration de cette cathédrale de sa ville natale.

On voit aussi dans l'église cathédrale de Muro un tableau de la fin du XIVe siècle, peint à la dé-

trempe sur panneau, assez médiocre au point de vue de l'art, mais fort curieux pour l'histoire. Dans la partie supérieure la Vierge Marie remet le rosaire à saint Dominique, incliné devant elle dans une attitude de respect ; plus bas sont agenouillés l'antipape Clément VII, la reine Jeanne Ire et son quatrième mari, Othon de Brunswick. La double date de l'élection de Clément VII et de la captivité d'Othon ne permet pas d'admettre qu'une peinture représentant cette réunion de personnages ait été exécutée autrement que dans les derniers mois de 1379 ou les premiers de 1380. La reine Jeanne aimait le séjour de Muro et plusieurs fois vint chercher derrière les murailles du château-fort de cette ville un refuge dans les guerres que ses désordres et ses crimes déchaînaient contre elle. C'est aussi dans ce château que Charles de Durazzo, après s'être emparé de sa personne et l'avoir détrônée, l'enferma étroitement prisonnière et qu'elle mourut en 1382. On y montre de prétendues oubliettes, qu'elle aurait, dit-on, fait pratiquer pour y précipiter ses ennemis et ses amants d'une nuit. Mais ce n'est pas autre chose que la plupart des soi-disant oubliettes des châteaux du moyen âge, une vaste fosse d'une destination beau-

coup plus prosaïque, que les architectes ne devaient pas oublier de ménager dans une enceinte appelée à enfermer en cas de siège une nombreuse garnison qui ne se composait pas de corps saints. Les gens de Muro vous font voir aussi dans leur château la chambre où Jeanne aurait été étouffée sous des oreillers par l'ordre de Charles de Durazzo. Reste à savoir si l'anecdote, que contestent beaucoup d'historiens, est réellement authentique. Mais un *cicerone* ne s'embarrasse pas pour si peu.

Le pont hardiment jeté sur le gouffre qui sépare du faubourg de Chianello porte une inscription qui le date de 1100, ajoutant qu'il fut fait aux frais de Giovanni Cito et Giovanni Musaneri, citoyens de Melfi, et que l'architecte en fut Inco. Encore un nom à ajouter à la longue liste des architectes de la période normande qui ont pris soin de signer leurs œuvres pour l'instruction de la postérité.

L'église Santa-Maria di Capitignano, en avant de ce faubourg de Chianello, bien que refaite en majeure part à la fin du XVIIe siècle, offre encore quelques parties anciennes et des fragments romains. Le nom de Capo di Giano, qui lui est donné dans quelques livres, n'a aucune authenticité. C'est une pure invention de lettrés de l'endroit, qui vou-

laient la représenter comme ayant succédé à un temple de Janus.

A quatre kilomètres en bas de Muro, sur la rive droite du torrent Giacojo, se trouve une colline de forme allongée connue sous le nom de Raja-San-Basile. C'est le point d'où l'on peut avoir le mieux une vue d'ensemble de la ville. Au sommet de cette colline M. Michele La Cava a reconnu le premier l'existence de vestiges considérables d'une enceinte fortifiée construite en gros blocs de pierre à la forme de polygones irréguliers, superposés et enchevêtrés les uns dans les autres sans ciment. C'est le mode de construction connu sous le nom de cyclopéen ou de pélasgique. Les enceintes de ce genre sont très multipliées dans l'Italie centrale, là où les traditions historiques placent l'établissement des Pélasges Tyrrhéniens. On en a également signalé dans la Terre d'Otrante où habitaient les Iapygiens, rattachés aussi à la souche pélasgique, par exemple à Manduria et à San-Cosimo près d'Oria. Mais jusqu'à présent on n'en connaissait pas sur le territoire de la Lucanie, où il faut les faire remonter sans hésitation à l'époque des Pélasges Œnotriens. C'était une lacune considérable dans l'archéologie italique. Elle est aujourd'hui

comblée grâce aux découvertes de M. La Cava, qui a constaté l'existence d'enceintes de cette nature non seulement à Raja près de Muro, mais aussi au Monte Coppola sur la commune de Valsinni (autrefois Favale), à Tempa Cortaglia entre San-Mauro Forte et Accettura, près des sources de la Salandrella (l'Acalandrus des anciens), enfin à Croccia Cognato sur le territoire de la commune d'Oliveto Lucano, dans le même canton. Nous-mêmes nous en visiterons une cinquième, celle de Consilinum, dans le voisinage de Padula. Nul doute que la suite des explorations, qui n'ont jamais été poursuivies jusqu'à présent en Basilicate d'une manière méthodique, n'en fassent reconnaître un grand nombre d'autres.

L'enceinte de Raja San-Basile appartient à l'âge le plus antique des Pélasges Œnotriens, plusieurs siècles avant l'établissement des Lucaniens de race sabellique dans la contrée. Mais à l'intérieur on observe des vestiges d'occupation jusque dans les temps romains. Je ne crois pas qu'on puisse hésiter à y placer une ville qui joue un rôle dans l'histoire de la seconde guerre Punique, et que depuis longtemps tous les savants, dont l'opinion fait autorité en matière de géographie antique, ont montré

devoir être cherchée dans le voisinage de Muro, d'après ce qui résulte pour sa situation des circonstances de la campagne où elle est mentionnée, celle de Numistro.

En 210 av. J.-C., des fugitifs d'Herdonea arrivèrent auprès de M. Claudius Marcellus, qui se trouvait dans le Samnium avec son armée, et lui racontèrent comment Hannibal venait de détruire leur ville et d'en transporter les habitants à Métaponte et à Thurioi. Marcellus s'enfonça aussitôt dans le nord de la Lucanie pour essayer d'atteindre le général carthaginois dans sa marche de retour vers l'Apulie. Ils se rencontrèrent sous les murs de Numistro et s'y livrèrent une bataille acharnée, sanglante et sans résultat décisif. Mais dans la nuit Hannibal décampa dans la direction du nord, et Marcellus, après avoir laissé dans Numistro une petite garnison sous le commandemant de L. Furius Purpureo, se mit à sa poursuite jusqu'à Venusia, où il l'atteignit de nouveau et le battit. On peut suivre quelque temps dans les bois auprès de Ràja le tracé d'une route antique qui se dirige vers Venosa. C'est celle que suivirent les deux armées.

Numistro subsistait encore à l'époque impériale.

Du temps de Pline cette ville était agrégée au municipe de Volceii (Buccino). Peut-être le fut-elle plus tard à celui de Potentia (Potenza); car les deux inscriptions latines que l'on voit aujourd'hui à Muro, et qui proviennent de Raja, mentionnent des magistrats municipaux de cette dernière ville.

Bella, ville de 6,000 âmes, est à 5 kilomètres au-delà de Muro, sur la route royale d'Eboli à Barletta. C'est une localité vivante et prospère, qui fait un commerce étendu des produits de son sol et les envoie jusqu'à Salerne. Comme si le nom gracieux de leur pays leur portait bonheur, les femmes de Bella ont dans toute la contrée environnante une grande réputation de beauté, de bonne grâce et d'esprit. Leurs danses sont renommées, et par toute la Basilicate il est proverbial que dans leurs ménages ce sont elles qui portent les culottes.

Sous le règne de Guillaume II, au XIIe siècle, seize barons avaient des fiefs sur le territoire de Bella. En 1462, Ferdinand Ier en vendit à Giacomo Caracciolo, avec le titre de marquis, la seigneurie confisquée sur le comte de Pulcino rebelle. A son tour, Charles-Quint l'enleva pour rébellion à Colà Maria Caracciolo et la donna en 1528 à la famille espagnole Alarcon, de qui les Caracciolo,

princes d'Avellino, rachetèrent ce marquisat à la fin du même siècle.

Les habitants de Bella ont une curieuse habitude agricole qui leur est propre, c'est celle de faire pâturer en herbe par les moutons au premier printemps les blés qu'ils ont semés à l'entrée de l'hiver. Ils prétendent qu'ainsi les racines se fortifient et s'étendent en terre et que bientôt la plante repullule plus drue et plus vigoureuse.

Vingt minutes suffisent à conduire de la station de Bella-Muro à celle de Balvano. Tandis que le chemin de fer court sur les hauteurs, le bourg, qui compte 3,500 habitants, est situé dans le fond d'une vallée, par une exception rare dans le pays. La population est active et industrieuse; on y fabrique dans les ménages les étoffes de laine et de fil qui servent au vêtement de la famille, et on fait même avec les villages voisins un certain commerce de draps grossiers.

Balvano ou Valvano occupe le site d'une localité antique, qui appartenait au territoire du municipe de Volceii. L'église renferme plusieurs inscriptions latines intéressantes. Au milieu du bourg se dresse une roche isolée et escarpée qui porte les ruines d'un château du premier moyen âge. C'est celui

où s'installa un des chevaliers normands qui avaient été les compagnons des fils de Tancrède de Hauteville à leur descente en Italie. Il devint la souche d'une des plus grandes familles du royaume sicilien pendant la période normande et souabe, laquelle joignit à la seigneurie de Balvano celles de Cisterna, La Rocca, La Cedogna, Monteverde, puis les comtés d'Armatera, d'Apice et de Conza. Sous le roi Roger, Gilbert de Balvano était justicier de Capitanate. Sous Guillaume II, Philippe de Balvano prit part avec éclat à la Croisade. En 1226, Ragon de Balvano était un des généraux de Frédéric II. Cette famille s'éteignit sous Manfred, Ragon n'ayant eu que deux filles, Minora, comtesse d'Apice, et Melisenda, mariée à Berardo Gentile. Charles Ier d'Anjou, en 1269, concéda à Mathieu de Caprais toutes les terres qui avaient appartenu à la maison de Balvano. Plus tard, la seigneurie de ce bourg passa aux comtes de Pulcino, puis aux ducs de Sicignano. Enfin parmi ses possesseurs il faut citer Domenico Giovine, qui l'avait acheté quarante-deux mille ducats des créanciers du duc de Sicignano et qui fut un des nobles massacrés en 1647 par la populace de Naples dans la révolte de Masaniello.

Comme bibliophile je salue avec un certain respect en Balvano la patrie de l'astrologue Cristiano Proliano, dont le traité sur sa prétendue science, imprimé à Naples en 1477 par Henri Aldyng, est un des plus rarissimes parmi les incunables napolitains.

Vient ensuite la station de Romagnano, dénommée d'après un village voisin et sans importance, juché pittoresquement au sommet d'une hauteur abrupte. C'est cette station qui dessert Vietri di Potenza, bourg de 3,000 âmes situé à quelques kilomètres de là sur la grande route de Salerne à Potenza et célèbre par la beauté de son paysage, par l'aspect grandiose de sa fertile vallée, entourée de hautes montagnes, en grande partie boisées. La situation de Vietri correspond à celle des Veteres Campi, où, dans l'année 212 avant J.-C., le proconsul Tiberius Sempronius Gracchus fut attiré par la trahison du Lucanien Flavius, jusqu'alors chef du parti romain dans son pays, dans l'embuscade que lui avait préparée Magon, l'un des lieutenants d'Hannibal, et y trouva la mort. La description que Tite-Live donne des lieux est encore aujourd'hui d'une vérité frappante. L'historien dépeint on ne peut mieux le cirque de montagnes

qui enveloppe la vallée comme un entonnoir et les grands bois où s'était dissimulée la cavalerie numide.

Un quart d'heure après avoir passé Romagnano, au sortir d'un tunnel, le train s'arrête à Ponte San-Cono. Cette station, où nous allons pour quelque temps quitter le chemin de fer, doit son nom au pont construit il y a peu d'années à la place d'un plus ancien, sur la rivière profondément encaissée du Piatano, à l'endroit où elle débouche d'une gorge sauvage et magnifique d'aspect, aux parois de rochers presque verticales. San Cono est l'objet d'une vénération toute particulière dans la région où nous entrons. Il a vécu au xe siècle. C'était un enfant du pays, né à Tegiano ou Diano de parents de qui prétend descendre également la famille Indelli, encore subsistante et l'une des plus vieilles de la noblesse de la ville. Il fut moine au couvent bénédictin de Santa-Maria di Cadossa, au bas de Montesano, monastère détruit peu après sa mort et qui relevait de l'abbaye du Mont-Cassin. Son corps, dit-on, y fut retrouvé miraculeusement en 1261 et transporté à Diano, où il continue à être l'objet des hommages des fidèles. Adossé au mur de l'église actuelle de Cadossa, on montre l'an-

cien four du monastère, où la légende raconte que le saint se cacha pour échapper à ses parents qui venaient l'arracher à la vie monastique ; elle ajoute que le four était allumé lorsque Cono y entra et qu'un miracle lui permit d'en sortir sans brûlure.

A peu de distance au nord-ouest de Ponte San-Cono, on voit s'étager au sommet d'une montagne les maisons de Buccino, petite ville de 5,000 habitants avec un château du moyen âge où le Pape Urbain VI chercha un refuge momentané quand, après la prise de Nocera, il fuyait de Salerne en Sicile pour échapper aux poursuites de Charles de Durazzo, avec lequel il s'était brouillé après l'avoir lui-même appelé à Naples. C'est l'antique Volceii, l'une des villes des Lucaniens, qui après avoir embrassé le parti d'Hannibal et reçu garnison carthaginoise, revinrent spontanément aux Romains en 209 avant J.-C., quand la fortune tourna en leur faveur d'une manière décidée. Sous l'Empire c'était encore un des municipes les plus florissants et les plus populeux de la Lucanie et le siège d'une des *præfecturæ* de la contrée. Il n'est pas de localité de l'ancien pays des Lucaniens dont le sol ait fourni et qui possède encore plus de richesses en fait d'épigraphie latine.

Nous sommes désormais sortis du territoire de la Basilicate pour entrer dans celui du Principato Citeriore ou province de Salerne, une des deux divisions de l'ancienne principauté de cette ville.

LE VAL DI TEGIANO

Il n'y a pas de village à Ponte San-Cono, mais seulement deux maisons auprès de la station. Mais celle-ci est la plus vivante du trajet entre Potenza et Eboli. C'est la seule où s'arrête le train express, car elle dessert tout le canton riche et peuplé du Val di Tegiano ou Val di Diano. On n'y trouve pourtant pas à proprement parler de diligences ou d'omnibus, mais un grand nombre de voitures massives à six places, quatre dans l'intérieur et deux dans un cabriolet sur le devant, juchées sur des roues d'une hauteur démesurée et traînées par trois ou quatre chevaux de front. On peut à sa volonté louer une de ces voitures entière ou y prendre seulement une place en s'y entassant avec les gens du pays, qui trouvent moyen de monter six là où quatre tout au

plus tiendraient. Toutes sont attelées à l'arrivée du train express et quand on sort de la gare on est assourdi par les cris des cochers qui cherchent à attirer l'attention du client et à capter sa préférence, en vantant à grands renforts d'éclats de voix et de gestes, et avec une intarissable volubilité, les mérites de leur équipage. Je remarque, du reste, que quelle que soit l'ardeur de leur concurrence, ils s'arrangent pour qu'elle ne les conduise pas à faire trop de concessions sur les prix et pour n'en pas moins écorcher consciencieusement le voyageur.

C'est un de ces véhicules que nous arrêtons pour toute la durée de notre excursion jusqu'à Padula, aidés dans notre choix par un jeune paysan qui s'est mis aussitôt à notre disposition quand il m'a entendu parler français. Il est, en effet, tout fier de me montrer et surtout de montrer à ses compatriotes qu'il sait aussi le parler, l'ayant appris à l'école technique de Polla. Il s'en tire en effet assez convenablement, mais c'est évidemment un Marseillais qu'il a eu pour professeur. On lui a inculqué le plus pur accent de la Canebière. Ceci me rappelle l'étonnement que causait dans la meilleure société de l'île de Zante ma façon de parler où l'on ne retrouvait plus le mordant de l'accent enseigné

par le maître de français de la ville. Quoi qu'il en soit, je comble de joie mon obligeant gallomane en lui remettant ma carte où j'ai écrit au crayon qu'il savait bien le français. C'est un certificat qu'il exhibera souvent, je n'ai garde d'en douter.

Nous laissons une partie de notre bagage à la gare, où nous le reprendrons au bout de trois jours. Nous installons le reste avec nos personnes dans la voiture que nous avons arrêtée; puis, après avoir pris une tasse d'exécrable café confectionné par une vieille femme qui a son fourneau dans un coin de la station, nous partons d'une allure rapide au bruit joyeux des grelots et des sonnailles, dont est couvert notre quadruple attelage. Nous franchissons le pont et immédiatement après nous nous mettons à gravir au milieu des oliviers les collines de la rive opposée. Au sommet de ces collines, où la route tourne dans la direction du sud-est, le terrain se découvre et la perspective est immense.

Derrière nous, au nord, Buccino apparaît sur sa crête qui se dresse comme un mur et ferme presque aussitôt la vue, laissant seulement apercevoir par derrière quelques cimes de montagnes plus hautes. Sur notre droite, à l'ouest, la vallée où le

Piatano se réunit, à peu de distance du point où nous sommes, au Tanagro, près de Castelluccio, puis où le Tanagro rejoint, entre Contursi et La Duchessa, le Sele descendu des montagnes de Teora, dans lesquelles sa source avoisine celle de l'Ofanto, cette vallée s'ouvre jusqu'à la plaine qui borde le golfe de Salerne. Devant nous, droit au sud, le massif imposant des monts Alburni se découvre de la base à la cime et se dresse vers le ciel avec une incomparable majesté. A ses flancs s'accrochent, situés à une grande hauteur, les groupes de maisons blanches de Sicignano et de Pettina. On désigne par ce nom d'Alburni la chaîne de grandes montagnes, courant du sud-est au nord-ouest, qui est comprise entre les deux vallées du Tanagro et du Calore et qui vient se terminer, sur la lisière de la plaine de Salerne, aux bords du fleuve Sele, dont ces deux rivières sont les principaux affluents. Virgile a chanté les grands troupeaux de bœufs qui paissent sur les pentes de l'Alburne et dans les bois des rives du Silarus (le Sele), où des légions de taons viennent les molester.

Entre les hauteurs où nous nous trouvons et les monts Alburni, à une grande profondeur au-dessous de nous, le Tanagro se fraie péniblement un che-

min en serpentant au travers d'un labyrinthe de petites collines boisées, débris d'un barrage naturel qui a dû primitivement fermer sa vallée. C'est sur une de ces collines, couverte de vignes et d'oliviers, qu'est bâtie, dans un site des plus gracieux, la petite ville d'Auletta, qui achève à peine de se relever du désastre de 1857, où le tremblement de terre n'en laissa pas une maison debout. Pour la rebâtir on a procédé tout à fait à la turque, sans déblayer le terrain, de telle façon que les décombres sur lesquels il faut marcher obstruent encore les rues, et qu'à chaque pas on y voit la vieille maison en ruines à côté de celle qui l'a remplacée et qui est toute neuve. Nous observerons la même incurie dans toute la contrée, qui est une de celles où la secousse du 16 décembre 1857 a exercé les plus effroyables ravages.

Auletta, construite sur un territoire très fertile, mais dans une position malsaine, a toujours été une fort petite localité. La première mention qu'on en trouve est comme faisant partie des domaines du comte de Provence, Raimond Bérenger, fils du roi Charles II. Elle fut ensuite rattachée pendant plusieurs siècles à la seigneurie qui embrassait tout le Val di Diano. En 1535, Charles-Quint, reve-

nant de sa victorieuse expédition de Tunis, passa devant Auletta sur la route qui le conduisait à Naples. Cette petite ville, qui avait été toujours hostile à la domination espagnole et qui, dans les guerres du royaume, avait embrassé le parti des Français, eut l'audace d'invoquer de prétendus privilèges pour refuser l'accès de ses murs au puissant Empereur. Irrité de tant d'insolence, celui-ci voulut y entrer par la brèche et s'arrêta pour en faire le siège. Auletta n'était qu'une bicoque; mais elle était bien fortifiée et ses habitants résolus. Elle se défendit plus que n'avait cru Charles-Quint, et les troupes qui venaient de battre Barberousse durent consumer vingt jours entiers, du 4 au 24 juillet, pour la réduire.

Lorsque nous nous tournons enfin vers le sud-est, dans la direction où nous allons continuer notre route, le Val di Diano, ou, comme on dit officiellement aujourd'hui, le Val di Tegiano, s'ouvre devant nous dans toute son étendue. On désigne par ce nom la vallée de la rivière Negro ou Tanagro (le Tanager de l'antiquité), depuis sa source jusqu'au bourg de Polla, où les collines de la dernière partie de son cours le resserrent, en fermant presque complètement son débouché. C'est un bassin

de forme ovale, allongé du sud-est au nord-ouest, qui a 37 kilomètres de développement dans cette direction et 7 dans sa plus grande largeur. De hautes montagnes l'environnent de tous les côtés. A l'est, ce sont celles qui se rattachent au massif des Monti della Maddalena, le groupe culminant du système orographique de la région, dont le dernier sommet, le Sant'Elia, domine Sala et Padula, et sépare le Val di Tegiano de la belle vallée de Marsico ou du haut Agri (Aciris des anciens), où sont Viggiano et Viggianello, les bourgs qui envoient dans toute l'Europe leurs musiciens ambulants, Saponara et les ruines de Grumentum, la principale cité des anciens Lucaniens. Au sud, la vallée se termine par les montagnes de Lagonegro, nœud de partage des eaux dans lequel prennent leur source, à peu de distance l'un de l'autre, le Tanagro tributaire du golfe de Salerne, le Noce qui se jette dans le golfe de Policastro, et le Sinno (ancien Siris), qui court porter ses flots abondants à la mer Ionienne, dans le golfe de Tarente. Quant au côté occidental de la vallée, il est bordé d'abord par la chaîne des monts Alburni, puis par le Monte Cervati, que des cols sensiblement abaissés, donnant passage vers Policastro et Sapri, relient aux montagnes de

Lagonegro. Toutes ces hautes chaînes, en partie rocheuses et dénudées, en partie garnies de forêts, sont livrées à la vaine pâture, qui y produit ses effets fâcheux ordinaires et ruine les bois, en leur empêchant de prendre le développement qu'ils auraient naturellement si la dent des bestiaux ne les ravageait pas. Leur aspect sévère contraste de la manière la plus heureuse avec la riante fertilité des collines arrosées de nombreuses sources, couvertes de plantations d'oliviers et de mûriers, de vignes, de vergers de toutes espèces d'arbres fruitiers, qui en sont les contreforts et qui, parsemées de villes, de bourgs, de villages, de maisons isolées, forment comme une ceinture au bassin du fond de la vallée, dans le milieu duquel le Tanagro roule ses eaux limpides et poissonneuses (il est particulièrement renommé pour ses truites et ses anguilles) et reçoit le tribut de tous les ruisseaux qui descendent des ravins des montagnes.

Ce bassin a certainement été d'abord celui d'un lac, qui s'est plus tard vidé par la rupture du barrage qui le fermait du côté de Polla et d'Auletta, et dont le fond, graduellement comblé, a été ensuite occupé par un immense marais ombragé de grands arbres, une forêt surgissant d'un sol noyé. Dans

toute la partie basse de la vallée, quand on fouille à une profondeur médiocre sous la couche d'humus apportée par les torrents des flancs des montagnes voisines et formée par la décomposition de leurs roches, on rencontre plus bas d'épais lits de tourbe où des troncs d'aunes et de peupliers renversés se présentent en grand nombre. Partout, du reste, cette couche d'humus reposant sur la tourbe semble avoir, sous le pied qui la foule, une sorte d'élasticité. Le sol est comme spongieux et pénétré d'humidité. Le moindre fossé qu'on y creuse se remplit d'eau immédiatement. De distance en distance, au milieu des champs cultivés, on rencontre des flaques stagnantes, au bord desquelles s'élèvent vigoureux les arbres qui aiment à végéter le pied dans l'eau, saules, aunes, peupliers ; que cercle une ceinture d'énormes roseaux; à la surface desquelles s'épanouissent les nénuphars ou verdissent les lentilles; où pullulent enfin les poules d'eau, les sarcelles et les plongeons. Dans ces conditions, malgré la rigueur des hivers et la précocité des premiers froids de l'automne, qui ne permettent à l'olivier de réussir que dans certaines expositions spéciales et ont empêché les plantes de coton et de garance de parvenir à maturité quand on en a essayé la cul-

ture, le terrain du fond de la vallée est d'une merveilleuse fertilité, qui rappelle celle de la vallée du Graisivaudan, dans notre Dauphiné, avec laquelle le Val di Tegiano a de grandes analogies de culture et de climat. Le blé et le maïs, le lin et le chanvre sont les plantes qui y réussissent le mieux et constituent avec les fromages — le caccio-cavallo de Monte San-Giacomo et les fromages frais de Diano ont une renommée étendue — les principaux articles d'exportation de la contrée. Ce sont les *trainanti* de Nola et de Nocera qui, parcourant le pays avec leurs voitures, comme les coquetiers approvisionneurs de Paris et de Londres les campagnes de la Normandie, viennent les enlever pour les porter à Salerne et à Naples. Le Val di Tegiano est aussi le grenier du Cilento, et en général de l'arrondissement du Vallo di Lucania, comme des cantons de Policastro et de Sapri.

Mais ce sol fertile est pestilentiel. Les pâles et malfaisantes fées de la mal'aria le hantent constamment, et guettent sur son sillon le laboureur qui vient ouvrir de sa charrue ou de sa houe le sein de la terre où elles ont élu domicile. Il suffit de voir chaque soir et chaque matin le brouillard épais et de mauvais aspect qui occupe tout le fond

de la vallée et que le soleil met quelque temps à dissiper pour comprendre quelle doit être l'intensité de ces influences morbifères. Sans doute ici, à une altitude déjà prononcée, sous un climat plutôt austère, la fièvre n'a pas la violence foudroyante des accès pernicieux dont les vapeurs exhalées d'un sol aussi pénétré d'humidité sous le ciel de feu de la Calabre, frappent les cultivateurs ou les pâtres dans le Val di Crati, sur l'emplacement de l'antique Sybaris, accès dont l'invasion soudaine terrasse un homme sur place et le fait souvent périr sans qu'il ait pu se relever. Les fièvres du Val di Tegiano sont des fièvres intermittentes tenaces, dont on a beaucoup de peine à se débarrasser et qu'un rien suffit à réveiller quand une fois on en a été atteint; elles n'offrent pas un danger de mort immédiat, mais elles minent le tempérament de l'homme et portent à la santé une atteinte ineffaçable. On peut aller travailler de jour à la culture dans le fond de la vallée, à condition de n'y descendre que lorsque le soleil a atteint une certaine hauteur dans le ciel et d'en remonter avant qu'il ne se couche. Mais on ne saurait y passer la nuit sans une imprudence bien vite punie. Aussi n'y voit-on pas une seule habita-

tion. Les villages et les fermes ne commencent à se montrer que sur la lisière de terrain plus ferme au pied des collines qui précèdent les grandes montagnes. Encore ceux qui ont été bâtis dans ces conditions sont-ils malsains, sujets à la fièvre. Pour trouver des positions vraiment salubres il faut monter sur les collines. Aussi est-ce là que sont placées les villes et les bourgs modernes du district — administrativement c'est l'arrondissement de Sala — comme l'étaient aussi ses villes dans l'antiquité.

Tout semble indiquer que du temps des Lucaniens, et à plus forte raison du temps des Pélasges Œnotriens, leurs prédécesseurs, le fond du Val di Tegiano était encore occupé par une forêt marécageuse, pareille aux bois noyés périodiquement qu'on voit sur les bords du Crati et à certaines parties de la forêt vierge du Pantano di Policoro, touchant au fleuve Sinno. Ce furent les Romains qui exécutèrent les grands travaux pour l'écoulement des eaux qui procurèrent le desséchement de la vallée et en assurèrent le sol à l'agriculture. Leurs travaux servent encore aujourd'hui. Les canaux de décharge qu'ils creusèrent et qui versent dans le lit du Tanagro des eaux qui autrement

resteraient stagnantes et couvriraient une partie de la vallée, demeurent les éléments essentiels du système de son drainage, tel qu'il s'est conservé jusqu'à nos jours. Mais le moyen âge négligea complètement de les entretenir; son incurie laissa une grande partie des fossés de desséchement romains s'obstruer et disparaître. Aussi les marécages reprirent-ils alors des terrains qu'on avait su leur enlever; une grande portion de la vallée retourna à l'état de pâturages fangeux, inondés pendant certaines saisons de l'année et impropres à la culture. C'est seulement depuis un peu plus d'un siècle que l'on a recommencé à s'occuper du desséchement du Val di Tegiano. On y a déjà consacré des travaux considérables, mais beaucoup, surtout les plus anciens en date, ont été si mal conçus, par des ingénieurs si ignares, qu'après avoir coûté énormément d'argent ils n'ont servi absolument à rien. Heureusement d'autres ont eu plus d'effet, ceux qu'en 1796 dirigea l'ingénieur Carlo Polli et que commémore à Diano une inscription monumentale latine à la manière des Romains ; il n'est que justice de dire que depuis ces travaux, grâce à l'adoption d'un plan d'ensemble et à une bonne conduite des entreprises, l'assainissement

de la vallée et sa restitution à l'agriculture ont fait d'immenses progrès. Mais ce qui reste encore à faire est énorme. Il y a nécessité de multiplier les moyens d'écoulement des eaux, et aussi d'exhausser et de solidifier le sol par l'adoption d'un système judicieux et bien organisé de colmatage, en un mot d'appliquer au Val di Tegiano les moyens qui ont réussi à transformer le Val di Chiana, de marécages pestilentiels, en la terre la plus féconde et la plus florissante de la Toscane.

Ici les résultats ne seraient pas moins certains. Par des travaux de ce genre l'arrondissement de Sala est appelé à devenir une des plus belles contrées agricoles de l'Italie. Mais précisément au moment où l'on pourrait concevoir l'espérance de voir entamer cette grande entreprise, qui demande des efforts extraordinaires, sa réalisation semble prête à rencontrer des obstacles nouveaux, et peut-être insurmontables, dans le manque de bras. Depuis un certain nombre d'années le pays se dépeuple avec une effrayante rapidité. L'émigration vers les territoires vierges de la Confédération Argentine a pris des proportions telles qu'elle devient un véritable danger public. Le paysan est attiré par les mirages décevants de cet Eldorado

lointain que des agents à la parole séduisante viennent lui vanter dans son misérable village. Les uns partent en famille, emmenant avec eux leurs vieux parents, leur femme et leurs enfants. De ceux-là on n'entend plus parler; mais leurs compatriotes s'imaginent qu'ils ont prospéré par delà l'Atlantique. Les autres s'en vont seuls, abandonnant leur famille, qui, dénuée de son soutien, végète et s'éteint dans la misère. Quelques-uns, en petit nombre, reviennent au bout de quelques années dans la terre natale, ayant gagné au rude métier de *saladeros* de quoi mettre leur famille dans une certaine aisance. C'est ceux que l'on cite partout, oubliant ceux, en bien plus grand nombre, qui sont morts à la peine, le cœur plein du regret de leur chère Italie, et ceux qui de là-bas, complètement dénationalisés, n'ont plus donné signe de vie. C'est leur exemple qui achève de tourner les têtes et détermine de nouvelles émigrations. J'ai vu dans le Val di Tegiano des bourgs, Padula par exemple, où depuis dix ans le tiers de la population virile a pris la route de l'Amérique. Dans certains villages où le casque de liège couvert d'étoffe blanche à l'anglaise, dont j'étais coiffé, me faisait prendre — je ne sais trop comment — pour

un Américain, les femmes de tout âge se rassemblaient autour de moi et me demandaient avec un empressement avide si je venais de La Plata et si je pouvais leur donner des nouvelles de leur fils, de leur mari, de leur fiancé, de leur frère. Le cœur le plus froid eût été attendri de ces ardentes et naïves interrogations.

Pour qui connaît l'état du pays, cette dépopulation n'a rien qui surprenne. Il ne faut pas se le dissimuler, ici comme dans toute la Basilicate et dans beaucoup de provinces de l'Italie méridionale, la misère et la souffrance du paysan est parvenue à son comble, et le découragement a fini par le saisir. Il y a des luttes acharnées contre la nature et l'insalubrité qu'on ne peut demander à l'homme de la campagne que s'il est propriétaire du sol qu'il s'agit d'assainir, ou du moins s'il en est, comme en Toscane, le métayer dans des conditions qui en assurent à sa famille la jouissance pendant plusieurs générations. Mais s'il n'est qu'un tenancier incertain de son avenir ou un simple ouvrier agraire, s'il arrive à perdre l'espoir de voir améliorer sa condition, il se lasse d'efforts sans proportion avec le résultat qu'il en peut obtenir; il renonce à continuer une lutte absolument stérile

pour lui. Je ne saurais assez le répéter, l'Italie affranchie a eu le tort immense de ne rien faire jusqu'à présent pour changer le sort de ses populations agricoles, pour soulager l'intensité de leurs souffrances. De ce côté, aucun secours ne leur est venu, tandis que les charges des impôts et de la conscription, croissant en proportion des nécessités inévitables d'un grand État, en sont arrivées au point d'être un fardeau insupportable pour des gens qui meurent de misère. J'ai parlé plus haut avec la sévérité qu'elle mérite de la manière d'agir des grands seigneurs terriens, des propriétaires de ces *latifundia* qui absorbent la majeure partie du sol de l'ancien royaume napolitain. De ce côté encore le paysan n'a aucun secours, aucun allégement à attendre, pas plus qu'il ne faut compter sur l'emploi d'aucun capital à l'amélioration, même la plus urgente, des terres. Pour ces propriétaires l'absentéisme est de règle, et leur unique préoccupation est de tirer de leurs domaines un certain revenu sans y dépenser un centime. Ils s'attachent donc à y maintenir un système d'agriculture et d'exploitation qui permette d'obtenir ce résultat en laissant une large part du sol improductive et le pays inhabité. Autrement, ils ne s'inquiètent pas

de la condition de terres qui souvent sont vastes comme un département, et que beaucoup d'entre eux n'ont jamais visitées. Pourvu que le *fattore* ou *mercante di campagna*, auquel il a confié l'exploitation de son domaine, lui en serve régulièrement la rente et au besoin lui fournisse des avances quand il lui en demandera, le propriétaire le laisse maître absolu d'agir comme il veut ; et le *fattore* pressure à cœur joie le paysan pour arriver à faire sa propre fortune le plus rapidement possible, tout en satisfaisant aux demandes du propriétaire. C'est un vrai pacha turc, qui administre à la mode ottomane, avec un système aussi humain et aussi intelligent.

Il n'existe aucune institution de crédit agricole. Que le *massararo* ait à payer des ouvriers pour un travail urgent, que le simple cultivateur, après une année de mauvaise récolte, ait à fournir à une demande d'argent du *fattore*, qui n'accorde jamais de délais, ou simplement à acheter ses semences, ils n'ont aucune avance et nul moyen de se procurer les fonds qui leur sont indispensables, autrement qu'en se livrant aux mains des usuriers de campagne qui les égorgent. Autrefois il y avait dans chaque bourg un mont-de-piété, institué dans

un but de bienfaisance, qui prêtait sur gage à un taux infiniment modique ; la création d'établissements de ce genre avait été l'une des œuvres de charité les plus habituelles dans toute l'Italie. C'était sans doute un mode de crédit bien imparfait ; mais il valait mieux que rien, et par le fait rendait beaucoup de services, surtout pour les pauvres. Depuis un siècle on a laissé presque partout ces établissements dépérir et disparaître. Ç'a été dans la même période le sort des *Monti Frumentarii*, institution propre au royaume de Naples et dont autrefois il était justement fier, qui s'y était surtout développée sous l'impulsion d'un grand mouvement de charité chrétienne, au XVIe et au XVIIe siècle, et qui avait contribué plus que toute autre à permettre aux paysans de traverser sans périr de faim la période de l'abominable gouvernement des vice-rois espagnols. On appelait ainsi des établissements de bienfaisance qui prêtaient gratuitement au cultivateur les grains nécessaires à ses semailles, à condition de les rendre à la récolte suivante. Pendant un temps il n'était pas un riche habitant des provinces qui ne tînt à honneur de conserver son nom en laissant par son testament une fondation de ce genre dans sa bourgade natale ou en enri-

chissant celle qui y existait. Mais déjà dans les premières années de ce siècle Guistiniani, en rédigeant son *Dictionnaire géographique* du royaume, devait écrire presque à chaque page : « Dans cette localité a existé un *monte frumentario*, établi par un tel, à telle date, et qui rendait les plus grands services. Mais il est maintenant fermé et rien ne l'a remplacé. »

Dans ces cruelles conditions du paysan, comment ne chercherait-il pas à s'en aller au loin tenter au prix de l'expatriation une meilleure fortune ? A mesure qu'il tend à sortir de l'état d'abrutissement où les gouvernements précédents le tenaient par système, il sent plus durement sa misère. Les moyens de s'en aller en Amérique sont devenus plus faciles ; les agences d'émigration, puissamment constituées dans les grands ports de mer comme Naples et Gênes, sont là qui l'appellent avec leurs programmes séduisants. Il se déracine du sol, il part et l'Italie méridionale s'appauvrit encore en se dépeuplant. A moins d'être aveugles, il est temps que les chambres et le gouvernement se préoccupent de ce mouvement d'émigration qui se développe sur une échelle si menaçante. Mais on ne saurait l'entraver efficacement par des me-

sures coercitives du genre de celles que les Bourbons ont essayées sans succès à plusieurs reprises. Elles seraient iniques et impuissantes contre la force des choses. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter dans sa source le courant formidable qui pousse à l'émigration le paysan des provinces napolitaines. Ce sont des mesures législatives qui améliorent sa condition, qui l'appellent enfin à la propriété, et en même temps un système suivi d'encouragements gouvernementaux à l'agriculture.

La race est forte, bien proportionnée, de bonne apparence et dure à la fatigue dans le Val di Tegiano. J'y ai vu, particulièrement à Padula, de beaux types de femmes, un peu sauvages, mais qu'un peintre aurait volontiers pris pour modèles. Celles de Sant'Arsenio se rendent artificiellement blondes en se lavant dès leur jeunesse les cheveux avec de la lessive de cendres, comme faisaient les dames romaines de la période impériale.

Le costume féminin dans tout le district est le suivant. Un corsage de drap rouge, bordé suivant les villages et l'aisance des paysannes d'un galon d'argent ou d'or ou bien d'un ruban bleu ou noir; il est décolleté et sans manches, s'arrêtant au-dessous de la gorge; de ce corsage sort la chemise de

grosse toile blanche, à manches larges et longues, avec un fichu de couleur croisé sur la poitrine et un collier de verroterie auquel est suspendu un médaillon d'un filigrane d'or grossier. Quelquefois le fichu est de soie et provient des métiers de Catanzaro en Calabre ; plus souvent il est en simple cotonnade anglaise. La jupe est double : celle de dessus, toujours d'un bleu foncé, bordée d'un galon d'or chez les seules femmes de Polla, est très-courte, relevée par devant et attachée par derrière pour laisser voir la jupe de dessous, plus longue et étroitement roulée autour du corps, dont la couleur varie suivant les localités, rouge ici, bleu clair ailleurs, rayée dans un troisième endroit. Le voile, posé carrément sur la tête et tantôt de grosse toile, tantôt de laine, varie aussi de couleur suivant les endroits : à San-Rufo il est rouge, noir à Monte San-Giacomo et Sassano, bleu foncé à Casalnuovo, blanc partout ailleurs. La façon dont il tombe plus ou moins bas sur les épaules différencie également le costume des divers bourgs et villages. Quant aux hommes, ils ont tous une veste à revers brune ou noire, de velours chez les paysans élégants et aisés, de gros drap chez les autres, un gilet de laine écarlate à deux rangs de boutons,

une culotte courte et fendue au genou, de même couleur que la veste et faite d'une sorte de froc grossier, de grandes guêtres blanches, pour chaussures des *zambitti*, espèces de sandales de peau attachées avec des cordelettes de poil de chèvre; sur la tête un chapeau de feutre noir ou brun à larges bords. Quand commencent les froids, ils portent par-dessus ce vêtement la *cappa* toute rapiécée, d'une grosse étoffe de laine qui se fait dans les villages mêmes du pays, le *cappotto*, plus long et plus ample encore, ou bien le *giacco* collant au corps, fait en peau de bique ou de mouton gardant tous ses poils à l'extérieur.

Le Val di Tegiano est la grande route stratégique, tracée par la nature, qui fait pénétrer du nord jusqu'à l'extrémité méridionale de l'ancienne Lucanie et donne accès dans la Calabre. Aussi est-ce par là que sont passées aux époques les plus diverses toutes les armées d'invasion qui sont descendues vers l'extrême pointe de la péninsule italienne pour atteindre aux rives du détroit de Messine : les peuples de race sabellique dans leur grande poussée sur le territoire des colonies grecques et du Bruttium ; les Romains de la République, quand après avoir vaincu les Lucaniens ils allèrent occu-

per Thurioi et mettre garnison à Rhêgion, avant de tourner leurs efforts contre Tarente et d'entrer en lutte avec Pyrrhos, roi d'Épire ; puis, après la chute de la puissance romaine, Alaric et ses Goths, Autharis et ses Longobards ; plus tard, au XIe siècle, Robert Guiscard et son frère Roger, avec leurs Normands ; plus près de nous, Stuart d'Aubigny à deux reprises à la tête des troupes françaises ; enfin dans ce siècle même le général Regnier et le maréchal Masséna. C'est également cette voie qu'ont suivie en sens inverse, en marchant de la Calabre sur la Campanie, Totila, Gonsalve de Cordoue et Garibaldi. Car depuis la guerre d'Hannibal, où les dernières opérations dans la direction du Bruttium portèrent principalement de part et d'autre sur la route parallèle qui s'ouvre naturellement le long du littoral de la mer Ionienne, je ne connais guère, comme ayant conduit leurs armées par cette dernière ligne, que dans un sens, du nord au sud, l'empereur Othon III, quand il alla faire détruire à Stilo par les Arabes ses légions allemandes, et daus l'autre sens, en procédant du sud au nord, Bélisaire et le cardinal Ruffo.

C'est par cette vallée que les Romains firent passer leur grande voie de Capoue à Regium, rattachée

à son point de départ à la Voie Appienne, et l'une des plus importantes de l'Italie. Les érudits lui donnent ordinairement le nom de *Via Popilia*, qui pourtant ne se lit chez aucun écrivain antique, parce qu'elle fut définitivement créée, dans la première moitié du IIe siècle avant J.-C. par le célèbre C. Popilius Lænas. Cette route, dont nous sommes venus précisément suivre les traces dans le Val di Tegiano, gagnait de Capoue Salerne et de cette ville se dirigeait sur le Silarus (le Sele), en passant par Picentia (Vicenza). Le Silarus franchi, elle passait un peu plus loin le Calor (Calore actuel), contournait le pied du mont Alburnus et atteignait le Tanager (Tanagro ou Negro) à Forum Popilii (Polla). La voie suivait ensuite la vallée dans toute sa longueur, mais arrivée à son extrémité méridionale, pour éviter les escarpements difficiles des montagnes de Lagonegro, elle tournait vers l'ouest, franchissait le col qui conduit à Sapri et touchait à la mer dans le voisinage du site de cette ville actuelle, au point que l'on nommait alors Cæsariana (Acquafredda). De là elle remontait par la Lauriana d'aujourd'hui jusqu'à Nerulum (La Rotonda), d'où elle descendait dans la vallée du Crathis par Muranum (Morano), passait à Caprasia

(Tarsia) et gagnait enfin Consentia (Cosenza). Je ne détaillerai pas pour cette fois son itinéraire dans sa dernière partie, depuis Consentia jusqu'à Regium, car je la retrouverai dans le volume que je compte consacrer à la Calabre occidentale, et j'inviterai alors le lecteur à la suivre avec moi. Je ne m'occupe en ce moment que d'une portion déterminée de son parcours. Cette grande voie, créée ainsi près de deux siècles avant la fin de la République, fut entretenue avec le plus grand soin pendant toute la durée de l'Empire. La dernière réparation qu'en mentionnent des documents épigraphiques eut lieu sous Julien l'Apostat. Elle était donc encore en parfait état quand Alaric et Autharis la suivirent, et elle fournit à leurs armées le passage le plus facile. C'est à peu de chose près son itinéraire qui a été adopté par les ingénieurs modernes pour la construction de la route royale — ou de la Consolare, comme on dit dans le pays — de Salerne à Reggio par Eboli et Cosenza, commencée et en grande partie exécutée sous le gouvernement de Murat, terminée après la Restauration par les Bourbons, qui s'en attribuèrent ensuite tout le mérite en vertu d'un principe que n'eût pas désavoué le P. Loriquet, de celui qui

conduisit aussi le pape Pie VII à placer sur toutes les fouilles, que les Français avaient faites à Rome pendant sa captivité, les inscriptions où il se vante de les avoir ordonnées et dirigées. Seulement, parvenue au fond de la vallée, la grande route moderne, au lieu de tourner vers Sapri, gravit directement les montagnes et atteint Lagonegro, d'où elle gagne La Rotonda. On construit actuellement un chemin de fer qui desservira le Val di Tegiano et ira rejoindre du côté de Sapri la ligne de Salerne à Reggio par le bord de la mer Tyrrhénienne. Les terrassements et les travaux d'art en sont déjà faits en partie.

Dans l'antiquité, le territoire du Val di Tegiano était réparti entre quatre cités des Lucaniens, établies sur les collines qui en font la ceinture, Atina (Atena), Tegianum (Diano ou Tegiano), Consilinum (La Città près Padula) et Sontia (Sanza). Sous la domination romaine, après la Guerre Sociale, ces cités devinrent autant de municipes qui demeurèrent populeux et prospères jusqu'à la fin de l'Empire. Les localités secondaires en dépendaient, par exemple Forum Popilii d'Atina et Marcelliana de Consilinum. Comme presque toutes celles de l'Italie méridionale, les églises de ce district prétendent

rattacher les origines de leur christianisme aux prédications de saint Pierre lui-même, qui aurait passé par la contrée en se rendant à Rome; mais rien de sérieux ne justifie une pareille prétention, que l'on n'a pu appuyer qu'en y appliquant à tort ce qui est dit par une ancienne tradition de saint Marc, premier évêque d'Atina au pays des Volsques, et non pas de la ville homonyme de la Lucanie, laquelle n'a jamais possédé d'évêché. Le seul indice d'une certaine ancienneté de la foi chrétienne dans cette portion du pays des Lucaniens résulte de la vie légendaire de saint Laverius, le célèbre martyr de Grumentum dans la persécution de Dioclétien; il y est dit qu'il était né d'une famille d'*honestiores* de Tegianum. Ecclésiastiquement le pays a toujours dépendu de l'évêché de Pæstum, et de celui de Capaccio, qui en prit la place. C'est seulement le pape Pie IX, en 1850, qui éleva Diano, sur la demande du roi de Naples Ferdinand II, à la dignité de ville épiscopale et lui constitua un diocèse particulier.

Lors des invasions barbares, les villes romaines du Val di Tegiano eurent cruellement à souffrir du passage des Goths, puis des Longobards. Elles furent aussi, dans le cours du IXe siècle, dévastées à plusieurs reprises par les incursions des Sarrasins.

Sous les rois Longobards ce pays dépendait du duché de Bénévent et du castaldat de Salerne. Quand plus tard la principauté de Bénévent devint indépendante, après la destruction du royaume, et quand la principauté de Salerne s'en détacha à son tour, il resta dans la dépendance de cette dernière ville. On ignore, du reste, absolument son histoire pendant cette période; on sait seulement que les Bénédictins du Mont-Cassin y acquirent de grands biens et que ce furent eux qui y réorganisèrent la plupart des paroisses après les ravages des musulmans.

A la conquête normande, Diano et les autres localités de la vallée passèrent aux mains des comtes de Marsico de la famille Sanseverino, dont l'auteur était un des principaux compagnons de Robert Guiscard. Polla, qui avait un seigneur particulier, relevait des comtes de Sicignano, autre grande famille normande, établie aussi dès les premiers temps de la conquête. Toute cette région appartenait, en effet, au comté que Guillaume, le huitième fils de Tancrède de Hauteville, s'était taillé avec son épée aux dépens de la principauté de Salerne et qui descendait au sud, le long de la mer Tyrrhénienne, jusqu'à Scalea.

Sous les Hohenstaufen, les Sanseverino de Marsico et Diano continuaient à être au premier rang des barons du royaume ; Frédéric II les avait comblés de faveurs. Mais en 1245, cédant aux suggestions des agents de la cour papale, Guglielmo Sanseverino, chef de cette famille, devint l'âme d'une conspiration ourdie pour assassiner l'Empereur excommunié, qui tenait alors cour plénière à Grosseto. Tous ses parents entrèrent dans le complot, avec les trois frères Fasanella, appartenant encore à une grande famille normande, qui possédait la majeure partie des monts Alburni et du Cilento ; Henri de Morra, ancien grand-justicier du royaume; Teobaldo Franco, ancien podestat de Parme ; Andrea Cicala, et d'autres membres de la haute noblesse. Il fut révélé par un des conjurés, qui au dernier moment recula devant le crime, Giovani da Presenzano. Les autres, se voyant découverts, n'eurent plus de ressource que l'insurrection. Aussitôt Frédéric, quittant la Toscane, marcha contre eux, les battit et les contraignit à s'enfermer dans Capaccio, dont il réussit à s'emparer après un siège de près de cinq mois. La colère de l'Empereur était arrivée à son comble, et cette fois il fut implacable. La ville de Capaccio fut rasée, après avoir été pillée

et livrée aux flammes; tous ceux des conjurés qu'on y prit vivants périrent dans d'atroces tortures. De la puissante maison de Sanseverino il ne resta qu'un enfant de neuf ans, Roger, qu'un serviteur fidèle parvint à cacher et emmena secrètement hors des atteintes de Frédéric.

Vingt et un ans plus tard, Ruggiero Sanseverino était, avec Pandolfo et Matteo di Fasanella, l'un des principaux entre les bannis du royaume sicilien qui marchaient sous la bannière de Charles d'Anjou et contribuèrent puissamment au gain de la bataille de Bénévent. Il ne fut pas moins ardent lors de la guerre contre Conradin. Charles lui rendit, accrus encore, les seigneuries et les biens de sa famille, qui avaient été confisqués ; il fit de même pour les Fasanella, et c'est alors que l'un d'eux, Matteo, reçut la seigneurie de Polla. Les Sanseverino devinrent dès lors les premiers et les plus fermes soutiens du parti angevin dans le royaume de Naples. Tommaso Sanseverino, ayant défendu énergiquement la cause de Louis II d'Anjou contre Ladislas, fut privé de ses domaines et forcé de s'enfuir, quand celui-ci devint complètement maître du royaume, en 1399. Ce ne fut qu'en 1417 qu'il put rentrer et obtint de la reine Jeanne

la restitution de ses terres et seigneuries ; c'est alors qu'il acquit Polla. En 1463, Roberto Sanseverino, grand-amiral du royaume, fut fait prince de Salerne par le roi Alfonse. Marsico et Diano se trouvèrent ainsi pendant quelque temps unis dans les mêmes mains à la principauté de Salerne, et y restèrent même après que le prince eut laissé la Conjuration des Barons contre Ferdinand Ier tenir une de ses réunions dans sa ville de Diano.

Mais lors de l'expédition de Charles VIII à Naples, Antonio Sanseverino, prince de Salerne, fidèle aux traditions angevines de sa famille, se montra l'un des plus chauds et des plus obstinés partisans du roi de France, dont il avait été le premier à solliciter l'entreprise. Après la triste capitulation de Montpensier à Atella, il vint à Naples en octobre 1496 faire sa soumission à Frédéric. Mais bientôt, ne recevant pas de garanties suffisantes pour sa sécurité, craignant le sort de son cousin, le prince de Bisignano, que le roi aragonais avait fait assassiner à Naples, après l'y avoir attiré par de belles promesses, il entreprit de recommencer la guerre à lui seul. Naturellement il fut vite défait et obligé de se retirer dans la forteresse de Diano, où il soutint un siège de trois mois contre Frédéric en per-

sonne. Le 17 décembre 1497 il dut se résigner à capituler, obtenant la faculté de se retirer librement à Venise, où il mourut deux ans après. On prétend qu'avant de sortir de Diano il traça avec la pointe de son épée sur une muraille du château les vers suivants, allusifs à son blason :

Non più bianco il color ma tutto intero
Perdio il campo (oh mia perversa sorte)
E trà il traverso affumigato e nero.

Dans le couvent des Mineurs Observants à Diano on lit encore ces autres vers, écrits par une main du commencement du XVIe siècle au-dessous de l'écusson d'Antonio Sanseverino :

Il color di mia speranza
Non è verde come fù,
La tradita mia costanza
Conosciuta non è più.
Ahi che dire ben mi lice :
Poco dura il gioir d'un infelice!

Les seigneuries du prince de Salerne, confisquées, furent distribuées entre différentes mains. Diano passa à une autre branche des Sanseverino, puis aux Colonna, princes d'Eboli; Polla, érigée en marquisat, à la famille Villano. En 1606 Giovani Villano, marquis de Polla, acheta Diano à la fa-

mille Caracciolo, qui l'avait eu des Colonna. En 1651 l'Espagnol Carlos Calà, régent du royaume, fit à son tour l'acquisition de cette seigneurie, qui fut en sa faveur constituée en duché et resta à sa famille jusqu'en 1807. Un mariage transmit alors le titre de duc de Diano à la famille Schipani, qui le possède encore. Ce sont les descendants directs du Giuseppe Schipani que nous avons vu plus haut général de la République Parthénopéenne, en 1799.

En 1528, Lautrec assiégea Diano et prit la ville après peu de résistance. On accusa les habitants d'avoir entravé la défense par sympathie pour les Français, et ils en furent durement châtiés par leur propre seigneur, Ferdinando Sanseverino, quand il y rentra après la mort de Lautrec et le désastre de son armée. C'est le dernier épisode des annales du Val di Tegiano qui intéresse l'histoire générale.

SALA ET DIANO

Des hauteurs d'où nous avons embrassé dans son ensemble la vue du Val di Tegiano, nous allons rejoindre, au-dessous de Caggiano, la route royale de Reggio. Caggiano, bâti sur une crête de montagne avec un vieux château en ruines, est un bourg qui compte près de trois mille habitants. On ne sait rien de son histoire, si ce n'est qu'Albérède de Caggiano, chevalier de sang normand, était à la première Croisade un des compagnons de Bohémond.

Bientôt la route descend par une côte prolongée jusqu'à l'entrée de la vallée. C'est là que se trouve, de l'autre côté du Tanagro, sur le penchant d'une colline qui s'avance pour fermer le bassin de l'ancien lac, la jolie petite ville de Polla, entièrement rebâtie depuis le tremblement de terre de 1857, qui n'y a pas laissé subsister un édifice ancien. Elle

compte 6,000 habitants, et de ses quatre paroisses trois seulement relèvent de l'évêque de Diano ; la quatrième est sous la juridiction de l'abbé du monastère de La Cava. C'est, en effet, à cette abbaye qu'en 1086 Asclitin, comte de Sicignano, et Sichelgaïta, sa femme, avaient donné les villages de Rustillanum et de Casina près de Polla, devenus plus tard San-Pietro et Sant'Antonio di Vienna, dont les habitants en 1515 se transportèrent à l'intérieur de la ville et y formèrent le noyau de la paroisse dont je parle.

Le nom de Polla ne vient pas du dieu Apollon, comme se sont complus à l'imaginer au XVIe siècle les savants locaux, lesquels l'écrivaient même alors Apolla ; c'est une contraction de Popilia. Il est nécessaire de restituer cette forme comme intermédiaire entre *Forum Popilii* que donnent les Itinéraires du IVe siècle et *Polla* qu'on trouve déjà dans les diplômes du XIe. Avant le tremblement de terre de 1857, Polla renfermait quelques débris d'antiquités employés dans la construction de ses églises. Le pont à cinq arches jeté sur le Tanagro, qui fait communiquer cette ville avec la grande route, est de construction romaine, mais fortement remaniée. Le canal transversal qui rassemble toutes les eaux

du bas de la vallée pour les déverser dans le lit de la rivière est aussi l'œuvre des Romains. Au siècle dernier on lisait auprès de l'entrée du pont une inscription gravée sur marbre, que quelques érudits napolitains ont commis la faute de croire antique : *Pontem et foxatum Roma p(ublice) fecit.* N'en déplaise à M. Mommsen, si ce n'est certainement pas là un monument d'épigraphie romaine, ce n'est pas non plus, à proprement parler, une inscription « fausse », et il est injuste d'y attacher cette épithète flétrissante. La fraude n'a eu aucune part à sa confection. C'est tout simplement une de ces *memorie* que la Renaissance aimait à placer pour illustrer l'histoire des lieux. L'unique faute a été ici à ceux qui plus tard se sont mépris sur la nature et l'âge du monument.

Sur la rive droite de la rivière, à l'endroit où le chemin qui conduit à la ville et de là au village voisin de Sant'Arsenio, dont l'église fut fondée par le duc Roger de Pouille, se détache de la grande route, est un groupe de maisons désignées sous le nom de Taverne di Polla. Dans le mur de façade de ces maisons est encastrée depuis plusieurs siècles une des plus fameuses et des plus importantes inscriptions latines que nous ait léguées l'époque

républicaine. Les formes de langue y sont des plus anciennes, et le type paléographique de l'écriture des plus intéressants aussi par son caractère archaïque. C'est l'inscription où C. Popilius Lænas raconte la construction de la voie qu'il a fait exécuter de Capoue à Regium avec ses ponts, ses bornes milliaires et son service de courriers, *viam fecei ab Regio ad Capuam et in ea via ponteis omneis, miliarios tabelariosque doseivei.* Il donne la longueur totale de la route avec les distances entre ses différentes stations et dit avoir construit à l'endroit où était placé le marbre un forum, le Forum Popilii, appelé d'après lui, et des édifices publics, *forum aedisque poplicas heic fecei.* Il rappelle encore les hauts faits de sa préture en Sicile, où il a réprimé les mouvements des esclaves et fait rentrer 917 fugitifs entre les mains de leurs maîtres, *eidem praetor in Sicilia fugiteivos Italicorum conquaeisivei, redideique homines DCCCCXVII.* Enfin dans une phrase très remarquable il se vante d'avoir été le premier à forcer les pasteurs à céder le terrain aux laboureurs sur les domaines publics, *eidemque primus fecei ut de agro poplico aratoribus cederent paastores.*

Voici bien le principe de politique économique et

agraire qui inspirait les actes de l'administration romaine aux temps où la République était encore florissante et son administration forte, restreindre par des mesures énergiques la vaine pâture pour y substituer la culture du sol. C'est le vrai principe, celui qu'il faut appliquer aujourd'hui de nouveau et qui seul peut rendre à la contrée la vie et la prospérité, en amener le repeuplement. Au moyen âge, sous le régime féodal, c'est le contraire qui avait prévalu. Lorsque Francesco Sanseverino, comte de Marsico, en 1335, assura à la commune de Diano la jouissance d'une partie du territoire de la vallée il le fit en interdisant « que personne osât mettre en culture les biens communaux, y bâtir ou y exécuter un travail d'amélioration quelconque », ce qui fut confirmé dans les même termes par le roi Ladislas en 1404, par Jeanne II en 1430, par Ferdinand d'Aragon en 1465, et par Charles-Quint en 1536. Au xve siècle la passion de l'antiquité était universelle ; c'est par son exemple qu'on voulait tout justifier. On prétendit donc faire remonter à l'administration romaine la préférence accordée au pâturage sur le labourage ; et pour y arriver on inventa des soi-disant documents épigraphiques. Marino Freccia, dans son traité *De suffeudis*, af-

firme ce qui suit : « Lorsque j'étais dans le Val di Diano pour inspecter les limites des domaines de cette ville et du seigneur baron de San Pietro, je trouvai une pierre de marbre où l'on pouvait encore lire quelques paroles : *Et Vallis rationis nuncupatur, dum inter pastores et aratores quæstio esset quod eorum in agro potior esset in pascendo vel arando, destinato a Romanis consule decretum fuit ut pastoribus cederent aratores.* » Ce passage a échappé à M. Mommsen, qui n'a pas compris le texte en question dans la partie des fausses de son grand recueil. Il est pourtant d'une réelle importance pour la question de la date, jusqu'à présent ignorée, où fut découvert le marbre de Popilius Lænas. Il était, en effet, nécessaire que l'inscription de Polla fût connue pour que l'on pût inventer la prétendue inscription de Diano, imaginée pour en faire la contrepartie.

C'est un peu au-dessous de Polla que se trouve la perte du Tanagro, déjà mentionnée par Pline comme une des merveilles naturelles de la Lucanie. La rivière s'engouffre et disparaît sous le sol pour ressortir après plusieurs kilomètres de trajet souterrain, partie des grottes de Campestrino, partie de la caverne de Sant'Angelo à Pertosa, près d'Au-

letta, d'où ses eaux débouchent avec une chute de 7 mètres de haut. Cette dernière caverne est entièrement creusée de main d'homme et forme l'issue d'un tunnel artificiel exécuté par les Romains. A un niveau plus élevé on suit auprès de là le tracé d'un ancien lit desséché de rivière, sur lequel est même un pont antique. Il est donc manifeste que primitivement le Tanager ressortait de terre par une issue naturelle, située à un niveau moins bas que sa sortie actuelle, de telle façon que les eaux n'avaient pas un écoulement suffisant et devaient former encore dans la vallée, au-dessus de Polla, les *stagna* dont parle une inscription latine du temps de la République, malheureusement mutilée, qui existe aux environs de Diano. Le C. Luxilius, mentionné dans l'inscription, avait exécuté à ces mares stagnantes des travaux dont nous ne pouvons déterminer exactement la nature. Pour mieux assécher la vallée, on creusa le tunnel qui donnait plus de pente à la rivière en la faisant déboucher notablement plus bas, et son ancien lit, dans cette partie de son cours, demeura abandonné. Ce travail considérable dut être exécuté encore sous la République, avant l'époque de Virgile, qui dans ses *Géorgiques* parle de la *sicci ripa*

Tanagri, ce qui ne peut s'appliquer qu'à son lit desséché.

Un peu plus haut que Polla dans la vallée, sur son côté occidental, au pied de la gracieuse colline qui porte le village de Sant'Arsenio, un autre bras du Tanagro s'enfonce aussi sous terre dans le gouffre appelé La Foce, pareil à ces *katavothra* qui sont si multipliés dans certaines parties de la Grèce. Il est probable que ses eaux vont rejoindre par un canal caché celles qui reparaissent au jour à Campestrino ou à Pertosa. Mais une explication aussi simple de ce qu'elles deviennent n'a pas satisfait l'imagination populaire, toujours avide de merveilleux. Celle-ci se plaît à supposer que le bras de rivière qui disparaît à Sant'Arsenio prend son chemin sous la chaîne des Alburni et va ressortir de l'autre côté de ces montagnes, dans la pittoresque vallée de Fasanella, pour y former un des affluents du Calore. On raconte toute sorte de merveilleuses histoires d'objets jetés dans ce bras du Tanagro, qui auraient ensuite, après un long trajet sous terre, été recueillis dans la rivière de Fasanella. Je me borne à les mentionner pour ce qu'elles valent, en remarquant seulement que le fait qu'elles prétendent appuyer est bien peu vraisemblable.

A 6 kilomètres de distance des Taverne di Polla, le chemin qui monte à Atena s'embranche sur la gauche de la route royale ou Consolare. Atena est bâtie à une élévation assez considérable sur la cime d'une colline rocheuse, d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur la vallée, vue qui, dans la direction du nord-ouest, s'étend même jusqu'à Salerne et de ce côté se termine par une échappée de mer. C'est actuellement une ville de 5,000 âmes environ, que les tremblements de terre ont plusieurs fois ruinée, notamment en 1561, en 1694 et en 1857. Elle occupe encore l'emplacement de l'antique Atina, l'une des cités importantes de la Lucanie, qui devint ensuite un municipe et que le *Liber Coloniarum* enregistre comme le siège d'une *præfectura*. On y voit des restes des murailles romaines et d'un amphithéâtre. Les trouvailles d'antiquités y sont fréquentes ; on y a découvert et on y voit encore un certain nombre d'inscriptions latines. D'autres ruines romaines s'observent également sur la lisière de la vallée, au pied de la hauteur dont Atena couronne le sommet. Il s'était formé là un bourg inférieur, dépendant de la cité haute et touchant à la grande voie qui suivait la vallée. Nous constaterons le même fait pour Consilinum et pour Tegianum.

C'est sur le territoire d'Atena qu'a été trouvé un fort curieux groupe de terre cuite qui est en ce moment à Paris, en la possession de MM. Rollin et Feuardent. Il remonte à une époque antérieure à la conquête romaine, et avec le petit bronze qu'à Acerenza j'ai réussi à acquérir pour le Musée du Louvre, il est jusqu'à présent seul à représenter d'une manière bien caractérisée, parmi les monuments connus, ce que pouvait être l'art indigène des Lucaniens vers le IVe siècle avant J.-C., là où ils n'étaient pas dans un contact quotidien avec les Grecs. La rudesse barbare du style et l'inexpérience du modeleur y ont donné, comme il arrive souvent en pareil cas, un tel cachet d'archaïsme qu'on serait disposé à croire au premier abord, en voyant le groupe, qu'on est en présence d'une terre cuite babylonienne. Il représente une femme portant un enfant dans ses bras et accompagnée d'un autre enfant un peu plus grand qui marche auprès d'elle, chacun des enfants ayant à la main un oiseau. Ces différents personnages sont vêtus de longues robes plissées à plusieurs étages de jupes peintes en rouge et en bleu foncé. Ils ont des colliers à plusieurs rangs de gros grains qui tombent bas sur la poitrine, avec d'énormes bulles comme

pendants de milieu. Un grand voile d'étoffe épaisse, qui semble de grosse laine, ou plutôt une sorte de manteau à capuchon, qui a été coloré en rouge, est posé sur la tête de la femme et l'enveloppe par derrière en descendant raide, sans un pli, jusqu'à ses pieds. Comme type d'art et de costume tout à la fois, ce groupe est des plus curieux.

Après avoir appartenu, comme tout le Val di Tegiano, à la famille Sanseverino, la seigneurie d'Atena, confisquée en 1498 sur Antonio, prince de Salerne, passa successivement en différentes mains et finit par arriver en 1552 à celles des Caracciolo, marquis de Brienza, pour qui elle fut érigée en principauté.

Sala, ou comme on dit aujourd'hui Sala Consilina, le conseil municipal ayant prétendu trancher par un de ses votes, et cela d'une manière dont nous montrerons un peu plus loin l'inexactitude, la question controversée du site de l'antique Consilinum, Sala vient à quelque distance après Atena, toujours sur les collines bordant la vallée du côté de l'Orient et précédant la grande chaîne des Apennins. C'est une jolie ville, propre, vivante et bien bâtie, de près de 8,000 habitants, où il y a une auberge passable et qui est administrativement le

chef-lieu d'un des arrondissements de la province de Salerne. La route y monte pour la traverser dans sa partie inférieure. On y voit, murées dans des maisons, quelques inscriptions latines qui ont été exhumées dans le voisinage. La ville, dont l'importance est toute moderne et qui ne joue pas de rôle dans l'histoire, ne possède, du reste, aucun monument ancien, si ce n'est les ruines du vieux château qui la domine. Ce château, dont les dispositions de la construction rappellent de très près celui de Salerne, date peut-être du même temps, du VIIIe ou du IXe siècle. Quelques-uns ont supposé que dans le texte des lettres de Pietro delle Vigne, à propos de la conspiration de 1245 contre Frédéric II, on devait rétablir Sala au lieu de Scala comme nom d'un des deux châteaux où les conjurés furent bloqués et pris. La conjecture, sans être prouvée, a une certaine vraisemblance, car Sala, comme Capaccio, appartenait aux domaines de Guglielmo Sanseverino, le principal auteur de la trame, tandis que Scala, plus célèbre dans l'histoire, n'appartenait à aucun des conjurés et était située assez loin de là, dans le voisinage de Ravello et d'Amalfi.

Presque exactement en face de Sala, de l'autre côté de la vallée, la ville de Diano s'élève au faîte

d'une colline en forme de cône tronqué, détachée en avant des contreforts du mont Cervati. Son nom de Diano est une contraction de celui du Tegianum de l'antiquité, et comme il y avait plusieurs localités homonymes en Italie, le conseil municipal, en 1862, a repris officiellement l'appellation de Tegiano. Mais jusqu'ici elle n'a pas prévalu dans l'usage. La route carrossable qui conduit de Sala à Diano traverse le Tanagro sur un pont à trois arches, dont une enterrée en partie, que l'on désigne sous le nom de Ponte di Siglia (d'autres écrivent inexactement Silla). La première arche du côté de l'occident est encore de construction romaine. L'arche centrale, bien que reposant sur des piles également romaines, a été refaite au XIIIe siècle; elle est en ogive, avec une croix sculptée sur la clef de voûte. A la tête du pont, du côté de l'est, sont les ruines d'une tour qui en défendait le passage.

Tegianum, dont les historiens ne parlent pas, est connu comme ville municipale importante par Pline, le *Liber coloniarum* et les inscriptions. Les topographes napolitains, tels que Costantino Gatta et l'abbé Romanelli, l'ont généralement placé dans un site inférieur à celui de Diano, dans la vallée

même, à 2 kilomètres au nord de la ville actuelle. C'est ce que fait encore M. le chanoine Macchiaroli, le dernier historien du Val di Tegiano, dont le livre (1) a paru en 1868. Il y a là, en effet, des ruines d'une certaine étendue, où la pioche des cultivateurs ramène souvent au jour des débris antiques de toute nature et où l'on a trouvé un certain nombre d'inscriptions latines, quelques-unes remontant à l'âge de la République. Cependant il me paraît impossible de voir dans ces ruines autre chose que celles d'un bourg distinct de la cité de Tegianum, dont il dépendait, bourg qui s'était formé graduellement plus bas, par suite de l'asséchement du sol de la vallée, comme nous avons vu tout à l'heure qu'il s'en était formé un au-dessus d'Atina, mais dont l'existence n'empêchait pas la cité de continuer à subsister sur la colline.

Que la véritable ville, que Tegianum même ait été précisément là où Diano lui a succédé, c'est ce qu'admettent M. Mommsen, qui a visité jadis les lieux, et avec lui tous les critiques de la haute science européenne. Et je ne crois pas possible d'en douter en présence des nombreux et impor-

1. *Diano e l'omonima sua valle, ricerche storico-archeologiche*, Naples, 1868.

tants vestiges d'occupation antique qu'offre à l'attention du visiteur la ville de Diano. Deux de ses églises, San-Pietro et Sant'Andrea sont élevées sur l'emplacement de petits temples antiques, bâties avec leurs débris, et renferment assez de fragments des différents membres de leur architecture, colonnes, chapiteaux, frises, corniches, sans compter les deux stylobates encore en partie conservés en place, pour que M. l'ingénieur Giustino Pecori ait pu en esquisser des restaurations fort imparfaites, publiées dans le livre de M. le chanoine Macchiaroli. Un architecte expérimenté, reprenant ce travail sur place, arriverait facilement à un résultat beaucoup plus satisfaisant. Les deux petits temples en question reproduisaient les mêmes données architecturales : une façade à deux colonnes entre deux pilastres d'antes, des chapiteaux composites, une frise à triglyphes et métopes chargés de symboles, et par-dessus une corniche corinthienne. Les chapiteaux qui se voient à l'église San-Pietro font sortir de leurs feuillages des serpents dont les têtes remplacent les caulicoles sous les angles de l'abaque, disposition que l'on remarque aussi dans de curieux chapiteaux romains historiés de Vienne en Dauphiné. Dans les ruines

inférieures prises par quelques-uns pour celles de Tegianum et au village voisin de San-Rufo, l'on a également découvert des fragments considérables d'architraves de petits temples du même genre, dont l'un circulaire, où l'on voit également, au milieu d'un entablement d'ordre corinthien, une frise à métopes et triglyphes alternants, comme dans l'ordre dorique, avec des symboles sur les uns et les autres. Ce style composite, dont j'ai autrefois découvert un des plus remarquables exemples dans les Propylées d'Appius à Eleusis, était à la mode d'une façon toute particulière à Tegianum à l'époque du haut Empire.

Une autre des églises de Diano, celle de San-Michele Arcangelo, a été bâtie, non pas, comme on le dit vulgairement par une fausse expression, sur un amphithéâtre antique, mais sur un petit odéon ou théâtre couvert pour la musique. Les maçonneries antiques de cet odéon y servent de base aux murailles d'une partie de l'église, et l'on peut retrouver facilement, en étudiant ce qui en reste, les dispositions essentielles de l'édifice antique, qui ressemblaient fort à celles de l'odéon de Pompéi. Le livre de M. le chanoine Macchiaroli en donne un plan assez bien fait. Deux colonnes de

granite rose, non pas d'Égypte, comme on serait disposé à le croire, mais des carrières de Rossano (Roscianum) en Calabre, colonnes appartenant à la décoration de la scène et restées à leur place antique, soutiennent l'orgue de l'église.

Diano offre aussi quelques morceaux intéressants de sculpture d'une bonne époque. Sur la place principale de la ville, où la piété des fidèles a érigé, en 1859, un obélisque dédié en l'honneur de saint Cono, à la protection duquel on attribue ce fait que le tremblement de terre de 1857, tout en y produisant beaucoup de ruines, n'y causa la mort de personne, sur la place, dis-je, est une fort curieuse statue de marbre d'une grandeur au-dessus de la nature. Elle représente le satyre Marsyas agenouillé, les mains liées derrière le dos, la tête couverte d'un voile en signe de deuil, tel en un mot qu'on le voit sur quelques peintures de vases du midi de l'Italie, où Apollon, vainqueur dans la lutte musicale qu'ils avaient engagée, oblige son vaincu, livré à sa merci, de lui baiser la main avant qu'il ne le fasse écorcher vivant. On a placé cette statue sur un piédestal antique qui n'était aucunement le sien et qui porte une dédicace à Flavius Vibius Severus, empereur éphé-

mère créé au ve siècle par Ricimer, et Lucanien de naissance.

Engagée dans une des murailles de la cathédrale est une réplique en marbre de la fameuse statue du Tireur d'épine. Dans les dissertations auxquelles ont récemment donné lieu les diverses répétitions connues de cette figure, le bronze de l'ancien musée du Capitole, le marbre de M. Castellani, actuellement au Musée Britannique, la statuette de bronze de M. le baron Edmond de Rothschild, l'existence de la statue de Diano paraît avoir été complètement ignorée. Elle mérite cependant l'attention, et avant tout il serait indispensable de la dégager complètement afin d'en pouvoir apprécier le mérite d'une manière convenable et de la bien étudier. La statue en question jouit, du resté, d'une renommée très populaire à Diano sans que les *dotti* de la localité aient su s'apercevoir de ce qu'elle était en réalité. Il s'est formé toute une légende à son égard. On vous raconte que c'est le monument d'honneur élevé par la république de Tegianum à la mémoire du dévouement patriotique d'un de ses enfants, un courrier nommé Marcius, qui, chargé d'un message d'une importance décisive, s'étant enfoncé dans sa course une

épine dans le pied, ne voulut pas perdre un moment pour essayer de l'arracher, et continua malgré cet accident, jusqu'à tomber mort de douleur en arrivant.

Ajoutons à ce qui vient d'être indiqué plusieurs torses de statues viriles vêtues de la toge, dans un jardin de la ville, un bas-relief de devant de sarcophage retraçant des scènes agricoles, quelques cippes funéraires décorés de bustes en demi-bosse, une *mensa ponderaria* ou table-étalon des mesures publiques en marbre, de nombreuses inscriptions latines, dont quelques-unes comptent au nombre des plus anciennes que l'on connaisse, et nous aurons achevé l'énumération de ce que Diano possède en fait de reliques de l'antiquité.

La ville conserve aussi un certain nombre de monuments intéressants du moyen âge, malgré les tremblements de terre qui l'ont si souvent ruinée. Ainsi celui de 1857 a complètement renversé la Sedile ou ancien palais municipal, qui était un édifice de la Renaissance, fort remarquable, dit-on, qu'avait construit en 1472 Giacomello di Barbino, architecte natif de Diano même. Il ne reste plus qu'une partie des remparts de la ville avec leurs grosses tours rondes à mâchicoulis, de l'époque

aragonaise, qui tinrent en échec les armes du roi Frédéric. Le château, construit du côté du nord et surplombant un précipice, est comme masse du temps des Angevins, surtout dans la partie du logis; les grosses tours et l'entrée, qui y ont été ajoutées, datent du xve siècle; enfin on y remarque des remaniements et des additions de l'époque des vice-rois espagnols.

Les églises, malheureusement remaniées, défigurées, en grande partie refaites dans des restaurations modernes, datent toutes de la période de la royauté de la maison d'Anjou. Les Sanseverino, remis en possession de Diano après la chute des derniers Hohenstaufen, ont manifestement voulu comme renouveler leur ville en lui donnant une splendeur qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors. La cathédrale, connue sous le nom de Santa-Maria Maggiore, présente encore un remarquable portail du xiiie siècle et un superbe ambon exécuté en 1279 par le Melchiore que nous avons déjà vu plus haut comme architecte de la cathédrale de Rapolla en 1253. On y voit la tombe, mutilée, mais dans ce qui en reste d'une fort belle sculpture, d'Enrico Sanseverino, comte de Marsico, grand connétable du royaume, mort en 1336, et celle d'Orso Mala-

volta, médecin de Ferdinand d'Aragon et grand bienfaiteur de la ville de Diano. Cette dernière est d'un fort mauvais travail. L'église de la Pietà, autrefois celle du couvent des Mineurs Observants, possède une Mise au tombeau du xve siècle, sculpture de ronde-bosse en terre cuite offrant six figures de grandeur naturelle autour de celle du Christ, par Guido Nazzoni de Modène, surnommé Modanino. C'est une réplique du groupe célèbre de l'église de Montoliveto à Naples. Saint Jean y a de même les traits du roi Alfonse et le personnage auprès de lui ceux de son fils Ferdinand ; Joseph d'Arimathie est le portrait de Sannazaro et Nicodème celui de Pontano. J'ai parlé plus haut de l'église San-Pietro et des vestiges d'un petit temple antique qu'elle renferme ; il faut y signaler aussi un très important monument de la sculpture de l'aurore du xve siècle, dans le tombeau d'un chevalier du nom de Bartolomeo Francone. Sur l'architrave de la porte d'entrée je relève une inscription en caractères gothiques qui contient la date de 1370 et le nom d'un architecte, Giovanni Decnolo, de Diano.

Il y aurait pour les connaisseurs en histoire de la peinture, et spécialement pour ceux qui vou-

draient se mettre à débrouiller le chaos encore si confus des origines de l'école napolitaine, une étude intéressante à faire des tableaux des primitifs que renferment encore les églises de Diano. Personne n'est allé jusqu'ici dans cette ville en se proposant un tel objet, et pourtant il y a là de quoi motiver le voyage d'un critique en ces matières. Notons, pour essayer d'appeler sur ces peintures l'attention de quelqu'un de réellement compétent, deux triptyques sur fond d'or, dont l'un exécuté sous une influence byzantine très marquée, dans l'église Sant'Andrea, puis un autre dans celle de la Pietà. Sur le maître-autel de l'église de l'Annunziata, autrefois des Célestins, est une grande peinture sur panneau à trois registres, l'Annonciation, le martyre de sainte Marguerite et huit figures de saints, qui rappelle la manière de Ghirlandajo. Enfin le tableau certainement le plus remarquable que l'on voie à Diano est celui des Miracles de saint Diègue, incontestablement l'œuvre de Baldassare Peruzzi. Celui-là serait digne d'un grand musée.

On voit que pour une ville à laquelle les différents *Guides du voyageur* ne consacrent pas même une ligne, Diano possède un grand nombre

de richesses d'art de toute nature, plus qu'on n'est habitué à en rencontrer dans les localités des provinces de l'extrémité méridionale de l'Italie.

C'était jadis la capitale féodale de la contrée; Sala l'a supplantée dans son ancienne importance administrative et civile. Mais Diano reste le chef-lieu religieux. C'est là que réside l'évêque, que sont le chapitre, le séminaire et tout un nombreux clergé; c'est là que l'on conserve les reliques qui attirent la foule des pèlerins et provoquent la vénération des fidèles. Il en résulte nécessairement un contraste et même une sorte d'antagonisme entre les deux villes, pareil à celui que nous retrouverons dans la Calabre occidentale entre Monteleone et Mileto, qui sont dans les mêmes conditions et également rapprochées l'une de l'autre. Comme de juste, à Diano c'est l'élément ecclésiastique qui tient le haut du pavé; son influence y est prépondérante; ce sont ses idées, ses opinions qui y prévalent. On n'y est pas pour cela bourbonien à proprement parler; c'est une opinion qui, à part quelques vieillards, n'existe plus nulle part dans le Napolitain. Il est même de mise parmi les ultras du clergé méridional de dire que les Bourbons ont

été rejetés de Dieu pour avoir avec Tanucci versé dans les idées gallicanes et inauguré dès le siècle dernier l'œuvre révolutionnaire de la sécularisation de la société, supprimé le tribut de la haquenée et méconnu les droits temporels du Saint-Siège sur la couronne de Naples, et que le roi de la maison de Savoie peut devenir à leur place l'oint du Seigneur et le monarque légitime s'il accepte un jour la mission de la royauté, telle que la comprend l'école théocratique. En attendant, continuent ceux qui expriment ces idées, si les fidèles du petit troupeau doivent éviter soigneusement de pactiser avec l'hérésie du libéralisme en prenant part aux élections (*nè elettori, nè eletti,* telle est la formule), ils doivent rendre à César ce qui appartient à César comme à Dieu ce qui appartient à Dieu, en obéissant au gouvernement de fait à qui la Providence a préparé les voies et à la dynastie qui prévarique en manquant à certains devoirs, mais à laquelle il n'y a pas de raison d'en préférer une autre dont les événements ont montré la condamnation céleste. Ce sont là les doctrines de l'école de la *Civiltà Cattolica* dans toutes les parties de l'Italie où l'existence de l'ordre de choses actuel ne se trouve pas en conflit avec les revendications de souveraineté temporelle

de la Papauté. Elles se sont habilement dégagées de toute solidarité compromettante avec les anciennes dynasties, avec les souvenirs de l'état de morcellement auquel le pays était autrefois réduit sous le pied des étrangers. On peut les professer en étant aussi italien de cœur que les libéraux; on y comprend seulement d'une autre manière le rôle de l'Italie. Il m'a paru que ces idées, grâce à l'influence du clergé, avaient assez de faveur à Diano, tandis que dans sa voisine Sala les opinions qui prévalent sont celles de la gauche parlementaire. La différence se marque extérieurement d'une manière assez originale dans un petit fait. A Sala, en parlant de la ville épiscopale, on dit Tegiano, employant le nom qui a revêtu désormais un caractère légal; dans la ville même on continue à dire Diano parce que cette appellation est toujours consacrée dans l'usage religieux.

Nous avons donc là, dans les deux villes qui se font face l'une à l'autre des deux côtés de la vallée, un dualisme bien accusé : dans l'ordre des faits officiels, d'un côté l'évêque et les autorités ecclésiastiques, de l'autre le sous-préfet et les autorités civiles; dans l'ordre des opinions, ce que la mauvaise langue politique actuelle appellerait la ville

cléricale et la ville laïque, ce que j'aime mieux nommer, en empruntant aux traditions historiques de l'Italie des termes qui ont toujours leur raison d'être, car les choses qu'ils désignent sont encore vivantes, la ville guelfe et la ville gibeline. Diano et Sala, dans leur obscurité de petites villes de province, personnifient ainsi, l'une en face de l'autre, les deux grands principes qui depuis dix-huit cents ans, sous des formes et des noms divers, se disputent le monde et se le disputeront bien longtemps encore : les droits de la puissance spirituelle et morale de l'Église, d'une part, de l'autre ceux de l'indépendance séculière de la société civile et de l'État dans son rôle temporel. Ce sont là deux principes dont la conciliation définitive est peut-être un rêve avec les passions humaines, leurs violences et les prétentions exagérées qu'elles inspirent de part et d'autres. Mais il faut absolument qu'il s'établisse entre eux une sorte de traité de paix, un *modus vivendi* équitable, qui peut varier suivant les circonstances, sous peine de voir l'ordre social troublé jusque dans ses bases, la nation déchirée par des dissensions et des haines dont il est impossible de prévoir l'étendue et les conséquences. Car tous les deux sont légitimes et néces-

saires et l'on ne peut sacrifier l'un à l'autre sans tomber dans la violence et dans l'injustice, sans opprimer les consciences et ce qu'elles ont de plus sacré.

PADULA ET CONSILINUM

De Sala à l'endroit où le chemin qui conduit à Padula s'embranche sur la grande route on compte une dizaine de kilomètres. Un peu plus qu'à moitié chemin se trouve San-Giovanni in Fonte, groupe de quelques maisons auprès d'une belle et abondante source. Toutes les fois qu'on creuse le sol en cet endroit, où des maçonneries romaines affleurent sa superficie, on est sûr d'exhumer des antiquités. C'est de là que proviennent presque toutes les inscriptions qui se trouvent actuellement à Sala. San-Giovanni in Fonte occupe certainement, en effet, le site de la localité antique de Marcelliana, l'une des stations des Itinéraires. Nous reviendrons bientôt sur ce point en discutant

l'emplacement de Consilinum, cité dont Marcelliana dépendait.

Le soleil se couche quand nous passons en cet endroit ; aussi la nuit est-elle complètement faite quand nous quittons la Consolare, tournant sur notre gauche dans le chemin de Padula. Naïvement nous nous imaginions que notre équipage allait nous porter jusque dans cette ville, la plus considérable comme population du Val di Tegiano, puisqu'elle compte 9,000 habitants, et nous nous réjouissions d'y trouver bientôt un gîte, avec le repos dont le besoin se faisait sentir après une journée laborieuse et bien remplie. Mais c'était une illusion, dont nous sommes réveillés d'une manière fort désagréable. Brusquement le cocher s'arrête en nous déclarant qu'il ne peut pas avancer plus loin, qu'il n'y a plus de route carrossable ; il nous fait descendre, dépose en un clin d'œil nos bagages à terre auprès de nous, et avant que nous ayons eu le temps de nous reconnaître, faisant tourner ses chevaux, repart à fond de train dans la direction de Sala où il va remiser, nous laissant seuls en pleines ténèbres, sans guide et ignorants du chemin que nous devons prendre. Dans cette situation ridicule nous ne laissons pas que d'être

embarrassés. Nous sommes au pied d'une colline rocheuse et escarpée qui s'adosse aux contreforts du mont Sant'Elia. C'est aux flancs de cette colline, de la moitié environ de sa hauteur à son sommet, que s'accrochent les maisons de Padula, dont nous apercevons les lumières étagées à une assez grande élévation au-dessus de nos têtes. Une cordiale hospitalité nous y attend ; nous le savons à l'avance. Mais il nous faut gravir jusque-là par des sentiers dont nous n'avons nulle idée, chargés de paquets, au travers d'une nuit dont les nuages épais qui couvrent le ciel augmentent encore l'obscurité, et au premier moment, nous voyant absolument seuls dans la campagne, nous nous demandons avec une certaine anxiété ce que nous pourrons faire de notre gros bagage et comment nous arriverons à être renseignés sur le chemin. Nous discernons enfin dans les ténèbres une *masseria* qui n'est pas trop éloignée ; nous allons y frapper, et parmi les ouvriers qui y sont attablés pour le repas du soir nous recrutons quelques femmes qui chargent nos malles sur leurs têtes. Elles portent vaillamment ce fardeau sans fléchir, et ainsi chargées commencent l'ascension d'un pas alerte, en nous servant de guides.

Un jour, sur l'effroyable sentier de chèvres qui conduit de Cattaro à Tsettinié, comme je m'arrêtais à regarder passer une file de femmes monténégrines qui cheminaient écrasées sous le faix d'énormes ballots tandis que les hommes qui les accompagnaient, dédaignant de porter autre chose que leurs armes, s'en allaient en faisant les beaux et en se dandinant d'une allure dégagée, un de ces Monténégrins, qui voyait l'étonnement se peindre sur mon visage, me dit : « Eh bien! oui, nos femmes sont nos mules. » On dirait volontiers ici de même avec une égale naïveté. Le paysan voit dans la femme une véritable bête de somme et l'emploie à porter les plus rudes fardeaux ; elle-même y est habituée et semble trouver que c'est là son rôle naturel. Comme nous nous occupions, une fois arrivés à notre gîte en haut de Padula, d'organiser le programme de la journée du lendemain, il était question de trouver les moyens de faire transporter dans l'après-midi nos bagages à la Chartreuse de San-Lorenzo, où nous devions passer la nuit. « Mais ce sera bien difficile, répondit un des plus notables habitants de la ville, à cette heure-là il n'y a plus une femme dans le pays ; elles sont toutes aux champs. On ne trouve alors que des hommes. »

Il ne lui venait pas à l'esprit qu'un autre qu'une femme pût servir de porteur, tant la chose est passée dans les mœurs. Et pourtant celui à qui elle paraissait ainsi toute simple était un médecin fort instruit, qui avait fait ses études à Naples et y avait connu d'autres coutumes.

La montée que nous avons dû faire ce soir-là pour gagner Padula et la maison de nos aimables hôtes, MM. Romano, située tout en haut du pays, reste un des plus pénibles souvenirs d'une assez rude carrière de voyageur. Nous succombions tous à la fatigue, et pour ma part je souffrais d'un mal de jambe, produit d'un accident, que j'avais si bien aggravé à force de le surmener, que je me suis vu quelques jours après condamné à rester plus de trois semaines cloué au lit immobile et que j'en ai boité plusieurs mois. Dans ces conditions il m'a fallu gravir pendant plus d'une heure à pied un sentier de mulets étroit, raboteux, escarpé, serpentant au milieu des rochers, sans voir seulement où poser le pied. Ç'a été bien pis encore une fois entré dans Padula, dont les rues sans pavés, ici taillées dans le roc en escalier, là pleines de trous et de fondrières, rendues glissantes par les immondices qu'on y rencontre à chaque pas, sont de plus

obstruées presque partout par les débris des maisons écroulées dans le tremblement de terre de 1857. La ville fut alors plus qu'aux trois quarts renversée et on l'a rebâtie comme on a pu sur ses décombres, sans prendre la peine de déblayer le terrain. Il en résulte que lorsqu'on chemine de nuit dans ses rues à pente rapide, où tout éclairage est inconnu, on se heurte ici contre une sorte de barricade de ruines, plus loin on a peine à se tenir en équilibre sur des pierres roulantes, ailleurs on butte contre une tête de rocher faisant saillie au milieu de la voie, ou bien on enfonce brusquement son pied, au risque de se donner une entorse, dans un trou plein d'eau et de fange, que l'on n'a pu distinguer. Après quelque temps de marche dans ces données, lorsque nous avons atteint enfin la partie culminante où nous devions loger, nos pieds meurtris nous refusaient littéralement le service. S'il avait fallu aller plus loin, nous aurions dû y renoncer, et comme des mulets recrus, hors d'état de continuer la route, je crois que nous nous serions couchés par terre à la belle étoile plutôt que d'avancer encore.

Le lecteur se demandera ce que nous venions chercher à Padula, ce que nous achetions au prix

d'une telle fatigue. Car la ville par elle-même n'a pas d'histoire et ne renferme rien d'intéressant au point de vue de l'art et de l'archéologie. Les secousses du sol qui l'ont bien des fois ravagée, n'y ont laissé subsister aucun édifice ancien, aucune église de quelque mérite, si jamais elle en a possédé. L'objet de notre visite en ces lieux sauvages, où ne va jamais aucun voyageur, était la recherche de ruines antiques qui devaient exister dans le voisinage et où nous espérions trouver la solution d'un problème jusqu'ici controversé de topographie antique.

Quelques écrivains indigènes signalaient, mais vaguement et en gens qui ne les avaient pas visitées eux-mêmes, la présence de ruines à 2 kilomètres au sud-est de Padula, sur le sommet d'une colline plus élevée qu'en sépare un ravin, à la lisière des bois qui montent ensuite sur les flancs des hautes montagnes, dans un endroit désert désigné par le nom populaire de La Cività. Le peu qu'ils en disaient était, du reste, singulièrement contradictoire, puisque pour les uns c'étaient les restes d'une ville antique, pour les autres ceux d'un château du moyen âge. Un ecclésiastique du Val di Tegiano en avait parlé à M. La Cava comme d'un

lieu ou l'on voyait *delle mura enciclopediche*; c'était sa manière de dire *ciclopiche*. Ces indications étaient bien insuffisantes; mais elles laissaient entrevoir des choses absolument inconnues à visiter les premiers, et l'on comprendra que c'en était assez pour piquer notre curiosité d'archéologues. Ajoutons qu'elle était d'autant plus éveillée que nous savions que le site encore indéterminé d'une ville importante était à chercher dans le canton même où ces ruines étaient signalées.

Parmi les cités les plus anciennes et les plus considérables de la Lucanie au temps de son indépendance, qui devinrent des municipes de citoyens romains après la guerre Sociale et restèrent florissantes jusqu'aux invasions barbares, on cite au premier rang entre celles de l'intérieur des terres la ville de Consilinum. Le *Liber coloniarum* en fait une *præfectura*. Cassiodore, dans une de ses lettres, rapporte qu'au bas de la très antique cité de Consilinum était situé dans le fond de la vallée un bourg du nom de Marcelliana, qui en dépendait. Là se trouvait une fontaine merveilleuse par la beauté de ses eaux. On y célébrait depuis un temps immémorial une grande foire appelée *Leucotbea*, d'après la nymphe de la fontaine; cette foire, la plus fréquen-

tée de toute la contrée, où les populations se rendaient de fort loin, coïncidait dans l'année chrétienne avec la fête de saint Cyprien. Le proche voisinage des deux localités de Consilinum et de Marcelliana est encore attesté par ce fait qu'au ve et au vi^e^ siècle le titulaire de leur évêché commun, dont il n'est plus question après les invasions des Longobards et des Musulmans, est indifféremment qualifié de *Consilinus* et de *Marcellianensis episcopus*. Or, Marcelliana est une des stations que l'Itinéraire d'Antonin enregistre sur la voie de Capoue à Regium dans la partie de son parcours où elle suivait le Val di Tegiano. Et les distances que ce document compte de là au passage du Tanager au Forum Popilii (Polla) dans une direction, et à Cæsariana (Acquafredda près de Sapri) dans l'autre, font tomber exactement à San-Giovanni in Fonte, dont la source s'accorde très bien avec ce que Cassiodore dit de celle de Marcelliana. C'est donc nécessairement sur les hauteurs voisines de Sala ou de Padula qu'il faut chercher l'emplacement de la cité de Consilinum, et la zone dans laquelle il doit se trouver est assez restreinte. Ceci cadre très bien encore avec les Actes des martyrs de Potentia dans la persécution de Dioclétien. Il y est dit, en effet, que ces con-

fesseurs, emmenés de Grumentum, furent le second jour à Marcelliana et de là conduits à Potentia. C'est la *Via Herculia* qui conduisait de Potentia à Grumentum. On a relevé à Sala une de ses bornes milliaires. Elle ne passait donc pas par la ligne qui nous semblerait la plus directe, par Vignola, Anzi et Marsico ou Viggiano. Il faut dessiner son tracé en contournant l'autre côté des Monti della Maddalena, par Pietrafesa, Brienza, Sala, Padula, Paterno et Tramutola. Marcelliana et Consilinum se trouvaient ainsi sur son parcours.

J'ai dit un peu plus haut comment la municipalité de Sala s'était arrogé le droit de trancher par un vote en faveur de ses prétentions la question du site de Consilinum. Mais en réalité il est certain que Sala, non plus que Padula, n'occupe point l'emplacement d'une ville antique. Dans cet état de choses, et avec les données du problème telles que je viens de les exposer, il était clair que si la visite que nous projetions à la Cività près de Padula nous y faisait reconnaître d'une manière incontestable les ruines d'une ville, ce seraient celles de Consilinum.

Pendant que nous reposons encore, de très bonne heure le matin, MM. Romano se sont occupés avec la plus parfaite obligeance de rechercher dans la

ville les gens qui possèdent des médailles et d'autres antiquités trouvées en cultivant les champs de la Cività, et de nous faire apporter ces objets pour que nous les examinions. Il nous ont aussi procuré des montures pour faire l'excursion. Mais au moment de nous mettre en route, on se demande si la chose est possible. Il a plu toute la nuit et l'averse continue avec la violence qu'ont les pluies dans cette région, quand une fois elle se mettent à tomber. C'est une véritable trombe d'eau, qui en un moment vous transperce jusqu'aux os et du moindre ruisseau de la montagne fait pendant quelques heures un torrent dangereux. Force est d'attendre en maugréant ce que deviendra le temps. Mais la bonne fortune ne nous a pas abandonnés; le vent du nord s'élève, le ciel se dégage, le soleil recommence à briller et aura bientôt séché les chemins. A 10 heures du matin nous pouvons monter à cheval et partir en compagnie de MM. Romano et de plusieurs autres habitants de Padula, qui se font gracieusement nos guides.

Nous suivons des sentiers abrupts qui serpentent sur le flanc de la montagne, nous coupons à travers des ravins et des bois. Enfin nous arrivons à la colline de la Cività, que nous abordons du côté

de l'est, à son point culminant qui est aussi celui par lequel un isthme étroit la relie aux grandes montagnes qui la dominent. Sur ce point nous nous trouvons d'abord en présence des ruines d'une *arx* romaine, dont la construction en *opus incertum* présente les caractères incontestables de la manière dont on bâtissait au début du dernier siècle de la République, vers le temps de Marius et de Sylla. La partie la mieux conservée est une grande tour carrée, sorte de donjon qui commandait l'entrée de la ville par l'isthme, seul endroit facilement accessible pour une attaque. Précisément parmi les inscriptions latines découvertes en ce lieu et comprises dans les grands recueils épigraphiques, il en est une que Cyriaque d'Ancône copia au xve siècle et que ses formes de langue reportent à l'époque qui vient d'être indiquée. Elle est relative à un personnage nommé M. Minatius Sabinus, de la tribu Pomptina (c'était celle à laquelle avaient été agrégés les gens de Consilinum quand ils reçurent la cité romaine), lequel reconstruisit la tour à ses frais et le mur voisin avec les fonds d'une souscription publique, *turrem de sua pequnia, murum de pequnia conlata faciundum coeravit, idemque probavit*. Il s'agit sûrement des travaux de

l'*arx* que nous avons sous les yeux. Une autre inscription du même lieu, que copia également Cyriaque d'Ancône et qui a aussi disparu, parlait d'un bois sacré qu'une femme du nom d'Ansia Rufa, affranchie de Tarvius, avait fait entourer à ses frais d'un mur de maçonnerie avec sa porte, *circa lucum maceriam et murum et januam d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciundum) c(uravit)*.

Nous parcourons attentivement le petit plateau divisé par la nature en deux étages, qui couronne la colline. Sur tout son pourtour on suit les vestiges incontestables, et en quelques endroits assez bien conservés, d'une puissante enceinte fortifiée de date fort ancienne, probablement même antérieure à l'établissement des Lucaniens dans la contrée, remontant à l'époque des Pélasges Œnotriens. Ses murailles sont construites en énormes blocs de pierre calcaire, à la forme de parallélogrammes irréguliers, superposés les uns aux autres sans ciment, en assises sensiblement horizontales, mais avec les joints de leurs extrémités plutôt obliques que verticaux. C'est la variété la plus avancée, la plus perfectionnée de la construction primitive que l'on a l'habitude d'appeler pélasgique ou cyclopéenne. Profitant de la disposition de la colline et des

deux terrasses en retraite l'une sur l'autre qu'elle présente du côté de la vallée, le Consilinum originaire, dont nous retrouvons les vestiges, se divisait en deux parties, ville basse et acropole, enveloppées dans une même enceinte mais séparées par une muraille intérieure. C'est cette dernière muraille qui a laissé les restes les plus imposants. Le site était de défense facile, tel que les peuples pélasgiques les recherchaient pour y asseoir leurs villes. Sauf à l'isthme dont j'ai parlé, la colline qui le portait n'offrait que des pentes presque à pic et du plus difficile accès.

La ville romaine occupe toute la superficie de l'ancienne enceinte. Le terrain ne lui permettait pas de s'étendre davantage. Aussi lorsque l'accroissement de la population lui rendit impossible de rester enfermée dans un aussi étroit espace et que l'établissement de la paix romaine rendit superflues les anciennes précautions de sécurité, le bourg de Marcelliana se créa dans la vallée, au pied des hauteurs, et devint, semble-t-il, à une certaine époque aussi considérable que Consilinum même.

Le sol de la Cività est partout couvert de débris romains, fragments de briques et de poteries ; des têtes de maçonneries en briques y pointent à chaque pas dans les champs. Toutes les fois qu'on y ouvre

la terre pour la culture on y recueille de nombreuses monnaies, parmi lesquelles celles des princes de la famille de Constantin sont les plus multipliées. Une certaine quantité d'inscriptions en ont été exhumées à diverses époques, et quelques-unes sont conservées dans des maisons de Padula. Des fouilles n'y demeureraient certainement pas sans fruit.

A mi-côte environ de la falaise presque à pic, qui surplombe le ravin profond creusé au sud de la colline, se trouve une grotte dédiée à l'Archange saint Michel. Elle était évidemment consacrée dans l'antiquité, et une chapelle chrétienne y a succédé à l'ancien sanctuaire païen. L'entrée en est fermée par un mur moderne, dans lequel sont maçonnés deux cippes funéraires romains, l'un avec les bustes d'un mari et de sa femme placés dans des niches. La caverne est double et dans chacune de ses parties on a établi un autel. De curieuses fresques du XIVe siècle sont peintes sur l'enduit qui revêt la paroi de rocher; elles n'ont pas trop souffert de l'effet du temps. On voit aussi, là, dans la chapelle principale, le tombeau de marbre d'un archiprêtre nommé Brancazzo, mort en 1538, avec son buste d'une assez bonne sculpture.

De la partie culminante des ruines de l'antique

Consilinum nous avons une perspective belle et étendue sur le Val di Tegiano, soit sur la partie que nous en avons parcourue jusqu'ici, et sur Padula, qui se présente à nous, de l'autre côté d'un ravin profond où coule un ruisseau limpide, ombragé de grands arbres, dans la partie où ses maisons, étagées les unes au-dessus des autres, descendent le plus bas en se collant au flanc de sa colline pierreuse, soit sur le fond de la vallée, où le Tanagro prend sa source. Nous nous faisons expliquer la topographie de cette partie extrême, où nous ne nous enfoncerons pas, le terme de notre course dans cette direction devant être Padula et La Cività.

Au sud-est, sur une échine de montagnes, dans une situation exceptionnellement salubre, mais dont l'élévation rend le climat austère et froid, voici Montesano, qui compte plus de 6,000 habitants. Son origine et son nom sont dus aux réfugiés qui, lors de la fameuse Peste noire de 1348, vinrent des pays circonvoisins camper sous des baraques sur ce sommet exceptionnellement aéré, lequel demeure indemne de la contagion. La riante bourgade d'Arenabianca précède Montesano à une moindre hauteur, et de l'autre côté, au pied des dernières pentes de la montagne, se trouvent les ruines de l'ancien

couvent des Bénédictins de Santa-Maria di Cadossa, supprimé par une bulle de Léon X, qui en attribua les biens à la chartreuse de San-Lorenzo.

Au bas des montagnes de Lagonegro, à l'endroit où la grande route s'enfonce en montant rapidement dans la gorge étroite d'où le Tanagro, qui n'est presque encore qu'un ruisseau, débouche dans le bassin brusquement élargi de la vallée, nous distinguons le bourg de Casalbuono, autrefois Casalnuovo, dépourvu de souvenirs historiques. Plus à l'ouest, adossé au monte Carmelo, lequel relie les dernières ondulations des montagnes du Lagonegrese au monte Cervati, le sommet qui prolonge au midi la chaîne des Alburni, ce gros bourg entouré de forêts de châtaigniers, au bas duquel un torrent considérable promène ses ravages périodiques, est Buonabitacolo, dont la naissance date du XIIIe siècle. La crête qui le domine dérobe à nos regards la petite ville de Sanza, la Sontia des anciens Lucaniens, bâtie sur une colline au milieu d'un bassin pareil à l'alvéole d'un gâteau de miel, car il n'a pas d'ouverture et un rempart continu de hauteurs l'environne de tous les côtés.

Ahi, *Sanza*, vituperio delle genti
Del bel paese là, dove'l sì suona,

murmure à demi-voix sur ce seul nom un de mes compagnons, patriote des plus exaltés.

— Quelle mouche vous pique? lui dis-je. D'où vient ce souvenir dantesque détourné de son application originaire?

— C'est à Sanza qu'a été tué Pisacane.

Vous souvient-il le moins du monde, lecteur, de cette affaire de la poignée d'insurgés débarquée sur les côtes du royaume de Naples par le bateau à vapeur le *Cagliari*, qui fit beaucoup de bruit dans le monde il y a vingt-six ans et faillit amener un gros incident diplomatique entre l'Angleterre et le roi Ferdinand II, les deux mécaniciens anglais du bateau se trouvant au nombre des accusés traduits devant la Cour criminelle de Salerne? Il est assez probable que non. Mais ici la mémoire en est restée vivante, et l'on ne saurait méconnaître que les faits qui se passèrent alors à Sapri, Padula et Sanza exercèrent une influence marquée sur les événements qui trois ans après devaient renverser la monarchie napolitaine et en fondre les États dans l'unité nationale de l'Italie.

En 1857 une agitation sourde et profonde remuait toutes les parties de la péninsule italienne, présageant et préparant la révolution qui allait bientôt

la transformer. A Turin, l'habile politique de Cavour nouait le faisceau des alliances qui devaient se traduire en faits dans la guerre de 1859. A Londres, Mazzini, tenant dans ses mains les fils des sociétés secrètes qui couvraient le pays comme d'un vaste réseau, s'efforçait de gagner de vitesse le gouvernement du roi de Sardaigne afin de faire tourner au profit de la république les événements qui semblaient toucher à leur maturité. Le Vieux de la montagne de la révolution italienne préparait un mouvement républicain qui devait éclater à la fois dans le royaume de Naples et en Toscane, et même essayer de soustraire un moment la ville de Gênes à l'autorité du roi Victor-Emmanuel, pour en faire un centre d'expédition de renforts et de secours aux insurrections qu'on serait parvenu à fomenter. Ce n'était pas qu'il dût beaucoup compter sur le succès. Mais il avait pour système de tenir les esprits en haleine par des tentatives répétées sans s'inquiéter du sort des malheureux qu'il envoyait à une mort certaine en les nourrissant d'illusions.

Le 25 juin 1857, le vapeur de commerce *Cagliari* partait du port de Gênes à destination de Tunis. A bord se trouvaient, outre un équipage de trente-deux hommes sous les ordres du capitaine Siktzia,

trente-trois passagers dont vingt-sept s'étaient embarqués avec le projet arrêté d'aller porter la révolution dans le Napolitain. A la tête de ces derniers était Carlo Pisacane, duc de San-Giovanni, ancien officier du génie au service de Naples, qu'il avait volontairement quitté en 1847 pour entrer en qualité de lieutenant dans la légion étrangère, sous le drapeau français. En 1848, il avait renoncé au brillant avenir que l'estime de ses chefs lui assurait dans notre armée pour retourner servir son pays où une constitution libérale venait d'être proclamée. Le triomphe de la réaction au 15 mai le força bientôt de quitter Naples encore une fois, et, comme les exaltés de toute l'Italie, il alla prendre place dans les rangs des défenseurs de Rome. Mazzini, comme triumvir, lui donna le grade de colonel, et ce fut lui qui dirigea pendant tout le siège les travaux de génie de la défense. Après la prise de Rome il avait dû se retirer en exil, où il vivait dans une oisiveté forcée, cherchant à en dissiper l'ennui dans les rêveries des doctrines socialistes et dans des projets de conspirations. Ceux qui l'ont connu le dépeignent comme une âme généreuse, ne respirant que le dévouement et l'abnégation, mais en même temps un utopiste

imbu des principes révolutionnaires les plus intransigeants, se berçant des songes d'une république universelle et d'une société refaite de fond en comble sur de nouvelles bases. A l'égard de Mazzini, c'était un séïde aveugle dans son exaltation. Ses lieutenants dans son entreprise napolitaine étaient Battestino Falcone et Giovanni Nicotera, aujourd'hui l'un des chefs de la gauche la plus avancée dans le parlement italien.

Une fois le *Cagliari* sorti en mer, Pisacane et ses compagnons forcèrent le capitaine à se diriger sur l'île de Ponza, où se trouvait l'un des bagnes des détenus politiques du royaume de Naples. Arrivés au mouillage, les insurgés firent garder le navire par quelques-uns des leurs et descendirent à terre (27 juin), où ils embauchèrent quelques habitants et parvinrent à délivrer une partie des prisonniers. Les nouveaux compagnons de leur aventure qu'ils ramenèrent à bord n'étaient pas moins de trois cent vingt-trois. De Ponza, le capitaine du *Cagliari* fut encore forcé de mettre le cap sur Sapri. Cependant, au cours du trajet, les insurgés hésitèrent. Reculaient-ils au dernier moment devant la responsabilité qu'ils assumaient, ou bien se crurent-ils trop peu nombreux, même avec les

recrues qu'ils avaient faites à Ponza ? C'est ce qu'il est difficile de dire. Toujours est-il qu'ils demandèrent au capitaine de les reconduire en Sardaigne ou à Gênes. Le capitaine refusa. A son départ il n'avait pris de charbon que pour la traversée de Gênes à Cagliari, comptant renouveler sa provision dans cette dernière ville ; on l'avait empêché d'y faire escale, en le forçant à se diriger sur l'île de Ponza ; il ne pouvait donc en ce moment, faute de combustible, que courir au plus près, c'est-à-dire à la côte napolitaine. C'est ainsi que Pisacane et ses compagnons se virent forcés de poursuivre leur téméraire entreprise.

Le 28 ils débarquaient près de Sapri aux cris de « Vive l'Italie ! vive la République ! » et tâchaient d'entraîner les habitants de la côte comme ils avaient soulevé ceux de l'île. Mais ils ne rencontrèrent que tiédeur, ou du moins manque de confiance. Les uns les jugèrent trop peu nombreux pour avoir quelque chance de succès, et ne voulurent pas se compromettre avec eux ; les autres, crédules aux bruits habilement répandus par les agents du pouvoir et les regardant comme des forçats évadés qui venaient tout piller et tuer, se cachèrent et n'attendirent que l'arrivée des gardes

urbaines et des troupes pour se jeter sur ces ennemis de la paix publique. Dès le débarquement, il était clair que le drapeau républicain effrayait au plus haut degré les populations et leur paraissait synonyme de désordre. Les insurgés eurent donc la déception de ne pas trouver au rendez-vous assigné les quelques milliers d'hommes en armes qu'on leur avait promis. Attaqués par les gendarmes, ils comprirent la nécessité de se réfugier dans les montagnes, d'un abord plus difficile, où ils pourraient mieux se défendre ou se cacher au besoin.

Le 29 au matin ils se mettaient en route par Torraca pour gagner le Val di Tegiano et de là les montagnes de Saponara. Durant le trajet, observant la discipline d'une troupe régulière, ils payèrent scrupuleusement tout ce qu'ils étaient obligés de prendre pour leur subsistance; même un d'eux, ayant dérobé quelques carlins à une vieille femme, fut immédiatement jugé, condamné et fusillé. Le 30 au soir ils arrivaient à Padula. Ils étaient appelés dans cette ville par les promesses formelles de concours de plusieurs habitants notables, qui s'étaient faits forts de soulever le pays environnant dès qu'ils auraient pour point d'appui un premier noyau armé. Pisacane se présenta immédiatement

chez ces personnes, en leur disant : « J'ai tenu ma parole; à vous maintenant de faire ce que vous avez promis. Où sont vos hommes ? » Il ne trouva que des gens effrayés et hors d'état de réaliser ce qu'ils avaient annoncé à l'avance. On lui répondit cependant d'attendre la nuit; qu'au lendemain les hommes que l'on allait convoquer commenceraient à arriver. Mais, le matin, ceux sur la complicité de qui l'on comptait avaient prudemment disparu; ils avaient profité de la nuit pour se cacher. Au lieu des renforts annoncés, ce furent les gardes urbaines et les brigades de gendarmerie du voisinage que l'on vit apparaître, soutenues par le 7e régiment de chasseurs, que commandait le colonel Ghio. C'est le même officier qui, fait maréchal de camp à la suite de ces événements, capitulait trois ans après à Soveria avec sa brigade entre les mains du comité révolutionnaire de Cosenza, sans combattre et sans même attendre l'arrivée de Garibaldi. Disposant de forces dix fois supérieures contre la poignée d'hommes que commandait Pisacane, il l'attaqua dans Padula. L'engagement fut vif, mais il ne put durer longtemps, d'autant plus que la population ne se montrait en aucune façon disposée à soutenir les insurgés. Après avoir perdu 53 morts

et 35 prisonniers, qui furent immédiatement fusillés, ceux-ci durent se mettre en retraitre sans être trop vivement poursuivis. En partant, Pisacane lançait une éloquente malédiction contre ceux qui, après l'avoir attiré par leurs trompeuses promesses, l'avaient si lâchement abandonné.

Les débris de la bande débarquée à Sapri entraient le 2 à Sanza. Ils y trouvèrent la population en rumeur, persuadée qu'elle avait affaire à des brigands, armée pour les repousser, et dans cet état d'excitation qui fit que quelque jours après, aux portes de Naples, les habitants de Torre del Greco se jetèrent sur les matelots de l'aviso français le *Météore*, occupés à planter des signaux pour le travail hydrographique de leurs officiers, les blessèrent et faillirent les massacrer. Eux aussi se croyaient en présence des galériens évadés dont l'apparition imminente avait été signalée par le gouvernement sur tout le littoral. A peine Pisacane et ses compagnons avaient-ils pénétré dans les rues de Sanza que de chaque maison des coups de feu les accueillaient à bout portant. Le tocsin sonnait à l'église ; hommes, femmes, enfants, accouraient, armés qui de fusils, qui de haches, de faux, de fourches, qui même de bâtons et de cou-

teaux, pour courir sus aux prétendus bandits. C'en était trop pour des gens épuisés de fatigue, découragés par l'avortement de leur tentative et par l'échec sanglant de la veille. La plupart des insurgés prirent la fuite et se dispersèrent dans la campagne, où les paysans leur donnèrent la chasse, tuant tous ceux qu'ils atteignaient. Pisacane et ses lieutenants restèrent avec une trentaine d'hommes seulement, et tentèrent de se frayer le passage en combattant au travers de la foule, qui les environnait et qui grossissait à chaque minute. Après s'être défendus encore quelque temps, blessés pour la plupart, ils furent contraints de se rendre. Mais la fureur populaire était montée à un trop haut degré pour respecter des prisonniers. Bien qu'ils remissent leurs armes, on se jeta sur eux pour les massacrer. Fuschini, l'un des officiers, se brûla la cervelle pour échapper aux tortures atroces qu'il voyait infliger à quelques-uns de ses compagnons. Pisacane fut assommé à coups de hache et de bâton, déchiqueté à coups de fourche, à tel point que son cadavre n'avait plus forme humaine. Les autres auraient eu le même sort si l'arrivée du 14e régiment de chasseurs, venant de Sapri, ne leur avait sauvé la vie. Parmi les prison-

niers arrachés ainsi au massacre était M. Nicotera, grièvement blessé. Six mois après, il comparaissait avec les autres survivants devant la Cour criminelle de Salerne. On avait habilement répandu dans l'intervalle parmi le public qu'il avait fait des révélations pour acheter sa grâce. A l'audience il voulut lire un mémoire destiné à venger son honneur, en mettant à néant ces bruits outrageants; mais sur les conclusions du procureur fiscal la Cour le lui interdit. Il eut beaucoup de peine à faire parvenir secrètement une copie de son mémoire aux journaux anglais, qui le publièrent. Depuis lors la haine des partis, avec sa violence habituelle à qui tous les moyens semblent bons, est revenue à plusieurs reprises sur ces incidents pour attaquer M. Nicotera et prétendre qu'il ne s'était pas suffisamment disculpé.

Dans les fureurs aveugles des guerres civiles le sang appelle le sang; la conscience s'oblitère et l'on se croit en droit de châtier les atrocités par d'autres atrocités. Au mois d'août 1860, une colonne de l'armée garibaldienne prenait terre à Sapri pour opérer dans le Cilento parallèlement au mouvement en avant du corps principal; c'était le colonel Pianciani qui la commandait. Il envoya un

détachement à Sanza. Un nommé Savino La Veglia, que la voix publique désignait comme ayant porté le premier coup à Pisacane désarmé, fut arrêté chez lui et fusillé sans jugement dans la prison. C'était répondre au meurtre par le meurtre. L'homme que l'on traitait ainsi pouvait être un assassin; ceux qui le mirent à mort sans observer aucune forme, sans débat contradictoire, ne se firent pas des justiciers, comme ils se l'imaginaient, mais eux-mêmes des assassins.

Au moment de partir de Gênes, Pisacane avait écrit un testament, que les journaux publièrent après sa mort. « Je suis persuadé, y disait-il, que si l'entreprise réussit j'obtiendrai les applaudissements universels; si je succombe, le public me blâmera, on m'appellera fou, ambitieux, turbulent, et ceux qui, ne faisant jamais rien, passent leur vie à critiquer les autres, examineront l'œuvre minutieusement, mettront à découvert mes erreurs et m'accuseront d'avoir échoué faute d'esprit, de cœur et d'énergie. » Il se trompait. Sa tentative avait lieu dans des conditions qui rendaient le succès impossible; elle a misérablement échoué. Mais trois ans ne s'étaient pas écoulés qu'il passait grand homme et que sa mémoire recevait les hom-

mages réservés aux plus glorieux martyrs de la cause nationale. Sur le quai de la Marine à Salerne, le chef-lieu de la province où il mourut, on voit une statue élevée *a Carlo Pisacane, precursore di Garibaldi.* Dans tout l'ancien royaume napolitain il n'est presque pas une ville où l'on ne rencontre une rue ou une place Pisacane. J'ai même lu à ce sujet chez un voyageur français, homme de beaucoup d'esprit et des mieux pensants, mais qui avait eu là une distraction singulière, deux pages d'indignation éloquente, flétrissant l'abaissement moral dans lequel est tombée l'Italie *piémontisée*, qui donne aux rues de ses villes le nom d'un « criminel vulgaire qui a tenté l'assassinat d'un roi. » Carlo Pisacane confondu avec Agesilao Milano! la méprise est forte. Il serait bon de s'informer un peu plus exactement des choses avant de se mettre en frais de morale indignée.

Du reste il ne faut pas s'y méprendre, l'aventure de Pisacane, qui avait semblé au premier abord une folie piteusement avortée, fut par ses conséquences un événement fort considérable. L'effarement et le désarroi que le gouvernement de Naples avait montré devant cette entreprise d'une poignée d'hommes, la façon dont, avant d'être arrêtés par

les troupes, ils avaient pu circuler plusieurs jours au travers d'une contrée populeuse, sans que les autorités eussent su leur barrer le passage, révélèrent aux moins clairvoyants la fragilité, l'état de décomposition d'un établissement politique dont jusqu'alors les apparences avaient fait illusion. Dans le pays, ceux qui avaient pris peur à l'arrivée des bandes insurrectionnelles appelées par eux-mêmes et les avaient abandonnées pour ne pas se compromettre, rougirent de leur lâcheté et se promirent d'agir autrement si des circonstances semblables se représentaient. Le sauvage massacre de prisonniers déjà désarmés produisit non seulement en Italie, mais aussi dans le reste de l'Europe, une impression d'horreur qui fit le plus grand tort moral au gouvernement pour la cause duquel il s'était produit. Ceux mêmes qui y avaient pris part en eurent bientôt honte et remords. Mais surtout ce qu'on aurait de la peine à s'imaginer, c'est l'effet inouï que produisit, sur les populations ignorantes et superstitieuses du Napolitain, la coïncidence du grand tremblement de terre de 1857, survenant quelques mois après l'entreprise de Pisacane et exerçant ses plus terribles ravages sur les cantons qui avaient refusé de

répondre à son appel, sur ceux où il avait trouvé la mort. Vivant dans une atmosphère morale particulière, qui leur fait voir des miracles partout et qui matérialise d'une façon plus païenne que chrétienne l'action surnaturelle de la Providence, ces populations sont habituées à voir dans les secousses du sol, auquel leur pays est si sujet, et dans les phénomènes volcaniques des manifestations de la colère divine, et à en chercher la cause dans les événements humains. Le tremblement de terre de 1857 frappa les imaginations populaires comme un châtiment presque immédiat du massacre de Pisacane et de ses compagnons, comme une sorte de proclamation extérieure d'un arrêt céleste contre la royauté des Bourbons. Soldat d'avant-garde de la révolution nationale, le grand seigneur, que la passion démocratique avait conduit à renoncer à son titre comme à mettre son épée au service des plans de Mazzini, avait en donnant sa vie frayé les voies à un successeur plus heureux, qui devait réussir là où il avait échoué. D'ailleurs l'exemple de Pisacane ne fut pas perdu pour Garibaldi. Il lui montra que la République faisait peur aux populations du royaume de Naples, qu'elles tenaient au principe de la monarchie et que si l'on voulait les

décider à se prononcer pour l'unité nationale il fallait leur offrir en perspective la royauté de la maison de Savoie au lieu du gouvernement des comités révolutionnaires, faire retentir à leurs oreilles comme cri de ralliement le nom de Victor-Emmanuel au lieu de celui de Mazzini. Il y avait à la fois en Garibaldi l'homme de la Révolution cosmopolite, utopiste souvent ridicule de la République universelle, et le patriote italien. Un jour les circonstances mirent ces deux hommes en conflit ; il lui fallut opter entre l'utopie politique et la patrie. Seul parmi les révolutionnaires de notre siècle, il sacrifia la première à la seconde ; il fut Italien avant d'être républicain. C'est ce qui restera son honneur dans l'histoire et ce qui lui a permis d'attacher son nom à une grande œuvre. Ennemi systématique de la monarchie et passionné pour la liberté de sa nation, il a pu consommer l'affranchissement de celle-ci, mais en achevant de l'unifier sous le sceptre d'un roi.

Mais laissons ces souvenirs d'un passé encore bien voisin, pour retourner à ce que nous visitons.

Dans la vallée, presque immédiatement au pied des hauteurs de l'est, entre la colline où est bâtie Padula et la grande route, se trouve la célèbre

Chartreuse de San-Lorenzo. Fondé en 1308 par Tommaso Sanseverino, comte de Marsico, ce monastère, richement doté par son créateur, reçut d'autres encore de grandes donations territoriales, et devint la plus considérable à la fois et la plus riche des Chartreuses de l'Italie, après celles de Rome et de Pavie. Ses bâtiments sont si vastes qu'en les voyant du haut de la Cività ils avaient presque l'apparence d'une petite ville. Nous descendons pour le visiter, car il constitue l'un des édifices monastiques les plus notables des provinces napolitaines, et M. Barnabei est chargé d'en inspecter l'état pour son ministère. Supprimée une première fois sous le gouvernement du roi Joseph, la Chartreuse de San-Lorenzo fut rétablie à la Restauration. Mais il n'y revint qu'une dizaine de pères, qui y vivaient misérablement, comme campés dans des bâtiments beaucoup trop étendus pour leur petit nombre. En 1868, le gouvernement italien l'a fermée de nouveau, en dispersant les moines et en confisquant ce qu'elle avait encore de biens. Il n'y est resté qu'un unique custode ; les meubles ont été vendus à l'encan, et les édifices abandonnés dépérissent rapidement, faute de réparations depuis quinze ans. Cette année enfin, le gouvernement

s'est décidé à faire droit aux réclamations bien des fois répétées du Conseil provincial, en enlevant la Chartreuse de San-Lorenzo à l'administration des biens confisqués sur l'Église et à lui épargner la vente et la démolition en la faisant passer, à titre de monument historique, dans les services du Ministère de l'Instruction publique. Reste à savoir comment on en utilisera les bâtiments, tout en les conservant et en y exécutant les réparations devenues urgentes, lesquelles seront considérables.

L'entrée du couvent est maintenant à demi enterrée sous les pierres et les graviers, qu'amoncelle à chacune de ses crues un torrent qui passe devant la porte, et qu'il serait indispensable d'endiguer, si l'on veut éviter que quelque jour il n'enlève une partie de la Chartreuse elle-même. Dans les terrains avoisinants se tient chaque année le 6 octobre, le jour de la fête de saint Bruno, une grande foire qui a succédé en partie à l'importance de la foire de la saint Cyprien à Marcelliana, dont le site, nous l'avons déjà dit, est très voisin.

Grâce à l'exhaussement du sol extérieur, la vaste cour où l'on accède après avoir franchi le portail est fortement en contre-bas. Les bâtiments qui garnissent trois des côtés de cette cour étaient occupés

par la pharmacie, les logements des pèlerins, les étables, les remises et les granges destinées aux services de l'exploitation des terres adjacentes au couvent. Au fond est la façade du monastère lui-même, un frontispice théâtral dans le style du XVIIe siècle le plus ronflant et le plus mauvais, avec des colonnes d'ordre colossal, des statues de marbre gigantesques aux draperies envolées, aux poses tourmentées, dans les niches qu'accompagnent ces colonnes, et pour couronnement une balustrade interrompue par des piédestaux qui portent des statues. C'est, semble-t-il, uniquement d'après cette façade à la fois emphatique et banale que Schulz a jugé tout l'édifice, pour lequel il est beaucoup trop sévère.

La porte qui occupe le milieu du frontispice une fois franchie, on est dans un vestibule monumental, entre deux cours entourées de portiques. Ces cours, au milieu de chacune desquelles est une fontaine ornée de statues et autrefois jaillissante, datent de la même époque que la façade. L'architecture en est lourde et d'une pompe qui laisse fort à désirer sous le rapport du goût; mais elle a encore de l'accent et une certaine grandeur berninesque, que l'on ne saurait méconnaître sans injus-

tice. De beaux orangers et d'énormes figuiers croissent dans ces cours; des vignes y grimpent aux portiques ; leur végétation se marie d'une façon très heureuse avec l'architecture. La cour de gauche conduit au vaste logis autrefois réservé au prieur, qui y donnait l'hospitalité aux prélats et aux autres étrangers de marque, visiteurs du couvent. Celle de droite donne accès au réfectoire, aux cuisines et à leurs dépendances, qui comprennent plusieurs plus petites cours, enfin à la salle capitulaire, où le siège du prieur, avec le dais qui le surmonte, est un vrai bijou de la plus fine sculpture de la Renaissance.

De cette salle du chapitre, pour gagner la sacristie et l'église on traverse deux ou trois petites salles, qui sont des chapelles de famille bienfaitrices du monastère. Dans l'une on voit le mausolée du fondateur, Tommaso Sanseverino, avec sa statue de marbre à demi couchée, en costume de chevalier, œuvre d'une excellente sculpture du xve siècle, pleine de vie et d'accent. Je suis sûr qu'il sera possible d'en déterminer l'auteur et d'y retrouver la main d'un maître. D'autres de ces chapelles renferment des tableaux de Luca Giordano, de Tarelli et de Solimena, qui ont beaucoup souf-

fert. L'église est vaste et appartient à la fin du XVIIe siècle. C'est aussi du même temps que sont les statues de marbre qu'on y observe et dont la moins mauvaise est une Madeleine, ainsi que le maître-autel, tout couvert d'incrustations de nacre. Le grand crucifix d'ivoire, d'un travail souple et magistral, qui était autrefois placé sur cet autel, a été transporté, depuis la suppression du couvent, dans l'église paroissiale de Padula. Pour la décoration de l'église des Chartreux les architectes du XVIIe siècle ont déployé un excès de luxe, une profusion de peintures et de dorures rappelant ce qu'on voit à la Chartreuse de San-Martino à Naples. Mais ils ont eu du moins le bon goût d'y conserver deux choses plus anciennes et d'un intérêt majeur, les portes de bois de l'entrée principale et les stalles du chœur.

Les portes sont datées de 1374; mais il est évident qu'on n'a fait alors que les remonter, en y mettant en œuvre des panneaux sculptés en bas-relief d'une époque fort antérieure, qui offrent tous les caractères de l'art italo-normand de la première moitié du XIIe siècle. Ces panneaux représentent les principales scènes de l'histoire de saint Laurent. Ils mériteraient d'être soigneusement des-

sinés par un architecte et même d'être moulés, car ils ont une véritable importance pour l'histoire de la sculpture en Italie et comme spécimens d'une phase encore insuffisamment connue de cette histoire, ils valent les bas-reliefs des portes de bronze de Trani et de Ravello. C'est probablement à un artiste de la Pouille qu'ils doivent être attribués.

Les stalles portent la date de 1507 et la signature d'un artiste du nom de Giovanni, qui reste inconnu d'ailleurs. Derrière chacun des sièges, que séparent des griffons posés sur des volutes, sont des panneaux de *tarsia di legno* ou de marqueterie de bois de diverses couleurs, retraçant scène par scène toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ. L'exécution technique en est fort remarquable, le dessin quelque peu sec et dur; mais il faut ici faire la part des défauts inhérents à ce genre de travail, et qu'aucun de ceux qui l'ont cultivé n'a su complètement éviter. En général, du reste, les compositions en sont belles et remarquables par leur unité; et somme toute, les stalles de la Chartreuse de San-Lorenzo doivent tenir un rang distingué parmi celles qu'offrent à nos regards tant d'églises italiennes. L'artiste qui en a donné les dessins avait subi une influence om-

brienne prononcée, mais qui n'excède pas ce que nous en constatons chez d'autres Napolitains de la même époque. De grandes analogies rappellent ici le style des frères Donzelli.

Le vestibule où s'ouvre la porte de l'église donne également accès dans le grand cloître, un des plus vastes du monde, long d'une centaine de pas et large de plus de moitié, autour duquel sont disposées, sur trois de ses côtés, soixante et quelques de ces petites maisons accompagnées d'un jardinet où chaque chartreux, d'après la règle de l'ordre, s'enferme pour mener la vie érémitique, sans jamais voir âme vivante, ni adresser la parole à personne. Avec des livres pour me tenir compagnie, je m'abonnerais bien à passer quelque temps de solitude absolue dans une de celles de San-Lorenzo. De toutes les chartreuses que j'ai visitées il n'en est pas où l'installation de chaque reclus dut être plus confortable et mieux conçue, alors que les bâtiments se maintenaient en bon état. Deux pièces, l'une servant de chambre à coucher, l'autre d'atelier, et chacune beaucoup plus spacieuse que la plupart des chambres où la cherté des loyers condamne les bourgeois de Paris à loger, un petit oratoire, un promenoir couvert pour les jours de pluie, un

jardinet carré, à l'extrémité duquel est une *pergola*, une treille soutenue sur des piliers, avec vue sur la campagne, de telle façon que par les beaux jours on pouvait s'y promener ou s'y asseoir à méditer, en jouissant du soleil et de la beauté tranquille du paysage environnant, voilà ce que chacun des solitaires y avait à sa disposition. Dans ces données la vie érémitique n'a rien d'effrayant, et celui qui, loin des agitations du monde, s'y absorbait dans les douceurs mystiques de la contemplation devait penser que, comme Marie, il avait choisi la meilleure part. Bien des âmes tendres ou fatiguées, incapables de supporter les meurtrissures cruelles des luttes de la vie, ont besoin de ces asiles de paix. Il y a barbarie et oppression à les leur fermer. Libre à vous de ne pas croire à la puissance de la prière chrétienne, à la grandeur du rôle de ceux qui s'y consacrent tout entiers pour ceux qui la négligent ou la blasphèment. C'est affaire de conscience. Mais si la société civile a le droit et même le devoir de se mettre en défense contre les dangers du développement de la main morte et de se refuser à reconnaître un caractère légal aux vœux monastiques, c'est porter atteinte à la liberté individuelle que prétendre interdire à ceux qui aspirent au

cloître de s'associer, pour vivre en commun sous la règle qu'ils adoptent dans la plénitude de leur volonté.

Le grand cloître de la Chartreuse de San-Lorenzo est un peu plus ancien que la façade, les cours et l'église qui le précèdent. Il leur est aussi fort supérieur comme architecture. C'est une création de la fin du XVIe siècle. Il ne faut pas regarder de trop près au détail, qui est lourd, gauche et souvent de mauvais goût. Mais le parti d'ensemble est bien conçu, a de la grandeur et de la puissance. L'effet général est imposant et parle à l'imagination, qu'il ne laisse pas froide. Ses lignes prolongées s'harmonisent bien avec le paysage environnant, avec les montagnes qui le dominent sur un des côtés. Le cimetière des moines, entouré d'une balustrade de marbre sculptée sur les dessins de Cosmo Fansaga, est dans le préau de ce cloître. La bibliothèque était située au premier étage, sur le côté ouest. A en juger par l'étendue de son vaisseau et le développement de ses casiers aux riches sculptures ornementales, elle devait être considérable, et la tradition du pays affirme que les manuscrits y étaient nombreux. Elle a été dispersée dès le commencement du siècle, et à la dernière expulsion des

Chartreux elle était vide comme nous la voyons aujourd'hui.

Pour gagner du temps, éviter la fatigue de remonter jusqu'au haut de Padula et diminuer d'autant la route que nous aurons à parcourir le lendemain matin avant de regagner le chemin de fer, nous nous décidons à dormir à la Chartreuse de San-Lorenzo. Le gardien des bâtiments nous autorise à y organiser un campement dans des cellules désertes, et à la tombée de la nuit nous voyons descendre une procession de femmes, de l'aspect le plus pittoresque, portant sur leurs têtes nos bagages et dans de grands paniers couverts de linges blancs tout ce qui est nécessaire pour un repas d'adieux, que MM. Romano et leurs amis nous offrent dans une des salles de l'ancien logis du prieur. La chère est bonne, bien que fortement empreinte de couleur locale, et surtout les vins sont exquis. Il y a quelque chose de piquant à boire les plus grands crus de Bordeaux, de la Toscane et de la Sicile, que nos hôtes ont tirés de leurs caves, sur la table boiteuse et vermoulue que nous sommes parvenus à découvrir dans un coin où elle était oubliée, et autour de laquelle nous sommes assis, qui sur sa malle, qui sur un banc de bois, qui sur un vieux coffre, qui

enfin sur une chaise dont les pieds ne sont plus au complet. La plus grande partie de la salle où nous nous sommes installés est plongée dans une obscurité profonde, car nous n'avons pour nous éclairer qu'une seule lampe de cuivre à trois becs et la lueur d'un grand feu allumé dans la cheminée, autour de laquelle les porteuses sont accroupies à terre, regardant les étrangers en silence avec de grands yeux fixes et profonds, où se peint un étonnement farouche, qui tient à la fois de l'enfant et du sauvage. Les hommes qui nous servent ont un faux air de brigands, et celui qui se trouverait brusquement mis en présence de cette scène, à voir l'étrangeté de son aspect, aurait peut-être quelque peine à se rendre compte de ce qu'elle a de simple et de prosaïque. On n'a pas l'habitude de se représenter de cette manière un dîner d'archéologues en voyage.

Mais il n'est pas de bonne fête qui ne finisse. La franche cordialité qui a régné dans notre pittoresque repas l'a prolongé tard. Nos amis de Padula nous disent adieu et reprennent avec leur domestiques et les porteuses le chemin de leurs demeures, qu'ils ne regagneront qu'après une longue ascension. Le gardien du couvent, dont nous avons

dérangé toutes les habitudes, va se coucher au plus vite. Nous restons seuls maîtres de l'immensité du monastère désert. La nuit que nous y avons passée restera gravée dans mes souvenirs par ses impressions solennelles et fantastiques. Le vent, s'engouffrant dans les longs corridors et sous les portiques des cloîtres, avait des gémissements d'âmes en peine, des girouettes rouillées faisaient un fracas de ferraille, à croire que des spectres traînaient des chaînes, les moindres bruits, répercutés par cent échos, s'enflaient et se répétaient de la façon la plus singulière; nos pas, sous les voûtes silencieuses et sonores, devenaient ceux d'une légion, et je me souviens du battement d'un volet poussé par le vent, qui finit par acquérir un retentissement de canonnade. Quand nous passions sous les portiques des cours nous effarouchions des oiseaux de nuit, déshabitués depuis longtemps de voir des hommes, qui s'enlevaient devant nous d'un vol lourd et quelquefois effleuraient nos visages de leurs ailes. J'allai m'asseoir sous le grand cloître. Le vent chassait avec violence dans le ciel de nombreux nuages, qui, passant rapidement devant la lune alors dans son plein, produisaient incessamment des alternatives subites d'obscurité profonde

et d'illumination brillante. Rien de saisissant comme l'effet de ces jeux de lumière nocturne, qui tantôt montraient l'architecture avec une merveilleuse netteté jusque dans ses détails, tantôt l'enténébraient complètement. Par moment ces brusques changements d'éclairage semblaient faire apparaître des fantômes blancs au fond des portiques, comme si les ombres des anciens habitants du couvent s'étaient relevés pour se rendre comme autrefois à l'office de la nuit. Je serais volontiers resté jusqu'au jour à regarder ce spectacle si étrange, qui parlait à l'imagination avec tant de vivacité. Mais la fatigue fut la plus forte. Le sommeil me gagnait et je dus me décider à rentrer dans ma cellule, où je m'endormis bientôt, bercé par tous ces bruits étranges, en dépit du froid déjà piquant et de la bise, qui pénétrait librement par les fenêtres veuves de leurs vitres.

EBOLI

Partis à l'aube du jour au travers de la froidure et du brouillard, qui ne se dissipent que lentement, nous refaisons en sens inverse la route qui nous a menés jusqu'à Padula; en quelques heures nous sommes de nouveau à Ponte-San-Cono où nous reprenons le chemin de fer.

Passant au pied de Buccino, la voie suit le cours de la rivière Bianco, formée de la réunion du Piatano et d'autres cours d'eau, jusqu'à son confluent avec le Negro ou Tanagro, près duquel est la station qui emprunte son nom au bourg de Sicignano, situé à une assez grande distance, sur le versant nord-est des monts Alburni. Quelques kilomètres plus loin, après avoir longé le Tanagro par sa rive droite, toujours en vue des Alburni, dont la pers-

pective est très imposante, on arrive à l'endroit où cette rivière se jette à son tour dans le Sele, descendu presque directement du nord au sud depuis les environs de Teora, en augmentant de plus du double le volume de ses eaux. C'est auprès de ce confluent que se trouve la station de Contursi. Elle dessert la localité de se nom, bourg d'un peu plus de 3,000 âmes, curieux surtout par la variété des sources minérales et incrustantes de son territoire, ainsi que par une moffette d'hydrogène sulfuré, assez forte pour asphyxier les bestiaux qui s'aventurent dans le voisinage immédiat du lieu d'où elle se dégage. Les eaux du Sele sont, du reste, elles-mêmes incrustantes dans une certaine mesure, comme l'ont remarqué dans l'antiquité Strabon, Pline et Silius Italius. Contursi était au XIIe siècle une seigneurie qui avait donné son nom à une famille d'origine normande. Ce fut ensuite un des nombreux fiefs des Sanseverino, comtes de Marsico, puis princes de Salerne. C'est la patrie de Brusonio, dont le recueil de facéties, apophthegmes et exemples, disposé en sept livres, jouit d'une certaine popularité au XVIe siècle, et au commencement du XVIIe, car il fut alors plusieurs fois réimprimé, non seulement en Italie mais dans d'autres

pays de l'Europe; toutes les éditions en sont aujourd'hui devenues rares.

Treize kilomètres au delà de Contursi, le train s'arrête à la station de Campagna, chef-lieu d'un des arrondissements de la province de Salerne. Elle est à une certaine distance de la ville, qu'on aperçoit dans le lointain entourée de beaux bois d'oliviers et de vignes. C'est en effet le commerce de l'huile et du vin qui fait la richesse de ses 7,000 habitants.

La découverte fréquente de vases peints et d'autres antiquités sur son territoire, au village de Tuori, indique qu'il y avait là quelque bourg assez florissant des Lucaniens, dépendant de la cité d'Eburum. Mais pour la ville même de Campagna, sa fondation est récente. On prétend que le premier noyau d'habitants qui s'y rassembla venait de la plaine entre le Sele et Battipaglia, et se composait de gens des villages ruraux fuyant devant les ravages des pirates musulmans au IXe et au Xe siècle. En tous cas ce n'était encore qu'une bourgade ouverte en 1160, quand Romoaldo Guarna, archevêque de Salerne, y fit construire par un architecte du nom de Bartolomeo une église que le tremblement de terre de 1694 a détruite, mais dont

on connaît l'inscription dédicatoire. A la fin du même siècle il y avait à Campagna un château. Pietro d'Eboli en parle dans son poème latin sur les hauts faits de l'empereur Henri VI, et le dépeint comme un repaire de brigands qui infestaient les alentours d'Eboli :

Est prope Campania castrum, specus imo latronum,
Quod gravat Eboleum sepe latenter humum.

Peu à peu l'agglomération de Campagna grossit et vit sa prospérité s'accroître, grâce à la fécondité de son sol. Mais c'est seulement en 1525 que la localité fut élevée au rang de ville et qu'on y établit un évêché, qui subsiste encore. Charles-Quint en 1530, en fit un marquisat en faveur d'une branche de la famille Grimaldi de Gênes. Campagna posséda dans le courant du XVIe siècle une imprimerie, dont les livres sont rares et recherchés. Dans un autre pays la chose ne vaudrait pas la peine d'être remarquée ; il n'en est pas de même dans un royaume dont tous les gouvernements, pendant deux cent cinquante ans, ont systématiquement opposé de telles entraves au développement de la typographie que le roi Joseph, au commencement de ce siècle, écrivait à Napoléon

ne pas trouver en dehors de Naples trois imprimeries dans toute l'étendue des états qui venaient de lui être donnés.

Campagna, du reste, était, au XVIe siècle, un petit centre fort vivant de culture intellectuelle. Elle donna alors le jour à Marco Fileto Filioli, érudit et antiquaire, dont les lettres ont été publiées en 1545, et à Giulio Cesare Capaccio, né vers 1560 et mort en 1616. Celui-ci eut la réputation du premier érudit napolitain de son époque. Ses gros livres latins sur l'histoire de Naples et celle de Pouzzoles sont un fatras lourd et mal digéré, comme on avait alors l'habitude d'en faire; on y trouve cependant des choses curieuses. C'est sans fournir de preuves que Toppi affirme que Capaccio n'y est qu'un plagiaire, qui se serait borné à traduire en latin, sans en rien dire, des manuscrits inédits de Fabio Giordano, rédigés en italien. Ses écrits italiens ont plus de valeur littéraire. Le *Trattato delle imprese* contient certains faits piquants; les *Apologhi e favole in versi vulgari* sont d'un sens juste, d'un style concis et d'un tour heureux; enfin le *Forastiero*, sous forme de dialogues, est le plus ancien guide du voyageur à Naples. En 1602, Capaccio, dont la réputation était déjà des

plus grandes, fut fait secrétaire de la ville de Naples, et dans cette situation il eut une part considérable à la fondation de l'Académie des *Oziosi*. Privé de sa charge en 1613, il eut à souffrir, à cause de son patriotisme, de nombreuses persécutions de la part des vice-rois espagnols, à tel point qu'en 1616 il se vit contraint de s'expatrier. Francesco della Rovera, duc d'Urbino, lui confia alors l'éducation de son fils, puis au bout de quelques années il put rentrer à Naples. C'est là qu'il mourut paisiblement en 1633, après avoir recouvré son ancien poste de secrétaire de la ville.

Il n'y a que six kilomètres de la station de Campagna à celle d'Eboli. La voie s'éloigne dans ce trajet des bords du Sele, qu'elle a suivi depuis Contursi, courant presque toujours au milieu des bois. C'est au contraire une plaine bien cultivée qu'elle traverse depuis le fleuve jusqu'à Eboli. La station est ici tout près de la ville, avec laquelle elle communique par une avenue plantée, conduisant à la promenade que l'on a créée dans les dernières années à l'entrée d'Eboli, promenade spacieuse, d'où l'on jouit d'une belle vue dans la direction de la mer. C'est là que le marché se tient une fois par semaine et que sont situées les

auberges, dont les propriétaires font en même temps le métier de loueurs de voitures. Eboli n'est qu'un simple chef-lieu de canton, tandis qu'il y a un sous-préfet à Campagna. Mais la ville est plus importante et plus peuplée ; elle compte au delà de 9,000 habitants, en grande majorité propriétaires ruraux ou cultivateurs. Car sur le territoire étendu et fertile qui en dépend et se prolonge entre le Sele et le Tusciano (ou rivière de Battipaglia) jusqu'à la mer, distante de plus de 20 kilomètres, il n'y a pas un seul village et presque point de fermes isolées. Ceux qui travaillent dans les champs habitent à la ville, et, quand ils n'y rentrent pas le soir, campent sous des huttes de branchages sur le terrain même qu'ils labourent ou moissonnent. Eboli fait un commerce étendu de ses produits agricoles et du fruit de ses troupeaux, lesquels sont nombreux, car les landes malsaines qui avoisinent la mer ne sont aptes qu'à l'industrie pastorale. La ville est vivante et bien bâtie, avec un air propre et prospère. L'aspect en est gracieux et la situation fort pittoresque. Elle s'élève, entourée de vergers et de plantations d'oliviers, sur un double mamelon, placé dans une sorte d'amphithéâtre que forme sur son versant sud le Monte Sant'Erasmo,

montagne aux pentes boisées, aux crêtes rocheuses, se rattachant aux dernières ramifications que projettent en avant les Apennins de Teora et de Sant'Angelo de' Lombardi. Cette montagne, qui fait la limite entre les territoires d'Eboli et de Campagna, est d'une médiocre hauteur, mais les formes en sont d'un dessin arrêté et classique. Un ancien château du moyen âge occupe la partie culminante de la ville.

Eboli conserve le nom de la ville antique d'Eburum, qui appartenait encore au peuple des Lucaniens, bien que situé sur la rive droite du Silarus (le Sele) dont on fait d'ordinaire la limite entre la Campanie et la Lucanie. Si donc le territoire des Picentins, transplantés par les Romains, vers le milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, du Picenum dans la Campanie, dont la capitale, Picentia, est représentée par l'actuel village de Vicenza et chez qui fut fondée la colonie romaine de Salernum, si ce territoire le long de la mer s'étendait jusqu'à l'embouchure du Silarus, dans la partie de la plaine plus rapprochée des montagnes il devait s'arrêter au Tusciano, pour laisser place au territoire des Eburini lucaniens. L'existence d'une inscription fort importante émanant du municipe d'Eburum

sous l'Empire, laquelle se trouve à la base du clocher d'une des églises d'Eboli, se joint en effet à l'identité des noms pour établir que la ville moderne est bien l'héritière de l'ancienne. Cependant l'Eburum lucanien et romain n'était pas située tout à fait exactement où Eboli se trouve depuis le moyen âge, dans une situation plus forte que celle qui avait été adoptée par les anciens. Les ruines de la ville antique se voient sur la colline appelée Monte d'Oro, entre Eboli et la rive droite du Sele, sur lequel était jeté tout auprès un beau pont romain dont il subsiste encore des restes.

On ignore ce que devint l'ancien Eburum pendant les siècles terribles des invasions barbares et ceux où les musulmans d'Afrique et de Sicile ravageaient par des incursions incessantes toutes les parties de l'extrémité méridionale de l'Italie, surtout dans le voisinage des côtes. Un chroniqueur du XIVe siècle, aux dires duquel son éloignement des événements dont il parle ôte une partie de leur valeur, prétend que, lorsque Robert Guiscard vint assiéger Salerne, il établit son campement personnel et son quartier général sur le site où s'élève Eboli. Après la prise de la capitale de la dernière des principautés longobardes, il aurait en recon-

naissance fondé sur l'emplacement de sa tente une abbaye dédiée à saint Pierre, et cette abbaye aurait été le premier noyau autour duquel la ville nouvelle d'Eboli se serait groupée. Ce qui est certain c'est qu'une charte de 1140 établit qu'il y avait là dès lors une ville, et déjà de quelque importance. En 1114 c'était le fief que tenait un chevalier d'origine normande, nommé Robert, fils de Raoul. Pietro da Eboli, clerc de la fin du XIIe siècle, qui a chanté les hauts faits de l'empereur Henri VI et sa conquête du royaume sicilien dans un poème latin, qu'il lui présenta en 1195 et que Bongars a publié, Pietro da Eboli parle à plusieurs reprises dans ce poème de son lieu de naissance, qu'il qualifie de ville, ainsi que du château voisin de Gifoni. Il vante la fidélité des habitants d'Eboli aux droits de la reine Constance contre l'usurpation de Tancrède. Frédéric II avait auprès de cette ville de vastes terrains réservés et aménagés pour ses chasses dans les forêts voisines, comme les rois de Naples en ont toujours gardé dans cette contrée, comme le roi d'Italie en a encore sur les bords du Sele. Sous Manfred la seigneurie d'Eboli avait été donné à son cousin germain Giordano Lancia. Charles d'Anjou la confisqua et la concéda ensuite à son grand jus-

ticier Othon de Jussi, dont le fils Philippe établit le marché hebdomadaire du mercredi, lequel se tient encore aujourd'hui aux portes de la ville. A la fin du XIVe siècle nous trouvons celle-ci en la possession de Philippe, prince de Tarente et Empereur nominal de Constantinople. Jeanne Ire la donna, au commencement de son règne, au grand-sénéchal Robert de Chabannes ; mais deux ans après, en 1345, ce personnage ayant été déclaré l'un des auteurs de l'assassinat d'André de Hongrie, le premier mari de la reine, ses terres furent confisquées et celle d'Eboli fit retour à la couronne. C'est alors que furent construits les remparts dont il subsiste encore quelques parties. Eboli sortit de nouveau, en 1419, du domaine royal, lorsque Jeanne II comprit cette ville dans la principauté de Salerne, telle qu'elle la donnait à Antonio Colonna, neveu du Pape Martin V. Passant ensuite par les mains de différents propriétaires, Eboli était à Ferdinando Sanseverino, prince de Salerne, quand celui-ci obligé de fuir les persécutions du vice-roi don Pedro de Tolède, qui ne pouvait lui pardonner le rôle qu'il avait eu dans la résistance de Naples à l'établissement de l'Inquisition, se réfugia en France auprès de Henri II et fit sous ses auspices une tentative pour soulever le

royaume napolitain contre l'Espagne. C'est alors qu'Eboli, revenu à la couronne par la confiscation du rebelle, fut érigé par Philippe II en principauté pour son ministre Ruy Gomez de Silva, le mari de la célèbre princesse d'Eboli, dont les amours avec Antonio Perez, en excitant la jalousie de Philippe II et en provoquant la perte de son secrétaire d'État, exercèrent une influence si décisive sur la marche que prit, à dater de 1576, la politique espagnole.

Je dois le confesser, j'ai très mal fait à Eboli mon métier de voyageur. Je n'ai passé qu'une demi journée dans cette ville. J'y arrivais malade, excédé de fatigue, pouvant à peine me traîner. Au lieu de me mettre à visiter ses monuments pendant les quelques heures de jour qui me restaient, je me suis endormi dans les douceurs de la gracieuse hospitalité que le syndic m'offrait sous son toit de la manière la plus aimable. J'ai ainsi laissé perdre l'occasion d'examiner attentivement les églises de la ville, et je le regrette d'autant plus qu'elles ont été complètement passées sous silence par Schulz et que personne autre, ni étranger, ni homme du pays, ne s'en est occupé. C'est une lacune que je signale à l'attention de ceux qui viendront dans le pays après moi, et que je me promets bien d'ailleurs

d'essayer de combler dans un autre voyage. Il y a d'autant plus lieu de le faire, qu'un coup d'œil jeté superficiellement du dehors m'a laissé entrevoir l'existence d'au moins deux églises intéressantes à Elboli, l'une très petite, du XIe siècle, en dehors de la ville et tout près de la gare, l'autre de la période angevine au centre des quartiers habités. On m'a parlé de peintures qui se trouveraient dans cette dernière église, entre autres d'un tableau d'Andrea Sabbatini, l'élève de Raphaël. Mais la nuit qui survenait ne m'a point permis de vérifier cette dernière assertion.

Du moins je suis monté au château, dont la vue est célèbre. Elle embrasse dans toute son étendue le golfe de Salerne, digne de rivaliser pour sa beauté avec le golfe de Naples. Le rivage du fond de ce golfe court en ligne directe du nord-ouest au sud-est depuis Salerne jusqu'au delà de Pæstum, au pied des dernières pentes des montagnes du Cilento. En arrière de ce rivage s'étend une vaste plaine en demi-cercle, profonde de six lieues au point de son plus grand diamètre, que traversent avant de se jeter dans la mer, les trois cours d'eau du Vicentino, du Tusciano et du Sele. Le cirque des montagnes de San-Cipriano, Monte-Corvino et Eboli, puis

à l'est, au delà de l'ouverture de la vallée d'où sort le Sele, de l'extrémité de l'Alburno, vers Postiglione, et de la montagne de Cappacio, environne la plaine et à ses deux extrémités se prolonge fort avant dans la mer, comme par deux bras qui enferment le golfe, d'un côté, au delà de Vietri et de Salerne, la presqu'île d'Amalfi et de Sorrento, terminée par la Punta della Campanella, en face de Capri, de l'autre, au delà des ruines de Pæstum, la chaîne du Cilento s'étendant jusqu'à la Punta della Licosa. Du sommet du château d'Eboli, tandis que sur les premiers plans on retrouve autour de soi la végétation des orangers et des cactus, inconnue au climat sévère de l'intérieur de la Lucanie et qui ne reparaît qu'en approchant de la mer, on voit se développer devant soi toute la plaine, nue, grise et déserte dans sa majeure part, excepté dans sa partie orientale, plus basse, où une luxuriante verdure croît sur les terrains arrosés par le Sele et le Calore. La grande forêt de chênes de Persano, en particulier, jette en travers d'un bon tiers de la plaine, à moitié chemin entre Eboli et le rivage, une tache d'un vert sombre dont l'effet est très frappant. Après commencent les terrains marécageux du voisinage de la mer, tout près de laquelle

une lorgnette permet de discerner les temples de Pæstum, debout dans leur grandiose solitude. Puis, au delà des terrains grisâtres plus ou moins parsemés de bouquets de verdure, vient la nappe brillante des eaux du golfe, au ton d'un bleu d'indigo, sur lesquelles le regard court sans obstacle jusqu'à l'extrémité de l'horizon, tandis qu'à droite et à gauche elles sont encadrées entre les deux chaînes de montagnes, diversement colorées par les jeux et les reflets de la lumière, qui viennent y plonger leur pied. Baignez d'une atmosphère d'or le paysage dont je viens d'esquisser si imparfaitement les principaux traits, faites scintiller la surface de la mer avec un éclat aveuglant sous les derniers feux du soleil, représentez-vous les montagnes de la presqu'île d'Amalfi déjà envahies par l'obscurité et détachant en sombre leur silhouette dentelée sur l'embrasement du couchant, tandis que les rochers des Alburni et du Cilento se teignent de rose et de pourpre, et vous réussirez peut-être à vous faire une idée de ce qu'est la perspective du château d'Eboli vers la chute du jour, à l'heure où j'ai été la contempler.

PÆSTUM

Jusqu'à présent j'ai promené le lecteur en terre pour ainsi dire inconnue, dans des lieux où souvent je n'avais été précédé par aucun voyageur, ou bien dans lesquels on peut énumérer les deux ou trois à peine qui les ont visités. En conduisant à ma suite ceux qui veulent bien lire ce volume dans les montagnes du Cilento et aux ruines de Velia, je rentrerai dans les mêmes données. Mais pour un moment, en passant par Pæstum, je me retrouve sur l'itinéraire habituel de l'immense majorité des touristes. Autrefois, il y a vingt-cinq ans, c'était encore une sorte d'expédition que d'aller de Salerne à Pæstum; peu de voyageurs s'y risquaient. Aujourd'hui, bien que le chemin de fer ne vous apporte pas encore jusqu'au pied des temples, comme

il le fera l'année prochaine, il n'est plus guère de visiteur de Naples qui n'entreprenne cette excursion, devenue aussi courte que facile. Aucun voyageur à billet circulaire n'aurait garde d'y manquer, et pour les dix-neuf vingtièmes de ceux qui vont en Italie les ruines de l'antique Poseidônia sont comme les Colonnes d'Hercule que l'on ne dépasse pas dans la direction du midi.

Arrivant des sauvages montagnes de la Basilicate, où j'avais savouré toutes les jouissances de l'exploration d'une terre vierge et où j'avais éprouvé tant de satisfaction à ne pas me heurter une seule fois à ces badauds en voyage, dont la rencontre suffit à vous gâter les plus beaux lieux du monde, j'ai éprouvé un vif sentiment d'impatience et d'agacement quand à Pæstum je me suis trouvé face à face avec une société de touristes, installée sous les majestueuses colonnes du grand temple, écoutant avec une attention niaise le boniment absurde et banal d'un guide à tant par journée, puis déjeunant sur la pierre où l'on déjeune toujours, avec le classique panier de provisions, invariablement garni de la même manière, que fournit l'hôtel Victoria de Salerne.

L'année précédente j'avais eu meilleure fortune.

Revenant de la Terre d'Otrante par la ligne de Potenza, ouverte depuis quelques semaines seulement, je passais par Eboli et Battipaglia. En arrivant à cette dernière station, je ne pus tenir à l'envie de m'en aller pour quelques heures à Pæstum, d'y saluer une fois de plus ces merveilleux temples, qu'on ne se lasse pas de revoir et d'admirer toujours. On était au milieu de septembre, c'est-à-dire dans une saison où l'air de cette localité passe avec raison pour pestilentiel, où tous ceux qui peuvent s'empressent de fuir. Quelque fait que je sois aux climats du midi, quelque réfractaire que la nature m'ait fait aux influences de la fièvre, il y avait bien une certaine imprudence à risquer l'aventure ; mais la tentation était trop forte pour y résister, et j'en fus amplement récompensé. J'eus quelque peine à trouver un cocher qui consentît à me conduire, et quand j'arrivai à Pæstum je trouvai le lieu complètement abandonné. Pas un touriste, il n'est point besoin de le dire. Bien mieux, toutes les maisons et les fermes étaient hermétiquements closes, vides de leurs habitants. Le gardien des ruines était mort quelques semaines avant d'un accès pernicieux, et n'avait pas été remplacé. A la brigade de gendarmerie il n'y avait plus que deux hommes, tous les

autres ayant dû s'en aller en convalescence dans la montagne voisine, à Capaccio. Un seul garçon, tremblant la fièvre, desservait le cabaret où les cochers qui amènent les voyageurs remisent leurs voitures et où fait halte le courrier postal du Cilento et de l'arrondissement du Vallo. Entre toutes les habitations groupées dans l'enceinte des murailles de la ville antique ou éparses à l'entour, il ne restait pas six personnes. Tout le reste avait déguerpi, pour ne revenir qu'en octobre, devant la mal'aria qui règnait seule, en souveraine maîtresse, et que j'avais l'air de venir braver dans son empire. Il est impossible de s'imaginer sans l'avoir vu ce que la grandeur mélancolique du paysage de Pæstum et la pure beauté des édifices ruinés auxquels il sert de cadre empruntaient de majesté nouvelle et de poésie à cette solitude absolue, que rien ne venait troubler. Je sentais se réveiller en moi quelques-unes des impressions que j'avais ressenties au désert. J'ai bien des fois visité Pæstum, mais jamais je ne l'ai si bien vu que ce jour-là, jamais je n'y ai goûté le même charme pénétrant. J'aurais voulu rester sur cette impression exquise et n'y revenir que dans les mêmes conditions. C'est ce qui m'a rendu si désagréable d'y trouver déjà l'avant-garde

des touristes, qui ne cessent plus d'y affluer à partir de la fin d'octobre.

Jusqu'à présent j'avais toujours été à Pæstum par la route que prennent exclusivement les excursionnistes venant de Salerne, c'est-à-dire en quittant le chemin de fer à la station de Battipaglia. Cette route est triste, ennuyeuse et monotone dans les deux tiers de son parcours. Elle traverse une plaine nue, marécageuse, déserte et à peine cultivée, qui n'offre aucun point de vue intéressant jusqu'au moment où l'on approche du Sele et où la perspective des montagnes de Capaccio se découvre entièrement. C'est Eboli que j'ai pris cette fois pour point de départ, et je recommande aux voyageurs de faire de même. Cette manière d'exécuter la course de Pæstum ne demande ni plus de temps ni plus de dépense que celle dont on a l'habitude. Pour pousser de Battipaglia jusqu'à Eboli, on a vingt minutes de chemin de fer de plus, dix par les trains express. Mais en revanche, d'Eboli à Pæstum, on gagne une grande demi-heure sur le trajet en voiture, par comparaison avec celui qu'il faut faire depuis Battipaglia. Quant à l'organisation pratique du voyage, elle est aussi facile d'une façon que de l'autre. Il suffit, au lieu d'ar-

rêter sa voiture à l'hôtel de Salerne, de télégraphier pour en retenir une à la gare d'Eboli. Cette précaution n'est même pas nécessaire. On en trouve toujours de prêtes et d'attelées à l'arrivée des trains, et si elles sont moins élégantes que celles qu'on se procure à Salerne, et qui vont vous attendre à Battipaglia, les prix que demandent les cochers sont beaucoup plus modérés.

La route d'Eboli à Pæstum est éminemment pittoresque sur toute l'étendue de son parcours. Elle chemine presque parallèlement aux montagnes, qui ferment la plaine du côté de l'est et que l'on voit se dérouler sur la gauche dans tout leur développement de la base à la cime, passant successivement devant le débouché de la large vallée d'où sort le Sele après avoir reçu les eaux du Tanagro, devant l'extrémité des monts Alburni et la vallée d'où descend le Calore, vallée qui sépare leur massif de celui du Cilento. Ce sont ensuite les contreforts occidentaux de ce dernier groupe de montagnes que l'on a sur sa gauche et où se succèdent les hauteurs d'Altavilla, puis celles de Capaccio, présentant dans leur intervalle une profonde coupure. On suit une ligne de terrains élevés, à droite desquels s'étend la plaine nue jusqu'aux montagnes

qui dominent Salerne et terminent au loin l'horizon, s'avançant dans la mer dans la direction d'Amalfi et bien au delà, pour aller rejoindre l'île de Capri qui en semble une prolongation. De l'autre côté, entre les terrains où passe la route et les montagnes, le sol s'abaisse et se creuse en une sorte de vallée où coulent pendant assez longtemps parallèlement, avant de se rejoindre, le Sele et le Calore, qui y forment deux rubans d'argent bordés d'une intense verdure. Tout ce fond, bien arrosé et d'une étendue considérable, constitue le territoire de la Villa Reale, vaste domaine de la couronne, où il y a une ferme modèle et un pavillon de chasse construit par les rois de Naples. Rien de riant comme l'aspect de ce territoire, entrecoupé de bois bien aménagés pour les tirés royaux, de prairies irriguées dignes de la Normandie et de belles cultures, tenues avec le plus grand soin et les derniers progrès.

Nous atteignons ensuite et nous traversons la forêt de chênes de Persano, qui s'étend en écharpe à travers la partie orientale de la plaine, partant des montagnes et barrant la vallée du Sele vers son confluent avec le Calore, se continuant ensuite sur la rive droite du fleuve et venant jusqu'à la route

de la station de Battipaglia à Pæstum, qui en forme la limite du côté de l'ouest. Dans les années qui ont suivi les événements de 1860 cette partie du trajet, quelle que fût la route qu'on suivît, était des plus périlleuses ; il y avait souveraine imprudence à la faire sans une forte escorte de gendarmes. Manzi, l'un des plus féroces brigands de l'époque, avait l'habitude de s'embusquer avec sa bande dans la forêt de Persano pour y guetter les voyageurs. Plus d'un touriste, qui s'était montré sceptique à l'endroit du brigandage et avait cru pouvoir se dispenser de prendre les précautions qu'on disait nécessaires, tomba entre leurs mains et ne fut relâché qu'après le paiement d'une forte rançon. Mais c'étaient surtout les gens du pays, les propriétaires connus pour le chiffre de leur fortune que les brigands rançonnaient à cœur joie quand leurs affaires les amenaient des arrondissements de Policastro ou du Vallo di Lucania au chef-lieu de la province, ou réciproquement. On s'étonnera de ce qu'un pareil état des choses ait pu durer pendant plusieurs années, à quelques lieues seulement d'une ville de l'importance de Salerne et sur une des routes que fréquentent le plus les étrangers, où le gouvernement italien avait donc intérêt à rétablir prompte-

ment la sécurité. C'est que la disposition des lieux permettait à la bande de Manzi de se rendre insaisissable. Dès qu'elle était poursuivie, elle se dissimulait sous bois et gagnait à couvert d'inaccessibles repaires dans les plus hautes parties du Cilento. Puis, lorsque la surveillance se relâchait, elle descendait de nouveau, en se dissimulant sous les mêmes abris, reprendre ses embuscades auprès de la route. Aussi fut-elle une des dernières bandes que l'on parvint à atteindre et à détruire. Pendant quelques années encore, après ce résultat obtenu, la route de Pæstum demeura l'objet d'une active surveillance. Il n'y a pas plus de cinq ou six ans que pendant la saison où les touristes y affluent, on la voyait incessamment parcourue par des patrouilles de gendarmerie à pied et à cheval. On a maintenant renoncé à ces précautions, que la sûreté absolue rétablie dans le pays rendaient inutiles et qui absorbaient des hommes mieux employés ailleurs.

La forêt de Persano était au commencement du siècle dernier beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui ; mais en 1746 un vaste incendie en détruisit toute la partie qu'on appelait *il Bosco Grande* et qui allait jusqu'au Tusciano. Telle qu'elle est, avec

les bois des chasses royales, elle constitue le dernier reste de la grande forêt du Silarus, qui dans l'antiquité occupait les bords de ce fleuve depuis l'endroit où il recevait le Tanager jusqu'à son confluent avec le Calor. Virgile décrit les troupeaux qui paissent dans cette forêt du Silarus et la façon dont une espèce de taon les y tourmente dans l'été. On prétend que cet insecte abonde encore aux mêmes lieux.

Au sortir de la forêt, la route venant de Battipaglia rejoint celle qui a Eboli pour point de départ. Bientôt on franchit le Sele sur un pont que les crues du fleuve ont souvent emporté et dont la dernière reconstruction ne date que de peu d'années. On entre alors dans les landes marécageuses et incultes, semées de buissons de lentisques, de fondrières fangeuses et de mares où poussent de grands roseaux, qui s'étendent tout le long du rivage de la mer. Des chevaux à demi sauvages, des bœufs au pelage gris et aux cornes énormes, des buffles noirs au regard torve, au front déprimé et garni de cornes tordues, y paissent par troupeaux sous la garde de pâtres à l'aspect aussi sauvage que leurs bestiaux. Les environs de Pæstum sont avec les Marais Pontins, certains cantons de

la campagne romaine et la partie inférieure du Val di Crati en Calabre, les terres classiques de l'élevage du buffle en Italie. Cet animal est originaire de l'Asie, et dans l'antiquité il n'avait été importé nulle part en Europe. Ce furent les Arabes qui l'introduisirent en Sicile, d'où il fut amené dans l'Italie méridionale par les rois normands. En 1300, Philippe de Tarente concédait aux habitants d'Eboli, comme pâturage communal, le vaste territoire dit Arenosola, c'est-à-dire la plaine avoisinant la mer sur la rive droite du Sele, pour y faire paître leurs buffles, et aux habitants de Capaccio le territoire correspondant de l'autre côté du fleuve. A tous les points de vue le buffle, qu'on n'arrive jamais à domestiquer complètement, est comme bétail très inférieur au bœuf. L'élève n'en a été adoptée dans certaines contrées que parce qu'il réussit mieux au milieu des marais, où il aime à se vautrer dans la fange et à rester plongé dans l'eau des heures entières. Aussi partout, à mesure que le pays tend à s'assainir, que l'on commence à dessécher les marécages, le nombre des buffles diminue, et les bœufs se multiplient en prenant leur place. Cette diminution est déjà sensible dans la campagne de Rome ; elle l'est aussi dans la plaine de Pæstum, à

mesure qu'il s'y produit quelques essais de mise en culture, encore bien peu développés, mais qui tendent cependant à gagner du terrain depuis quelques années.

Strabon remarquait déjà que de son temps Pæstum était fort insalubre, à cause de la façon dont les eaux de la petite rivière qui passait auprès de ses murs (celle qu'on appelle aujourd'hui le Salso) s'épandaient en marais fiévreux. Ainsi que Cluvier l'a noté le premier, les lagunes formées par le Salso doivent être le marais Lucanien auprès duquel Spartacus, avec son armée d'esclaves révoltés, campa quelque temps en face de Crassus, et dont Plutarque prétend que les eaux sont alternativement, suivant les jours, salées, douces ou bien amères et infectes. La réalité est que les sources qui alimentent le cours du Salso et du marais de Pæstum sont de natures très variées ; il en est de limpides et sans goût, d'autres salées, d'autres ferrugineuses, d'autres enfin fortement sulfureuses. Le goût des eaux change donc, non d'après le jour mais d'après le point précis où on les puise. Le long des murs de la ville antique, l'odeur de soufre qu'elles exhalent est tout à fait caractérisée.

Peu après le pont du Sele, on commence à dis-

tinguer nettement devant soi les trois temples demeurés debout au milieu des restes de l'enceinte de la cité. A mesure que l'on avance ils grandissent en produisant plus d'effet, et l'on voit aussi les cinq ou six maisons modernes qui se sont groupées dans leur voisinage, une ferme, quelques habitations de paysans, deux cabarets, et la brigade de gendarmerie. On laisse, à peu de distance sur la droite de la route, une jolie propriété qui s'est créée depuis peu d'années, avec un bosquet touffu de chênes verts et en avant de la maison de magnifiques buissons de roses du Bengale. Le possesseur a voulu renouveler la tradition des rosiers de Pæstum tant chantés des poètes antiques,

..... *biferi rosaria Paesti.*

Mais avec l'espèce qu'il a choisie ce n'est pas une double floraison seulement, une remontée qu'il obtient, chose qui paraissait merveilleuse aux anciens et pour nous est devenue vulgaire, c'est une production de fleurs incessante, qui se continue pendant toutes les saisons de l'année sans que l'hiver même vienne l'interrompre, car il n'y a ici ni gelées ni froidure. Cette floraison perpétuelle des rosiers du Bengale durant les douze mois de l'année

est un fait que j'ai également observé sur la côte occidentale de la Calabre, dans les jardins voisins du Pizzo et de Monteleone, ainsi que dans ceux des environs de Reggio.

Voici maintenant les murailles de la ville antique, avec leurs tours carrées en saillie et leur belle construction d'appareil hellénique. Nous les franchissons sur l'emplacement d'une de leurs anciennes portes, et nous venons faire arrêter notre voiture devant le principal temple, dit de Neptune, là où nous nous serions également arrêtés si nous étions venons du temps des Grecs, car c'est là qu'était l'agora de la cité.

Le nom de Pæstum (la forme la plus ancienne en est *Paistum*) n'apparaît écrit qu'après la conquête romaine et semble dater de l'époque de la domination des Lucaniens. Antérieurement la ville, quand elle était purement grecque, s'appelait Poseidônia, la cité du dieu des mers. On peut se demander si Pæstum a été une corruption barbare de l'ancienne appellation hellénique, un nom créé de toutes pièces par les Lucaniens, ou bien encore si son adoption n'a pas tout simplement remis en vigueur un nom d'une date bien plus reculée, antérieur aux établissements des Hellènes, celui

sous lequel la localité était désignée par les Pélasges Œnotriens, ses premiers habitants. Il existe toute une série de monnaies d'argent incuses de Poseidônia, frappées à la fin du VIe siècle avant notre ère, lesquelles portent d'un côté la légende *Pos...*, abréviation du nom grec de la ville, de l'autre *Viis...* ou *Fiis...*, inscription énigmatique qui pourrait bien être l'abrégé d'une seconde désignation de la ville, de sa vieille appellation indigène, quelque nom tel que *Viistos* ou *Fiistos*, dont les Lucaniens auraient fait très facilement *Paistom* ou *Paistum*.

Quoi qu'il en soit, ici comme à Métaponte, à Tarente, à Hippônion, à Crotone, dans presque toutes les localités que les Grecs ont colonisées en Italie, ils n'ont pas été les premiers occupants du sol. Avant leur arrivée, sur l'emplacement où ils se sont fixés, il existait une bourgade indigène, un centre habité dont les origines remontaient jusqu'à l'âge de la pierre. J'ai recueilli à Pæstum et donné au musée de Saint-Germain deux hachettes de pierre polie. Le fait est parallèle à ceux que l'on a constatés à Métaponte et à Hippônion (Monteleone en Calabre). Mais malgré cette existence d'un centre d'habitation dès une époque bien antérieure,

Poseidônia ne devint une ville qu'avec l'établissement des Hellènes.

Sa fondation dut avoir lieu dans les environs de l'an 650 avant l'ère chrétienne. Des Doriens de Trézène s'étaient associés aux Achéens dans la fondation de Sybaris, en 720 av. J.-C. Ils étaient assez nombreux pour qu'au bout de quelque temps leurs descendants aient formé dans la ville un parti de nature à donner des inquiétudes aux Achéens. A la suite de dissensions intestines, les Sybarites décidèrent de faire sortir de leur cité les Trézéniens, et d'en constituer une colonie séparée, qu'ils établirent sur la côte de la mer Tyrrhénienne auprès de l'embouchure du Silaros. Par cette fondation Sybaris assurait sa domination sur la partie nord-ouest de l'Œnotrie, qui fut plus tard comprise dans le territoire des Lucaniens. Poseidôn était le grand dieu de Trézène; tout naturellement le nouvel établissement des Trézéniens reçut le nom de Poseidônia.

Les sources littéraires sont presque muettes sur l'histoire de cette ville. Nous savons seulement par Strabon qu'elle avait été d'abord établie sur le rivage même de la mer, et que ce ne fut qu'un peu plus tard que ses habitants se transportèrent à une

faible distance dans les terres, où elle continua à subsister plus tard. Nous savons aussi que jusqu'à la ruine de Sybaris, en 510 av. J.-C., Poseidônia reconnut cette cité comme métropole et releva d'elle dans les mêmes conditions que les autres villes purement grecques qu'elle avait fondées tout le long des côtes de l'Œnotrie, sur les deux mers qui la baignaient à l'ouest et à l'est : soumission à l'hégémonie des Sybarites et obligation de leur fournir à titre de *symmachos* ou fédérée un tribut annuel, avec des contingents militaires en cas de besoin ; d'autre part, dans le gouvernement intérieur de la cité, autonomie complète, allant jusqu'à la plénitude du droit monétaire. C'était le temps où quatre nations et vingt-cinq villes indigènes reconnaissaient la suprématie de Sybaris, et où l'empire de cette cité, parvenue au plus haut degré de la puissance et du luxe, sur les Œnotriens de race pélasgique, assimilés aux Grecs avec une extrême facilité, comprenait la presque totalité des deux provinces actuelles de la Basilicate et de la Calabre Citérieure, embrassant tout ce qui devint ensuite la Lucanie jusqu'au Silaros et au Bradanos. Aussi quand les Phocéens vinrent fonder leur établissement d'Élée ou Hyélê (Velia), entre Poseidônia et

Polinuros, vers le milieu du VIe siècle, les Achéens et les Doriens, dépendant de l'hégémonie de Sybaris, virent dans ce fait une usurpation de leur territoire et firent à la nouvelle colonie une guerre acharnée, que les Poseidôniates continuèrent encore après la ruine de leur métropole. Et l'on est en droit de penser que la chute de Sybaris contribua à permettre aux Ioniens d'Hyélê de se maintenir, en surmontant cette résistance.

Quoi qu'il en soit, dès la seconde moitié du VIe siècle, encore sous l'hégémonie de Sybaris, Poseidônia était parvenue à un degré extraordinaire de prospérité, de développement et de richesse. Elle était dès lors la grande ville du golfe de Salerne, auquel elle valait le nom de golfe Poseidôniate, de même que les Romains lui donnèplus tard celui de *Paestanus sinus*. Nous en avons pour preuve la magnificence des édifices qui y furent alors construits, et surtout l'abondance et la beauté de ses grandes monnaies d'argent appartenant à la série dite des *incuses*, monnaies d'une fabrication très mince, avec un seul type en relief d'un côté, en creux de l'autre, qui ont été frappées dans toutes les villes de la Grande-Grèce d'après un système monétaire uniforme, à l'époque où l'in-

fluence morale et politique de Pythagore avait réussi à grouper ces cités en confédération. Celles de Sybaris ont pour type la figure du dieu éponyme, du dieu des mers, la chlamyde jetée sur les épaules et brandissant son trident. Ce type se conserva dans l'époque suivante, alors qu'on eut renoncé à la fabrication incuse pour adopter, à l'exemple des autres Grecs, le système d'un sujet en relief sur chacun des côtés de la monnaie. Le second type, qui fut associé alors à celui du Poseidôn, fut l'image d'un taureau, qui antérieurement décorait les espèces de Sybaris et de plusieurs de ses colonies.

C'est la numismatique qui nous fait connaître la prospérité de Poseidônia vers la fin du VIe siècle et qui nous montre qu'après la chute de Sybaris la ville, bien que privée de cet appui et n'ayant désormais à compter que sur ses propres forces, n'avait rien perdu comme éclat de richesse et de puissance. Ce sont aussi les monuments monétaires qui nous permettent d'entrevoir la part qu'en 452 cette ville eut à la tentative de rétablissement de Sybaris. En essayant de rebâtir la cité de leurs ancêtres, les descendants des Sybarites retirés à Laos et à Scidros, unis à un groupe de

Thessaliens, étaient principalement appuyés par les Poseidôniates. Aussi les monnaies qu'ils frappèrent alors furent copiées sur celles de Poseidônia. La nouvelle Sybaris ne dura que peu de temps; au bout de six ans seulement les Crotoniates la rasèrent, et ce fut alors que les Athéniens se décidèrent à envoyer près des bouches du Cratlies les colons qui, joints aux fils des anciens Sybarites, fondèrent la ville de Thurioi. Poseidônia paraît être restée étrangère à ce dernier établissement.

Sa nationalité grecque était, du reste, à la veille de succomber sous les coups des barbares. Les Lucaniens de race sabellique, sortis du Samnium, commmençaient à pénétrer dans l'Œnotrie en y subjuguant les tribus indigènes. C'était par rapport à la nation des Samnites ce que l'on appelait un *ver sacrum*, un de ces essaims de jeunes gens, soigneusement choisis et consacrés aux dieux, que les peuples italiotes avaient coutume de lancer en avant pour conquérir des terres et y devenir le noyau d'un nouveau peuple. Les Œnotriens n'avaient plus pour les protéger et pour les réunir dans une défense commune la puissance de la grande cité dont ils avaient pendant deux cents ans reconnu les lois. Crotone était trop loin et ne s'oc-

cupait pas des affaires de ce pays; Thurioi naissait à peine. Aucune des villes grecques que Sybaris avait autrefois fondées sur les côtes de l'Œnotrie, même Poseidônia, la plus considérable de toutes, n'était capable de reprendre la succession de son ancienne métropole. Tout lien était d'ailleurs rompu entre elles par la catastrophe de 510; elles vivaient dans l'isolement, et leurs préoccupations égoïstes et à courte vue ne s'étendaient plus au-delà des limites de leurs petits territoires particuliers. Négligés des Grecs, les Œnotriens avaient en grande partie oublié les mœurs helléniques. Ils étaient retombés dans l'état de morcellement par tribus et par villes rivales, d'où les Sybarites les avaient tirés pour quelque temps. Jamais ils n'avaient su montrer de vigueur et d'aptitudes guerrières. Les Lucaniens n'eurent donc pas de peine à les soumettre, à les absorber et à les refouler. Ils s'emparèrent de leurs montagnes et s'y établirent, descendant bientôt de là pour atteindre la mer Ionienne. La chaîne des villes grecques, qui pendant plusieurs siècles s'était étendue sans interruption sur le littoral des deux mers qui baignent les côtés de la partie extrême de l'Italie, fut ainsi coupée en tronçons qui s'efforcèrent vainement de

se rejoindre. Les Lucaniens tournèrent alors leurs efforts sur les cités helléniques, dont ils poursuivirent la destruction. Depuis ce temps l'histoire de ces villes qui avaient paru d'abord destinées à conquérir toute l'Italie, et qui avaient fait de la portion méridionale une nouvelle Grèce, n'est plus que celle de leurs luttes incessantes pour sauvegarder leur propre existence contre les Lucaniens et contre les Bruttiens, sortis à leur tour des flancs de la nation lucanienne.

Dans une de ses tragédies, représentée avant 450, Sophocle, en décrivant les côtes de l'Italie, n'y voyait que les Ligures, puis les Tyrrhéniens, en ce moment maîtres de la Campanie, puis après eux, à l'est du Silaros, les Œnotriens. En 432, quand les Tarentins fondèrent Héraclée, les Lucaniens occupaient déjà les montagnes voisines et étaient une menace des plus sérieuses pour les territoires grecs de la côte. Au début du IVe siècle, lors de la composition du Périple mis sous le nom de Scylax, l'Œnotrie toute entière était devenue la Lucanie. Ce sont autant de jalons pour déterminer la chronologie de la révolution ethnique d'où sortit la ruine des établissements des Grecs dans le midi de l'Italie.

On nous affirme que Poseidônia fut la première ville hellénique qui tomba sous le joug des Lucaniens. C'est en effet ce qui devait être, d'après sa position géographique sur les bords du Silaros. En 390, Laos, bien plus méridionale, se trouvait du côté du nord-ouest le boulevard des établissements grecs et sa défense devenait pour toutes les autres cités un intérêt général, à tel point que, par un effort extraordinaire, elles envoyèrent pour tenter de délivrer Laos une armée fédérale, où chacune avait fourni son contingent et où le rôle principal appartenait aux Thuriens. Cette armée fut anéantie par les barbares, et son désastre acheva d'ouvrir aux Lucaniens l'accès de la Grande-Grèce. Pour que les choses se soient ainsi passées, pour que Laos eût pris dès lors cette importance comme avant-poste de la civilisation hellénique, il faut qu'en 390 Poseidônia, poste encore plus avancé, que les Lucaniens devaient trouver sur leur route dès les débuts de leur invasion, quand ils forcèrent la ligne du Silaros, eût déjà succombé depuis un certain temps. Il est même probable que sa chute fut antérieure à la date où les Lucaniens, vers 432, commencèrent à menacer sérieusement le territoire où Tarente construisait Héraclée, à la fois

pour les tenir eux-mêmes en bride et pour arrêter le développement des possessions de Thurioi, qu'elle jalousait.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, c'est en même temps que l'ancienne colonie des Trézéniens vit finir son autonomie hellénique, qu'elle perdit son nom grec de Poseidônia pour recevoir de ses nouveaux maîtres celui de Paistum. Ce dernier nom commence avec la conquête sabellique à se lire sur des monnaies dont les légendes sont en langue osco-samnite, écrite avec des caractères grecs suivant l'usage propre aux Lucaniens. Un curieux récit emprunté par Athénée à Aristoxène, écrivain tarentin du milieu du IVe siècle, nous renseigne sur ce qu'était la condition des Grecs de Poseidônia après la ruine de l'indépendance de leur cité. Ils n'en avaient pas été expulsés, mais privés de leurs droits politiques et déclarés incapables de porter les armes, réduits par conséquent à une sorte d'ilotisme. On les avaient contraints à recevoir dans leurs murs une colonie de Lucaniens, entre les mains de qui était l'autorité et auxquels ils avaient dû céder une partie de leurs terres. Les anciens Poseidôniates avaient, du reste, gardé sous cette domination barbare leurs mœurs grec-

ques et l'usage de la langue hellénique. Chaque année, à une certaine fête, ils se réunissaient pour pleurer sur leur asservissement et commémorer les souvenirs des temps prospères de leur indépendance. Les Lucaniens laissaient toute liberté à cette expression de leurs regrets ; les larmes ne leur paraissaient point à craindre.

Quand Alexandre le Molosse, roi d'Épire, vint en Italie, appelé par les Tarentins, pour défendre les Grecs contre les Lucaniens et les Bruttiens, après avoir délivré Héraclée et remporté une première victoire dans son voisinage, il signa des traités d'alliance avec les Achéens de Métaponte, qu'il chargeait de surveiller Tarente, dont la fidélité lui était supecte, tandis que lui-même allait s'enfoncer dans le pays, avec les Pédicules ou Peucétiens de l'Apulie, enfin avec les Romains, qui, devenus maîtres de la Campanie, entamaient à ce moment la seconde guerre Samnite et venaient de leur côté de s'assurer la coopérations des Apuliens. Ayant assuré de cette façon la liberté de ses opérations, le monarque épirote transporta ses troupes par mer jusque dans le golfe Poseidôniate. Débarquant à l'embouchure du Silaros, il écrasa sous les murs de Pæstum l'armée combinée des Luca-

niens et des Samnites. Après ce succès, il s'enfonça dans les montagnes de la Lucanie, en enleva les principales places fortes et obligea les Lucaniens à lui remettre comme otages trois cents jeunes gens de leurs premières familles, qu'il envoya en Épire. A la suite de la victoire d'Alexandre, Pæstum redevint Poseidônia ; ses habitants grecs recouvrèrent leur liberté. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Quelques mois après le vaillant roi d'Épire était tué devant Pandosia, dans le bassin du Crathis, et son corps coupé en morceaux par les Bruttiens. Les résultats qu'Alexandre avait obtenus en faveur des Grecs furent emportés dans son désastre. Partout où elle avait été brisée, la suprématie des Lucaniens se rétablit. Les Poseidôniates retombèrent sous le joug ; Pæstum fut de nouveau une ville mixo-barbare, où l'élément grec était subordonné à l'élément de race sabellique.

Quarante ans après, Rome faisait la conquête de la Lucanie. Par toute la contrée, et aussi dans le Bruttium, à Thurioi, à Crotone, à Locres, à Rhêgion, les Romains se présentaient comme les protecteurs des villes grecques opprimées par les barbares. Ils durent agir de même à Pæstum ; mais les historiens ne nous ont rien transmis sur ce que la

ville devint dans ces événements, non plus que dans la guerre de Pyrrhos, qui les suivit immédiatement. La guerre finie, les Romains établirent à Pæstum, en 273, une colonie de droit latin, destinée à assurer la soumission de la partie voisine de la Lucanie. Les nouveaux colons, qui paraissent avoir été nombreux, prirent sans doute dans la ville la place et dans son territoire les propriétés des Lucaniens, qu'il y avait intérêt à ne pas laisser installés à l'abri des murs de cette forteresse. Les anciens habitants grecs, relevés de leur servage, furent mis sur un pied d'égalité avec les colons, participant aux droits politiques de la cité ainsi créée sous l'hégémonie de Rome, et bientôt ils s'assimilèrent à eux en se latinisant. Dès l'origine du nouveau régime, Pæstum recouvra en partie au moins son ancienne prospérité. Nous en avons la preuve dans ce fait que la colonie latine qu'on y avait installée frappa des espèces d'argent, ce qu'elle ne put faire que dans l'intervalle entre 273, date de sa fondation, et 268, époque où Rome, s'étant mise pour la première fois à fabriquer une monnaie d'argent, lui réserva le monopole de la circulation et interdit le monnayage de ce métal à toutes les villes dépendant de son alliance.

L'histoire de la seconde guerre Punique mentionne plusieurs fois le nom de Pæstum pour signaler son inébranlable fidélité à la cause romaine. Au moment de la bataille de Cannes ses habitants envoyaient au Sénat des patères d'or en signe d'hommage et d'allégeance invariable. En 210, c'est Pæstum qui fournit une partie des vaisseaux de la flotte avec laquelle Décius Quinctius essaya vainement de ravitailler la citadelle de Tarente, bloquée par Hannibal. L'amiral tarentin, nommé Damocrate, la détruisit, et l'amiral romain périt dans le combat. Malgré ce désastre qui aurait pu décourager ses habitants, nous retrouvons Pæstum, dès l'année suivante, au nombre des dix-huit colonies latines qui se déclarèrent prêtes à continuer la lutte sans ménager les sacrifices, tant que la métropole en aurait besoin.

Les sources littéraires sont ensuite muettes au sujet de cette ville jusqu'à la fin de la République romaine. On n'en trouve qu'une mention incidentelle dans les lettres de Cicéron. Mais les monuments numismatiques sont là pour attester par l'abondance et la variété de son monnayage de cuivre, qui est des plus intéressants, ce qu'elle gardait de vie et de richesse. Pæstum est avec Venusia, Brun-

disium et Vibo Valentia l'une des quatres villes, placées dans les mêmes conditions politiques, qui continuèrent à fabriquer des espèces d'appoint pour l'usage local jusqu'au moment où, par suite de l'explosion de la Guerre Sociale, la loi Julia lui fit perdre la qualité de colonie latine pour devenir un municipe de citoyens romains et la loi Plautia-Papiria interdit en Italie tout monnayage autre que celui de Rome.

Il n'en est pas question dans les récits des guerres civiles ; mais tous les géographes du commencement de l'Empire citent Pæstum parmi les anciennes villes d'origine grecque qui se maintenaient de leur temps. Strabon dit qu'elle était devenue fort malsaine à cause des marais qui s'étaient formés dans son voisinage, ce qui indique que les travaux autrefois exécutés par les Poseidôniates pour assurer l'écoulement des eaux du Salso n'avaient pas été entretenus. Pourtant la décadence n'avait pas encore commencé pour cette ville. Il faut qu'elle ait conservé une importance hors ligne pour avoir été l'objet d'une exception unique au régime monétaire établi par Auguste en Italie. L'Empereur ayant partagé avec le Sénat la direction de la frappe des monnaies et laissé à l'autorité sénatoriale l'é-

mission et l'administration des espèces de cuivre, tout monnayage local fut interdit en Italie, tandis qu'on en accordait des permissions dans les autres provinces, surtout en Orient. Une seule dérogation fut faite à cette règle, et cela en faveur de Pæstum. Il existe en effet tout un groupe de petites pièces de cuivre portant les effigies d'Auguste et de Tibère, avec le nom de cette ville et la mention du sénatus-consulte spécial qui avait autorisé une semblable fabrication. Dans les principes du droit public d'alors, il est difficile d'admettre qu'une exception aussi extraordinaire ait pu être accordée à une ville qui n'avait pas le rang colonial. Il est donc probable, bien que les historiens gardent le silence à cet égard, que ce fut déjà sous Auguste que Pæstum fut refaite colonie, titre qui lui est donné dans quelques inscriptions de l'époque impériale. Pour cette dernière période, c'est dans les monuments de l'épigraphie latine qu'il faut chercher quelques renseignements sur l'histoire et la condition de la ville. On n'y voit que, tout en déclinant dans une certaine mesure, Pæstum resta jusqu'aux invasions barbares la principale ville de la région. C'était au IIe siècle le chef-lieu d'une des huit *præfecturæ* de la Lucanie.

Dès le ve siècle nous rencontrons des évêques de Pæstum. La légende ecclésiastique prétend qu'en 370 un général de Valentinien, nommé Gavinius, natif de Pæstum, ayant été dans la Bretagne guerroyer contre les Pictes, en rapporta le corps de l'apôtre saint Mathieu, qu'il déposa dans une des églises de sa ville natale. Sous la domination des Longobards cette ville subsistait encore, bien que désormais très inférieure en importance à sa voisine Salerne. On la désignait alors le plus habituellement dans l'usage sous le nom de *Lucania*. C'est ainsi qu'elle est appelée par Paul Diacre et dans le partage de la principauté de Bénévent entre Radelchis et Siconulfe, en 851. Vint-huit ans après, une bande de Sarrasins se fixait à Acropoli et dévastait par ses incursions continuelles toute la région voisine. C'est alors, mais sans qu'on puisse en fixer la date précise, que la population de Pæstum ou Lucania, avec son évêque, se décida à abandonner la ville, dont la situation était trop exposée aux ravages des musulmans, et à se retirer dans la montagne, où elle s'établit sur la forte position de Capaccio, de plus facile défense. Jusqu'à la fin du xie siècle, bien que Pæstum ne fût plus qu'un désert, l'évêque continua à porter le titre de *Pæstanus*

episcopus; c'est seulement plus tard qu'on y substitua celui de *Caputaquensis episcopus*.

L'émigration avait été si brusque, s'était opérée dans un tel désordre que le corps regardé comme celui de saint Mathieu était resté abandonné dans son église. En 954, les gens de Salerne vinrent l'y chercher et le transportèrent dans leur cathédrale; mais, chose singulière et quelque peu suspecte, un siècle plus tard on avait oublié l'endroit exact où il avait été déposé, et il fallut que l'archevêque fît des fouilles en 1080 pour le retrouver. C'est à la suite de cette dernière découverte, racontée dans une lettre du Pape Grégoire VII à la date du 18 septembre 1080, que Robert Guiscard, récemment entré en possession de Salerne, fit rebâtir avec une extrême magnificence l'église métropolitaine de sa nouvelle capitale. Les ruines de Pæstum demeurées presque intactes dans leur abandon, furent exploitées comme carrière pour ces travaux, ainsi qu'elles l'étaient déjà depuis un siècle par les Amalfitains. Les édifices de l'époque romaine, où les matériaux précieux avaient été prodigués, furent alors entièrement démolis, mais on ne s'attaqua pas aux temples grecs, dont la pierre plus commune ne valait pas les dépenses du

transport. On désigne du moins comme provenant de Pæstum tous les fragments antiques un peu importants que renferment les édifices de Salerne et d'Amalfi, colonnes, sarcophages, marbres de toute nature. Mais il se pourrait qu'il y ait là de la légende; Salerne avait ses monuments antiques qui ont du être exploités, et Pæstum n'était pas la seule localité de la région qui pût fournir des marbres romains. Tout indique, par exemple, que les ruines de Velia, qui étaient également à portée de Salerne et d'Amalfi, subirent alors la même spoliation.

Un des faits les plus extraordinaires que l'on puisse imaginer est qu'à dix lieues seulement de Salerne et à cinq d'Eboli, des ruines de l'importance de celles qui subsistaient encore à Pæstum après tous ces ravages, trois temples debout et presque entiers, aient pu demeurer absolument inconnues pendant toute l'époque de la Renaissance et pendant le XVIIe siècle. On ne comprend pas comment Cyriaque d'Ancône, qui visita la Lucanie, Leandro Alberti, qui voyagea également dans le pays, comment surtout Cluvier, toujours observateur si exact, qui alla sûrement à Capaccio et qui parle de l'existence de la localité voisine conservant encore

le nom de Pesto, ne paraissent pas avoir eu connaissance des temples et n'en soufflent pas mot. De Capaccio on les voit cependant à l'œil nu, et il fallait passer à leur pied pour se rendre de Salerne ou d'Eboli dans le Cilento. C'est seulement entre 1734 et 1740 qu'ils furent découverts et signalés pour la première fois par un certain comte Gazola, officier au service du roi Charles IV de Bourbon. Quelques années après, en 1745, Antonini les décrivait dans son livre sur la Lucanie, entièrement discrédité aujourd'hui par le grand nombre des inscriptions fausses qu'il y a insérées, soit qu'il les eût inventées lui-même, soit qu'il les eût acceptées d'autres avec trop de crédulité et sans critique, mais où cependant les descriptions des lieux et les indications topographiques sont généralement exactes. J'ai pu le vérifier sur un grand nombre de points. Mazzocchi, en 1754, donna place à une dissertation sur l'histoire et les antiquités de Pæstum dans son ouvrage sur les Tables d'Héraclée. Avant la fin du XVIIIe siècle les temples avaient fait l'objet des écrits spéciaux de Magnoni et de Paoli; ils avaient été visités aussi par un grand nombre de voyageurs de tous les pays de l'Europe, entre lesquels on doit une mention

spéciale à Swinburne, qui en donna une description fort exacte en 1779. C'est seulement dans les planches de la *Magna Græcia* de Wilkins, publiée à Cambridge en 1807, que l'architecture des temples de Pæstum fut reproduite d'une façon à peu près satisfaisante. Cette publication même laissait encore beaucoup à désirer, et il faut traverser une vingtaine d'années de plus avant d'en arriver à l'admirable étude de Labrouste sur ces temples, laquelle fut son envoi de Rome et marque une époque décisive dans l'histoire de notre école, de même qu'elle fut le point de départ de la véritable connaissance de l'architecture grecque. Ce travail fameux, bien des fois exposé et consulté par tous les architectes et les archéologues, est pourtant resté près d'un demi-siècle inédit dans les cartons de l'École des Beaux-Arts. Il n'y a que peu d'années que l'on s'est décidé à le graver, alors que l'on entreprit la publication des restaurations architecturales des prix de Rome, publication qui aurait été de la plus grande utilité mais qui malheureusement a été interrompue presque aussitôt que commencée, peut-être parce qu'elle avait été inaugurée avec un luxe trop coûteux et sur une échelle trop monumentale.

Les édifices qui subsistent encore à Pæstum sont tous de construction grecque et appartiennent au plus beau temps de la splendeur de Poseidônia. Ils sont bâtis avec le travertin solide et résistant, mais plein de cavités, que les eaux du Salso déposent dans la plaine au voisinage immédiat de la ville. Ce travertin, comme celui des environs de Tivoli, employé à Rome, revêt sous l'action de l'air et du soleil une admirable teinte d'un jaune chaud et doré.

Les murs d'enceinte dessinent un pentagone irrégulier de près de 5 kilomètres de pourtour, avec quatre portes s'ouvrant vers les quatre points cardinaux. On les suit dans la totalité de leur parcours, et en beaucoup d'endroits ils restent debout à une hauteur considérable, ainsi que les tours carrées qui en défendaient chacun des saillants ou des points morts. L'appareil en est tout hellénique et d'une grande régularité. Cependant la porte de l'est, la seule qui ait été conservée presque intacte, est surmontée d'une voûte à claveaux, dont la clef est décorée d'un côté de dauphins, de l'autre d'une Néréide à queue de poisson, sculptée en bas-relief, emblèmes du domaine de Poseidôn. Cette circonstance, moins extraordinaire en Italie

qu'elle ne serait en Grèce et où l'on doit reconnaître l'influence de l'art de bâtir des Étrusques de la Campanie, ne permet pourtant pas d'attribuer une bien grande antiquité aux murailles de Pæstum. D'après leur appareil même, je ne crois pas qu'on puisse les faire remonter plus haut que la seconde moitié du IVe siècle avant notre ère. Je serais disposé à penser qu'ils ont dû être construits sous les auspices d'Alexandre d'Épire, après sa victoire sur les Lucaniens. Il est, en effet, dans la vraisemblance qu'il se soit occupé de fortifier à nouveau la cité à laquelle il croyait avoir rendu d'une manière durable son indépendance et sa nationalité hellénique.

C'est dans l'intérieur de l'enceinte, occupé aujourd'hui par des cultures potagères et par des buissons où pullulent les lézards et les serpents, que se trouvent les trois temples conservés. Deux, les principaux, sont groupés l'un près de l'autre dans la partie méridionale de la ville; ils présentaient leur façade sur un des côtés de l'agora. Le plus grand et le plus beau, qui est aussi le plus ancien, est désigné vulgairement sous le nom de Temple de Neptune. Avec le Temple de Thésée à Athènes, c'est l'édifice d'ordre dorique le mieux

conservé qui subsiste, et l'impression grandiose qu'il produit à la vue peut rivaliser même avec celle du Parthénon. Il est précédé d'une esplanade au milieu de laquelle on voit le soubassement qui portait l'autel des sacrifices, car dans les pratiques de la religion grecque ces rites sanglants s'accomplissaient en plein air, en dehors du temple. Long de 58 mètres et large de 26, ce temple était hypèthre, c'est-à-dire que la cella ou sanctuaire, dans laquelle était placée la statue de la divinité, demeurait à ciel découvert. Il est périptère et présente six puissantes colonnes cannelées à chacune de ses extrémités, douze sur chacun de ses côtés, en tout trente-six, de 8 m. 90 de hauteur et de 2 m. 27 de diamètre. L'intérieur de la cella est garni de seize colonnes de près de 2 mètres de diamètre, surmontées d'un second ordre de colonnes plus petites, qui portaient le toit. A l'exception d'un côté de cet étage supérieur de l'intérieur, toutes les colonnes sont intactes, ainsi que l'entablement et les frontons. En revanche, le mur de la cella a été démoli pour employer ses pierres comme matériaux de construction. Au premier abord l'architecture de ce magnifique temple paraît pauvre comme décoration extérieure, plus pauvre

même qu'elle n'était en réalité dans l'origine. La couche d'un stuc fin et compact qui partout revêtait la pierre, en bouchait les trous et lui donnait une surface lisse comme celle du marbre, a fini, sous l'effet du temps et de l'air marin, par disparaître en majeure partie; elle ne se conserve plus que de loin en loin, par plaques. Avec elle a péri l'ornementation polychrome qui y avait été tracée, et qui rehaussait tous les membres de l'architecture en les enrichissant. Mais cette absence même de décoration, cette simplicité dans laquelle ne se retrouve plus que le nécessaire et l'essentiel, fait ressortir encore mieux l'accent de puissance, de majesté grandiose, de force et d'inébranlable solidité de l'édifice. Avec ses énormes colonnes rapprochées les unes des autres, et dont le diamètre diminue considérablement de la base au sommet, son puissant entablement et sa corniche très saillante, son ordonnance simple et claire, ses nobles proportions, le beau profil de ses masses, il est comme une révélation du génie dorien dans sa mâle sévérité. Tout cela était tellement en dehors des fausses idées que l'on se faisait de l'art grec au siècle dernier, que les premiers antiquaires qui parlèrent de ce temple le crurent phénicien ou

étrusque. Mieux au fait des choses nous savons en apprécier la pure fleur hellénique, et nous ne nous lassons pas d'admirer le cachet de grandeur que l'architecte a su donner à un édifice qui paraît colossal. Car il faut un effort de la pensée pour se rendre compte de ses dimensions médiocres. Mais nous savons aussi que l'exagération des proportions réciproques des différentes parties dans le sens de la solidité massive est un indice incontestable de haute antiquité.

Le temple dit de Neptune à Pæstum est un des plus anciens monuments d'ordre dorique qui se soient conservés jusqu'à nous. On ne doit pas hésiter à en faire remonter l'érection jusque dans la première moitié du VIe siècle avant J.-C. Et il y a des probabilités considérables pour qu'il ait été construit au moment même où le site de Poseidônia, après un premier établissement plus près de la mer, fut définitivement fixé sur le point d'où il ne devait plus se déplacer tant que la ville existerait.

Le second temple est à très peu de distance au sud du premier et parallèle à lui. Ses dimensions sont légèrement moindres, puisqu'il a 54 m. 33 de longueur et 24 m. 50 de largeur; ses colonnes sont à la fois plus nombreuses et plus minces,

n'ayant pas 2 mètres de diamètre à la base. L'édifice est d'ailleurs tout à fait exceptionnel de plan et d'architecture. Le péristyle compte 50 colonnes, dont neuf sur chaque façade. Nul autre temple connu n'offre ainsi à la façade un nombre impair de supports, dont le résultat était de placer une colonne droit en avant de la porte d'entrée. A cette étrange disposition de l'extérieur correspond celle de l'intérieur, où la cella est divisée en deux nefs dans le sens de sa longueur, par une rangée de colonnes placée au milieu. C'est la manière dont cette disposition s'écarte de celles que l'on observe constamment dans les temples, où elles sont pour ainsi dire typiques, qui a induit certains archéologues à donner à l'édifice en question le nom de Basilique, adopté dans l'usage vulgaire et par lequel les *ciceroni* ne manquent jamais de le désigner. Il est pourtant certain que ce nom est inexact, que nous avons encore là un temple, mais un temple d'un type particulier, consacré à deux divinités synthrones, placées sur un pied d'égalité, qui avaient chacune sa statue au fond d'une des nefs de la cella.

Les colonnes et leurs chapiteaux d'ordre dorique ne sont pas moins extraordinaires, moins en dehors

des types habituellement reçus que le plan. Le fût est très sensiblement galbé; c'est en courbe qu'il diminue à sa partie supérieure. Quant au chapiteau, sa conception est unique, mais des moins heureuses, et les architectes grecs ont bien fait de ne pas l'adopter. Au lieu du bel évasement de la corbeille qui surmonte à l'ordinaire la colonne dorique et supporte si bien l'architrave, en rassurant le regard par son aspect de résistance et de stabilité, il semble que celui qui en a arrêté le dessin ait voulu imiter l'apparence d'un coussin de matière molle, comprimé entre la colonne dressée et l'entablement qui l'écrase de son poids. L'extrémité du fût y pénètre comme en se creusant un trou, et tout autour de la cavité qui se produit ainsi le coussin revient en saillie, en formant un gros bourrelet. Il en résulte un profil disgracieux, quelque chose qui inquiète l'œil, qui n'est ni logique ni donnant une impression suffisante de solidité des matériaux.

Ce temple étrange est manifestement postérieur à son compagnon, d'une époque où l'art, travaillé d'un besoin de perfectionnement, cherchait sa voie dans des tentatives hardies, qui n'étaient pas toujours heureuses. On ne se trompera pas en l'attri-

buant à la fin du VIe siècle, à une date précédant encore celle de la ruine de Sybaris.

On peut, je crois, arriver avec une assez grande certitude à déterminer les divinités auxquelles étaient dédiées ces deux temples accouplés sur la place principale de la cité. La désignation de Temple de Neptune est satisfaisante et doit être conservée. Il s'agit, en effet, du principal et du plus ancien sanctuaire de la cité, par conséquent de celui que l'on est en droit de considérer comme ayant été consacré à son dieu protecteur et éponyme. Il est même facile de restituer, d'après le type des incuses de Poseidônia, l'attitude que devait avoir la statue de Poseidôn dressée au fond de la cella. On découvrit en 1820, entre les deux temples, un dépôt de plusieurs milliers de statuettes en terre-cuite de Dêmêter Courotrophos ou Nourrice, portant un enfant dans ses bras, statuettes dont les principales variétés ont été publiées par Gerhard. Ceci prouve qu'un des deux sanctuaires était dédié à Dêmêter, et je n'hésite pas à attribuer une telle consécration à la prétendue Basilique, dont elle explique tout naturellement la disposition exceptionnelle. Les deux nefs parallèles de la cella, je viens de le dire, attestent qu'on adorait

simultanément dans ce temple deux divinités associées et placées dans une parité parfaite. Dans l'Olympe hellénique une telle donnée convient mieux qu'à tout autre à Dêmêter et à Perséphonê-Corê, la mère et la fille, celles que l'on qualifiait par excellence comme « les deux Déesses, » *tô Theô*. La numismatique de Pæstum montre que dans le culte de cette ville Dêmêter tenait le premier rang après Poseidôn, par une association du dieu des eaux avec la déesse de la terre, apportée de leur pays natal par les colons Trézéniens. Nous la retrouvons égatement en Arcadie, dans les plus anciennes origines de la religion d'Eleusis, ainsi que sur plusieurs autres points de la Grèce.

Le troisième des temples restés debout à Pæstum se trouve assez loin des deux autres, dans la partie nord de la ville, auprès de la porte par laquelle on entre en venant de Salerne ou d'Eboli. Sa désignation vulgaire de Temple de Cérès ou de Vesta, n'a aucune raison d'être ; il est même certain que la première des deux expressions est fausse puisque nous venons de reconnaître d'une manière formelle le temple de Dêmêter dans la soi-disant Basilique. Mais il n'existe aucune donnée qui permette d'attribuer scientifiquement cet édifice au

culte de tel ou tel personnage divin. On ne peut donc l'appeler que le Petit temple, d'après ses dimensions beaucoup plus restreintes que celles des deux autres ; car il n'a que 32 m. 25 de long sur 14 m. 25 de large. Son péristyle offre 34 colonnes, dont six à chacune des deux façades. Il est encore d'architecture purement grecque et d'ordre dorique, mais les proportions en sont plus maigres, moins nobles, marquées d'une moindre expression de force que dans le grand temple. Les colonnes, qui n'ont que 1 m. 60 de diamètre rétrécissent leurs fûts en ligne droite. Celles du vestibule se distinguent des autres par leurs cannelures plus nombreuses. La corniche ne présente qu'une saillie médiocre. Il est manifeste qu'un siècle au moins d'intervalle a dû séparer la construction de ce temple de celle des deux de la partie sud de la ville, et que dans l'intervalle se place la période d'apogée de l'architecture dorique marquée par les édifices du temps de Périclès. Les temples de Poseidôn et de Dêmêter et Corê nous montrent l'art plein de la sève de la jeunesse, tendant vers ses derniers progrès mais ne les ayant pas encore réalisés. Au petit temple il donne déjà des marques de l'épuisement qui suivit sa floraison complète; il vient

d'entrer dans sa phase descendante. Aussi ce monument doit-il être rapporté aux derniers temps de l'indépendance hellénique de Poseidônia, si même il n'appartient pas au IVe siècle, c'est-à-dire à l'époque où Pæstum, soumis aux Lucaniens, était devenu une ville mixo-barbare, mais où les mœurs grecques prévalaient encore et où surtout les formes de l'art devaient être restées helléniques.

Dans l'intervalle entre le grand et le petit temple sont disséminées des ruines en beaucoup plus mauvais état, qui sont celles d'édifices de l'époque romaine et qui, si elles étaient seules, ne mériteraient par d'attirer les voyageurs en ces lieux. Il y a celles d'un théâtre et d'un amphithéâtre, puis le soubassement d'un temple assez petit, démoli et dépouillé de ses marbres quand Pæstum était devenu la carrière des constructeurs de Salerne et d'Amalfi. C'est en 1830 qu'il a été exhumé. Toutes les fois, du reste, que l'on a essayé des fouilles dans l'intérieur de la muraille d'enceinte on a promptement rendu au jour les vestiges de constructions antiques, portique bordant le côté de l'agora opposé à celui des deux temples, habitations privées, édifices de diverses natures. Un déblaiement systématique et régulier mettrait à découvert

tout le plan de la ville et permettrait de circuler sur le pavé de ses rues au milieu des arasements de ses maisons.

Mais où des fouilles régulières sont le plus indiquées et donneraient incontestablement des résultats, c'est dans la nécropole qui, au sortir de la porte du nord, se prolongeait presque jusqu'au passage du Silarus, des deux côtés de la voie qui conduisait à Eburum et allait rejoindre la grande artère des communications entre la Campanie et la Lucanie. Là des circonstances fortuites ont plusieurs fois amené la trouvaille de tombeaux riches et importants, parmi lesquels il en était qui offraient une petite chambre souterraine de forme carrée, décorée de peintures grecques. Plusieurs de ces peintures ont été transportées au Musée de Naples. Telles sont celles qui représentent des femmes exécutant la danse grave dont l'usage s'est conservé, sous le nom de *tratta*, chez les Grecs modernes. Dans cette danse deux files de femmes se forment en se tenant par la main, puis s'enchevêtrent de façon à former par leurs mains jointes comme les mailles d'un réseau. Ainsi placées, elles opèrent en chantant des évolutions lentes et cadencées sous la conduite d'un homme qui joue la musique du bal-

let. J'ai vu à Mégare, un jour de fête, la *tratta* dansée par des femmes du type le plus classique (Mégare est justement célèbre à cet égard), qui conservaient presque trait pour trait le costume des Doriennes de Poseidônia dans les peintures conservées à Naples. D'autres, provenant d'un second tombeau, nous montrent des guerriers complètement équipés et en partie déjà montés à cheval, qui se mettent en route pour le combat et font leur adieux à leurs familles. Le style en est remarquable et d'inspiration encore grecque, rappelant cependant avant toute autre chose les peintures des vases de Capoue et de la Lucanie à la dernière époque de l'art céramographique, exécutées dans le IIIe siècle, non par les mains d'Hellènes mais par celles d'indigènes Campaniens ou Lucaniens, d'après les traditions des modèles grecs, en y ajoutant une certaine pointe de goût propre. Dans les peintures murales du tombeau de Pæstum le costume de guerre n'est pas proprement celui des Grecs; c'est celui des Samnites et des Lucaniens figurés dans les décorations des plus récentes poteries peintes de Capoue et de la Basilicate, comme dans les fresques de certains tombeaux découverts il y a peu d'années à Sant'Angelo in Formis, auprès de Ca-

poue. La forme des casques, surchargés d'une profusion d'aigrettes et d'ornements d'un aspect étrange, est surtout décisive à ce point de vue. Les peintures funéraires dont je parle sont donc des monuments de la période de la domination lucanienne, prolongée à Pæstum pendant près d'un siècle et demi.

Mais les plus admirables fresques qui aient jamais été découvertes dans un tombeau de cette localité, celles que l'on pouvait hardiment et sans hésitation attribuer au second quart du ve siècle av. J.-C., n'ont pas été conservées. On n'avait pas pu parvenir à les détacher de la muraille, et la tombe où elles se trouvaient est aujourd'hui remblayée. Elles ne sont connues du public archéologue que par le très médiocre croquis réduit, qu'Abeken en a inséré dans une des planches de son livre sur l'Italie centrale. Mais un des dessinateurs les plus habiles à rendre avec vérité les différents styles de l'art antique, M. Geslin, en possède à Paris des calques qu'il avait exécutés peu de temps après la découverte, en 1845; j'ai pu les examiner, et rien ne serait plus désirable que de les voir publier de la grandeur des originaux. En effet, d'après les calques dont la fidélité paraît extrême, ces peintures étaient de la plus

admirable beauté. Elles dataient du moment précis où l'art du peintre chez les Grecs, arrivé à ce point culminant de science et de noblesse du dessin dont les plus beaux vases à figures rouges et les lécythes athéniens décorés au trait sur fond blanc nous donnent l'idée, n'avait pas encore cherché à sortir des conventions du bas-relief, à rendre par des ressources qui lui fussent propres ce que la sculpture ne saurait exprimer, la profondeur de l'espace, le recul et la diversité des plans, les dégradations de couleur et de lumière qui accusent le modelé des surfaces, en un mot tout ce qui constitue le clair-obscur et la perspective aérienne. Comme l'avaient fait antérieurement les Égyptiens et les Assyriens, les artistes hellènes continuaient encore à ce moment d'attribuer à toute surface une valeur uniforme et tranchée; à tout le nu d'un corps ils donnaient la même couleur, plus ou moins claire, suivant qu'il s'agissait d'une femme ou d'un homme. Toute une draperie était du même ton, sans que le peintre s'inquiétât de savoir si, dans telle ou telle position, la teinte de l'étoffe ne devait pas être tantôt assombrie par l'ombre portée, tantôt, au contraire, avivée et comme égayée par le rayon qui la frappait. Tout son effort tendait à l'exécution d'un

dessin à la fois savant et pur, noble et élégant, d'une fière et libre allure, qui cernait la silhouette de toutes les formes d'un trait absolument sûr, sans hésitations ni repentirs, marquant les détails intérieurs par quelques indications aussi sommaires que justes, employées avec une extrême sobriété. Dans ce dessin au trait, qu'ils avaient su pousser à un degré de noblesse et de beauté qu'aucun autre peuple n'a jamais égalé, ils appliquaient une véritable enluminure conventionnelle, étendant, dans les limites des traits qui circonscrivaient les diverses parties des figures, des tons entiers et plats, posés les uns à côté des autres, sans transition qui les reliassent. C'est encore ainsi que peignait le grand Polygnote de Thasos, l'artiste favori de Cimon fils de Miltiade. Les ressources techniques dont il avait usé étaient encore si restreintes, si primitives, que du temps des Romains on traitait comme une affectation de connaisseur l'admiration pour ses peintures, de même qu'il fut longtemps à la mode de se moquer des admirateurs de Giotto. Mais dans les données que j'ai essayé de définir, Polygnote avait su parler aux yeux d'une manière si claire, si élevée, si majestueuse, qu'au temps même où Apelle ame-

nait la peinture au dernier terme de sa perfection, Aristote mettait le vieux maître de Thasos au dessus de tous les autres pour l'accent de grandeur surhumaine qu'il avait su imprimer à ses figures. Je ne connais rien qui puisse donner des œuvres de ce maître, et en général de l'art de son époque, une idée plus approchante que ce qui restait des peintures du tombeau de Pæstum lorsque les calqua M. Geslin. Il y a surtout une figure de jeune guerrier mort, qu'un de ses compagnons, monté à cheval, emporte sur ses épaules; étant donnée cette manière de comprendre le côté pratique de la peinture, l'art ne saurait aller plus loin, rien produire d'une plus grandiose et plus parfaite élégance.

En avant de la porte de l'est ce ne sont plus des tombeaux que l'on observe, mais un fragment du pavé antique de la voie qui sortait de ce côté, se dirigeant vers les montagnes, et l'aqueduc souterrain de construction grecque qui amenait à la ville des eaux plus salubres que celles du Salso, des puits ou des sources de la plaine marécageuse qui l'environne. Actuellement que cet aqueduc ne fonctionne plus, il faut avoir soin d'apporter avec soi son eau quand on va à Pæstum, car celle de la localité a un goût repoussant et donne infaillible-

ment la fièvre. Un des premiers soins des fondateurs de Poseidônia avait dû être de remédier à ce grave inconvénient, en approvisionnant la ville qu'ils construisaient d'une eau bonne et saine, qu'on ne pouvait faire venir que de la montagne voisine; c'est une nécessité qui s'imposa à eux de la façon la plus impérieuse.

La prise d'eau de leur aqueduc était vers le point de la montagne où se voient les ruines médiévales et les quelques masures de Capaccio Vecchio. La forme la plus ancienne du nom de cette dernière localité est *Caputaqueum*, « la tête des eaux », altéré ensuite en *Capaucium*. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est à Capaccio que se retirèrent, dans la seconde moitié du IXe siècle, les habitants et l'évêque de Pæstum, chassés de leur cité par les incursions des Sarrasins. Il y eut donc tout de suite en cet endroit une ville importante et soigneusement fortifiée, qui fut le siège d'un comte dépendant du prince de Salerne. En 954 nous voyons Joannice, comte de Capaccio, chargé par son suzerain de protéger la translation du corps de saint Matthieu de Pæstum à Salerne. Au siècle suivant, c'est Waifer, cousin de Guaimar III, que l'on trouve comte de Cappacio. Après avoir

eu ensuite, jusqu'assez tard dans le XIIe siècle, ses comtes particuliers d'origine normande, la ville passa aux mains des Sanseverino. C'est ainsi qu'en 1245, comme il a été raconté plus haut, les conjurés contre Frédéric II, à la tête desquels s'étaient mis Guglielmo Sanseverino, cherchèrent un refuge derrière les puissantes murailles de Capaccio, et y résistèrent pendant plusieurs mois aux attaques de l'Empereur en personne. La ville, ayant fini par être prise, fut brûlée et systématiquement rasée.

C'est alors que ceux de ses habitants qui survivaient construisirent à quelque distance en arrière, dans une position moins escarpée, de moins facile défense et beaucoup moins favorisée sous le rapport de la vue, un nouveau Capaccio, celui qui subsiste aujourd'hui. Charles d'Anjou rendit la seigneurie de cette ville à l'héritier des Sanseverino, avec tous les anciens domaines de sa famille encore agrandis. A la fin du XVe siècle, Guglielmo Sanseverino était comte de Capaccio et fut du nombre des hauts barons du parti angevin que Frédéric d'Aragon dépouilla comme coupables de félonie pour le concours qu'ils avaient prêté à l'expédition de Charles VIII. Depuis ce temps Capaccio, qui changea fréquemment de seigneur, alla toujours

en déclinant. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg assez misérable qui ne compte que 2,000 habitants. Mais il a toujours un évêque, successeur direct de celui de Pæstum. Son diocèse, qui avait hérité, entre le VIIe et le Xe siècle, de ceux d'un grand nombre de cités de la Lucanie détruites dans les guerres des Longobards et dans la période des dévastations des musulmans d'Afrique et de Sicile, était, il y a peu d'années encore, presque aussi grand qu'un de nos diocèses de France, car il comprenait tout le Cilento, la vallée de Fasanella et le Val di Tegiano. La création de l'évêché de Diano par Pie IX l'a un peu restreint, mais même après ce démembrement il reste un des plus vastes de l'Italie méridionale.

A quelques kilomètres de distance de Poseidônia-Pæstum, dans la direction du nord-ouest, auprès de l'embouchure du Silaros, se trouvait un temple fameux, de fondation grecque, dédié à Hêra Argeia ou plutôt Areia, car cette dernière leçon est celle que donnent les meilleurs manuscrits de Strabon. La légende prétendait que ce temple devait son origine aux Argonautes, qu'elle faisait venir dans le golfe Poseidôniate et y livrer aux Tyrrhéniens un combat, dans lequel Jason aurait été blessé. Une

grande vénération l'entourait encore aux commencement de l'ère chrétienne, et Plutarque compte cet Hèraion parmi les temples, jusqu'alors intacts et respectés de tous pour leur sainteté, que les pirates ciliciens, dans leur audace sacrilège, n'eurent pas scrupule de piller, à l'époque où ils parcouraient impunément toute la Méditerranée, avant que Pompée n'eût reçu la mission de les exterminer. On n'a jusqu'ici reconnu aucun vestige du temple de l'embouchure du Silaros. L'emplacement exact en est même ignoré, car Pline, et d'après lui Solin, le met dans le territoire des Picentins, c'est à dire sur la rive droite de la rivière, tandis que Strabon et Plutarque affirment qu'il était en Lucanie, autrement dit sur la rive gauche.

Une Hèra Areia était la correspondante exacte de la Juno Martialis des Romains; le nom de cette dernière n'est qu'une traduction de l'appellation grecque. C'est la déesse envisagée sous un aspect guerrier et armé, qui n'était pas étranger à Hèra dans ses cultes principaux d'Argos et de Samos, ainsi que Welcker et Preller l'ont déjà noté. D'après les récits de la fable, mis en jolis vers par Ovide, la reine de l'Olympe à elle seule, en dehors du contact de son époux divin, par sa fécondité

propre, enfante Arês, le dieu des combats ; à ce titre elle est Areia ou Martiale.

Les Poseidôniates, dans les derniers temps de leur indépendance hellénique, vers la fin du ve siècle, ont placé sur quelques-unes de leurs monnaies la tête de cette Hêra Areia, et c'est de là que ce type divin s'est propagé par imitation dans la Campanie, où nous le voyons répété, avec quelques légères variantes, sur les monnaies de Néapolis, d'Hyria ou Orina et de Véséris. Mais les gens de Poseidônia eux-mêmes avaient copié les monnaies de Crotone, et donné d'après elles à leur Hêra Areia le type attribué par l'art de la grande époque à Hêra Lacinia, la déesse dont le temple, situé sur le promontoire Lacinion, était le centre religieux commun des Achéens de la Grande-Grèce. Zeuxis, pendant son séjour à Crotone, n'avait peut-être pas été étranger à la création de ce type, qui ne nous est pas connu seulement par les monnaies crotoniates, mais aussi par un buste colossal en marbre de Paros faisant partie des collections archéologiques de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Hêra y est pourvue de la chevelure longue, éparse et tombant sur les épaules, qui est propre aux déesses telluriques, qu'en particulier on donnait à

Gê ou Gaia, la personnification divine de la Terre. En même temps elle porte le stéphanos ou couronne métallique circulaire, décorée de palmettes et de rosaces, qui est placé sur la tête de la Hêra des monnaies de l'Elide et d'Argos, où cette décoration florale a trait au surnom d'Antheia ou déesse des fleurs, qu'elle y recevait. En outre, du stéphanos de Hêra Lacinia et de la Hêra Areia des environs de Poseidônia font saillie, à droite et à gauche du front, des griffons sortant à mi-corps. A. de Longpérier a fait remarquer qu'il existait un lien entre le surnom de Hêra Antheia et le mythe de la naissance d'Arês, puisque c'est après avoir cueilli la fleur phallique de l'arum que la déesse devient mère sans intervention de Zeus, et la Juno Martialis, représentée sur les monnaies romaines du temps de l'Empire, tient cette fleur à la main. D'un autre côté, en donnant à la déesse du Lacinion la qualification d'Hoplosmia ou « armée, » que Hêra recevait en Élide, Lycophron révèle chez elle, à côté de son caractère chthonien, un aspect guerrier. On n'a donc pas lieu d'être étonné que, par suite de cette parenté de conception, le type plastique créé pour Hêra Lacinia ait pu être appliqué à une Hêra Areia.

LE CILENTO

Ce nom géographique se lit pour la première fois dans un diplôme de Jean et Guaimar, princes de Salerne, daté de 994. Il paraît dériver d'une contraction de *cis Alentum* le pays « en deçà de l'Alento », par rapport à la situation de la capitale de la principauté dont il dépendait. Et en effet cette appellation s'applique proprement, encore aujourd'hui comme au xe siècle, au canton montueux compris entre la mer, le cours inférieur du Sele, le Calore et l'Alento. Cependant il s'est aussi étendu aux deux côtés du bassin de ce dernier fleuve. Ainsi dans la vie de saint Pierre Pappacarbone, premier évêque de Policastro dans le xie siècle, écrite peu après sa mort, le monastère bénédictin de Sant'Arcangelo près de Sanseverino, dans le voisinage de

la rivière Melpi ou Rubicante, est dit situé *in territorio Cilenti*. Dans son sens le plus large le nom de Cilento comprend ainsi tout le pâté de montagnes environnant le bassin de l'Alento et de ses affluents. Délimité du côté de terre par la plaine de Pæstum, la vallée du Calore et celle du Rubicante, le massif en question est bordé, tout le long du parcours que je viens d'indiquer, par une chaîne ininterrompue de crêtes escarpées dominant les vallées. Nulle part elles n'offrent une brèche, mais seulement dans certains endroits s'abaissent en formant des cols dont on a profité pour l'établissement des routes; car le pays est traversé d'outre en outre par celle de Salerne à Policastro, excellente voie carrossable, parfaitement exécutée et dont les touristes qui acceptent le vetturino comme moyen de locomotion pourraient user pour faire un voyage fort intéressant et sans aucun danger, dans une région entièrement inexplorée, où il y a beaucoup à découvrir. La crête transversale qui part d'Angellara dans la direction du nord-est et fait la ligne de partage entre les hautes vallées du Calore et du Rubicante, rattache au Monte Cervati le rempart extérieur du bassin de l'Alento ou du Cilento, en prenant ce terme dans son acception la plus étendue.

Du reste, que l'on restreigne ou que l'on élargisse le sens du nom de Cilento, qu'on l'entende seulement des montagnes à la droite du fleuve Alento, ou de celles qui occupent les deux côtés de sa vallée, le massif dont je parle constitue un canton géographiquement déterminé de la manière la plus nette, d'une parfaite unité d'aspect et de constitution physique, dans l'étendue des limites que j'ai indiquées tout à l'heure. C'est un groupe de montagnes peu élevées, mais très tourmentées, dont les formes rappellent celles des montagnes de la Grèce. Les vallées étroites qui les coupent, à part quelques-unes qui descendent directement à la mer, viennent toutes se réunir à celle de l'Alento. Cette rivière est formée par trois sources situées au-dessous de Magliano et de Gorga, auprès de Trentenara et au-dessous de Monteforte, lesquelles se réunissent dans le voisinage de Tecerale; après un cours d'environ 40 kilomètres, en tenant compte de ses circuits, il a son embouchure à côté des ruines de Velia. Les anciens l'appelaient Eléês ou Halês. C'est l'artère centrale de tout le canton.

Dans le bas des vallées, surtout en approchant de la mer, la température est étouffante pendant les mois d'été, et les eaux stagnantes rendent l'air

extrêmement malsain. On ne pourrait pas y séjourner impunément; la fièvre paludéenne et la fièvre pernicieuse y règnent en maîtresses. Les habitants du voisinage ne se décident à y descendre qu'en cas d'absolue nécessité. Pour rendre à ces vallées la salubrité dont elles ont autrefois joui pendant plusieurs siècles, il faudrait recommencer ce qui avait été fait avec succès dans l'antiquité, régulariser le cours des rivières, les endiguer, approfondir leurs embouchures envasées et par là les empêcher d'épandre en marais leurs eaux privées d'écoulement. Les centres habités sont donc tous établis sur les crêtes, où d'ailleurs un motif de sécurité et de défense a fait choisir leurs emplacements. Sur ces hauteurs le climat est salubre et d'une douceur délicieuse. Les chaleurs de l'été n'y sont pas trop fortes et l'hiver y est absolument inconnu. C'est à tel point qu'on y voit très habituellement les arbres fruitiers donner une seconde floraison à la fin d'octobre ou en novembre. Les fruits se forment généralement alors et il faut avoir soin de les enlever pour ne pas épuiser les arbres. Quand on n'a pas pris cette précaution et que des pluies abondantes ne viennent pas arrêter le développement de ces seconds fruits, on les voit quelquefois,

surtout ceux à noyau, parvenir à maturité en janvier ou février.

La fécondité des alluvions qui remplissent le fond des vallées est inouïe. Malheureusement les cours d'eau sont des torrents qui, n'étant contenus par aucun travail de la main de l'homme, se déplacent continuellement et promènent capricieusement leurs ravages sur la majeure partie du sol, n'en laissant qu'une faible portion à la culture. Le terrain labouré étant ainsi des plus restreints, on n'y laisse pas de jachères. Chaque année il est remis en blé, sans repos ni fumure, et pourtant dans ces conditions le grain y produit encore trente pour un. Les essais de culture du riz, qui ont été tentés à diverses reprises dans les lieux marécageux et noyés, ont donné des résultats extraordinaires, jusqu'à soixante-quinze et cent pour un. Mais on a dû y renoncer, l'*alea* étant trop forte, la réussite de la récolte trop rare, par suite des crues subites que produisent les orages de l'été et qui viennent en quelques heures détruire le fruit d'un long travail, en bouleversant et en envasant le terrain mis en culture.

Toutes les pentes des montagnes sont couvertes de bois naturels ou de plantations de vignes, d'oli-

viers, de figuiers, d'amandiers et d'arbres fruitiers de toute espèce. La contrée qui environne l'Alento, le Cilento dans son acception la plus étendue, est donc comme une sorte d'immense verger, du relief le plus pittoresque, un massif profondément coupé de vallées en éventail autour d'un centre commun, qu'une ceinture de crêtes ferme du côté de l'intérieur des terres et qui, de la Punta della Licosa à la Punta di Spartivento, du promontoire de Leucosia au promontoire de Palinure, pour parler le langage des anciens, s'abaisse vers la baie de Velia en formant un amphithéâtre couvert d'une riche et éclatante végétation. Du milieu de ce manteau général de verdure, qui revêt toute la contrée, émergent de distance en distance des crêtes de rochers grisâtres aux formes découpées, des croupes où les bruyères jettent une teinte violette et surtout de nombreux, mais peu considérables, villages dont les maisons blanches ont un aspect riant et prospère.

Le caractère propre du Cilento consiste, en effet, en ce qu'il est habité tout différemment du reste des provinces méridionales de l'Italie. Au lieu d'y trouver, comme partout ailleurs, de grosses agglomérations, villes ou bourgs, situées à une journée de marche les unes des autres, où la population ru-

rale s'accumule en laissant les campagnes désertes, on n'y voit que de petits villages de quelques centaines d'âmes, comme ceux de nos pays, qui sont épars de tous les côtés et souvent très rapprochés les uns des autres. Cette dispersion des habitants en villages multipliés facilite la culture et rend la condition du paysan beaucoup meilleure, beaucoup plus douce qu'ailleurs. Encore le nombre des villages et des hameaux de la contrée n'est-il aujourd'hui que le dixième à peine de ce qu'il était du XIe siècle au commencement du XVe, ainsi qu'il résulte des chartes énumérant les casaux de telle ou telle seigneurie. Le Cilento était alors une des parties les plus peuplées, les mieux cultivées et les plus fertiles du royaume napolitain. Après avoir été dans l'antiquité, où il devait être habité de même, compris en majeure partie dans le territoire de Velia, après avoir été dévasté de la manière la plus cruelle dans les guerres entre les Grecs et les Longobards de Bénévent et de Salerne, et surtout pendant deux siècles de pilleries perpétuelles des musulmans d'Afrique et de Sicile, cette contrée avait été, aux Xe et XIe siècles, repeuplée et remise en culture sous les auspices d'une véritable colonisation monastique, entreprise par les Bénédictins du Mont-

Cassin et de La Cava. On y compta jusqu'à dix-huit monastères de l'ordre de Saint-Benoît sur un territoire qui n'a pas plus que l'étendue moyenne d'un de nos arrondissements. Mais les guerres civiles du xve siècle, la détestable administration des Espagnols, et pendant deux siècles les descentes continuelles des corsaires barbaresques, dépeuplèrent de nouveau le pays et amenèrent la disparition d'une quantité de villages. Ce n'est que depuis le commencement de ce siècle, et surtout depuis la conquête d'Alger par la France, que la sécurité est définitivement revenue du côté de la mer, ici comme sur tout le littoral du Napolitain, et que la population a pu recommencer à se développer en paix.

Bien que fort diminuée, comme je viens de le dire, depuis l'époque florissante du moyen âge, la population est encore plus dense dans le Cilento qu'elle ne l'est généralement dans la plupart des provinces méridionales de l'ancien royaume de Naples. Mais tout est en villages; on n'y compte pas en réalité une seule ville. Deux localités seules dépassent 2,000 habitants, sans atteindre à peine à 3,000, toutes les deux dans le district à l'est de l'Alento, c'est-à-dire en dehors de ce qui s'appelle

spécialement le Cilento, en prenant ce nom dans son sens restreint. L'une et l'autre sous l'ancien régime, avant l'abolition du système féodal par le gouvernement de Murat, n'avaient que le rang de « terre » et non celui de « ville. » La première de ces localités est le Vallo (officiellement aujourd'hui Vallo di Lucania), où réside le sous-préfet. Autrefois on l'appelait Cornuti, et au milieu du siècle dernier, quand écrivait Antonini, on ne connaissait pas d'autre nom; mais depuis les habitants l'ont trouvé ridicule et sont parvenus à le faire changer. C'est là que fut dans la contrée le principal établissement des Longobards, qui au VIIIe siècle fondèrent tout à côté le château fort de Novi, et de là se mirent à guerroyer contre les Grecs et les lieux qui leur obéissaient. Encore aujourd'hui l'église paroissiale du village de Novi porte le nom de Santa-Maria de' Longobardi. La seconde des localités auxquelles je fais allusion est celle de Pisciotta, située très près de la mer entre l'embouchure de l'Alento et l'ancien promontoire de Palinure. Cluvier y a placé par erreur l'antique Velia; d'autres géographes, égarés par une trompeuse ressemblance de noms, l'ont assimilée à la ville que les Grecs appelaient Pyxus (contraction de

l'ancienne forme pélasgique *Pyxoeis*) et les Romains Buxentum, ville dont le véritable site est incontestablement celui de Policastro. En réalité, Pisciotta n'est pas une localité antique; au XIIe siècle ce n'était qu'un très petit fief, que les actes latins appellent *Pissocta* et que tenait une famille normande. Son développement, un peu plus considérable que celui du Vallo, ne date que de la seconde moitié du XVe siècle, époque où vint s'y établir une partie de la population de Molpa, la seule ville un peu importante que l'on comptât au moyen âge entre Salerne et Policastro, laquelle avait été détruite en 1464 par une escadre de corsaires musulmans de Tunis.

En somme, le Cilento est une contrée infiniment pittoresque et riante, d'une grâce sauvage qui a beaucoup de charmes, et je comprends l'attachement tout particulier qu'ont pour elle ses habitants. L'accès en est facile; une grande route la traverse; le site et les ruines de Velia devraient y attirer de nombreux voyageurs. Cependant aucun étranger ne va la visiter. A part le duc de Luynes, qui se rendit en barque de Salerne à Velia en 1828, on chercherait vainement le nom d'un seul voyageur français, anglais ou allemand qui y ait pénétré

depuis Münter, à la fin du XVIIe siècle. Les habitants de Naples et même ceux de Salerne, qui en voient les montagnes en face d'eux, de l'autre côté du golfe, à onze lieues seulement de distance, n'y vont pas davantage. Il semble vraiment qu'au delà de Pæstum se dresse une barrière infranchissable, que nul ne puisse escalader et au delà de laquelle commence un pays aussi inconnu que le centre de l'Afrique. Il n'y a que les gens natifs du Cilento, ou bien y possédant des propriétés, qui osent s'y risquer. Un Napolitain condamné à cette expédition ferait son testament avant de l'entreprendre. Les choses sont à tel point qu'il m'a fallu plusieurs années avant d'arriver à me procurer les renseignements nécessaires pour arriver à y organiser une excursion. Dans les Guides du voyageur je ne trouvais aucune indication à ce sujet, et c'est vainement que je m'en étais informé à Naples et à Salerne. Même dans cette dernière ville, aucun des loueurs qui fournissent d'habitude des voitures aux étrangers n'était au courant des routes, des distances, des couchées possibles dans le Cilento, et n'avait de cocher qui se souciât de s'y lancer à l'aveugle. C'est à M. La Cava que j'ai dû de pouvoir réaliser le désir,

nourri par moi depuis longtemps, d'y exécuter une pointe, malheureusement trop courte, mais que je me promets bien de refaire une autre fois plus complète, en poussant jusqu'à Policastro et à Sapri, de manière à visiter après Velia les sites des villes antiques de Molpa, Pyxus et Scidros. Il a des amis à Rotino, et c'est par eux qu'il était parvenu à se renseigner sur le plan de notre petite campagne. Pour le touriste qui voudrait y aller dans l'état actuel et sans avoir un pareil secours, c'est à Eboli qu'il doit se rendre. C'est là seulement qu'il trouvera des indications précises et pourra faire marché avec un voiturier. En effet, en attendant que le Cilento soit traversé par un chemm de fer, premier tronçon de la ligne de Naples à Reggio par le bord de la mer Tyrrhénienne, qui est presque achevé de construire et ne tardera pas beaucoup à être ouvert jusqu'à Ogliastro, c'est la gare d'Eboli qui sert aux communications de cette contrée avec Salerne, Naples et le reste de l'Italie. Les cochers de la ville ont donc l'habitude de s'y rendre. On y trouve même des voitures qui font, en relayant sur plusieurs points de la route, le service de la poste pour le Vallo et de là pour Policastro, et si l'on ne craint pas de s'y entasser

avec des paysans, on peut à fort bas prix y louer des places comme dans une diligence.

Ce qui fait jusqu'ici du Cilento un pays inabordé et inexploré, comme isolé du reste du monde et où les voyageurs ne pénètrent pas, c'est la renommée redoutable qui s'attache encore à son nom. Rien qu'à l'entendre, on se signe à Naples et à Salerne. Il éveille des idées de dangers de la part des brigands qui inspirent une sorte de terreur. S'en aller dans le Cilento, pour beaucoup de gens, semble la même chose que s'enfoncer dans une caverne de malandrins. On croirait volontiers qu'il n'y a pas possibilité de le faire qu'après avoir eu la précaution de payer à l'avance un black mail. C'est qu'en effet cette contrée a été pendant bien longtemps le repaire et l'asile des bandes qui infestaient la plaine de Salerne à Pæstum et la vallée du Sele sur la route de Potenza. C'est de là que les brigands descendaient pour détrousser les fermiers et les passants; c'est là qu'ils se retiraient après le coup fait, sitôt qu'il se voyaient poursuivis. Les paysans de la contrée n'étaient pourtant pas — des gens bien à portée de le savoir me l'affirment — plus enclins que d'autres au brigandage, et dans les bandes qui prenaient le Cilento pour quartier général il y

avait beaucoup de gens sortis d'ailleurs. Mais les ravins et les bois de cette région leur offraient des facilités exceptionnelles pour se cacher à l'abri de toutes les recherches. Divisés par petits villages qui n'eussent pas pu réunir un nombre d'hommes assez respectable pour se défendre, les habitants étaient à la merci des bandes qui élisaient domicile auprès d'eux; par suite ils s'étudiaient à vivre en bonne intelligence avec elles, leur fournissant des ravitaillements et les aidant à se dissimuler, au lieu de les dénoncer. Les propriétaires composaient avec ces bandes, et leur payaient un tribut régulier pour en être respectés. Il résultait de là ce phénomène que la sécurité était assez grande, malgré la présence des brigands, dans le pays même, tandis que les régions environnantes était soumises à des dévastations dont il était le point de départ et comme le foyer. Aussi l'approche en était rendue très difficile par la façon dont les routes étaient infestées. Mais en réalité il y avait peut-être plus de péril à aller de Salerne ou d'Eboli à Pæstum que de là dans le Cilento. Actuellement, là comme partout ailleurs, la répression énergique poursuivie par le gouvernement italien pendant plusieurs années, que marquèrent de véritables campagnes mili-

taires contre les bandes, a complètement extirpé le brigandage. Une surveillance active a pour objet de lui rendre impossible de renaître. Je ne dissimulerai pas que le luxe de gendarmerie dont on voit les brigades installées dans presque tous les villages de l'arrondissement du Vallo et les patrouilles surveillant les chemins donnent à penser que si l'on se relâchait de ces mesures de précaution il y aurait encore à craindre de voir recommencer l'ancien état des choses. Mais les gendarmes sont là, et la vue de leurs tricornes, ainsi que de leurs honnêtes figures, est de nature à rassurer les plus timides. Une tournée dans le terrible Cilento est maintenant aussi sûre qu'une excursion dans les environs de Naples; même là, ceux qui rêvent des aventures périlleuses doivent renoncer à en rencontrer. Décidément dans notre siècle de chemins de fer et de gouvernements constitutionnels les voyages deviennent partout bien prosaïques.

En partant de Pæstum, nous sortons de l'enceinte antique par la porte du sud, nous traversons le Salso et nous suivons l'extrémité de la plaine jusqu'à l'endroit où elle se termine, au pied des montagnes qui viennent rejoindre la mer. Resserrée dans

cette dernière portion de son étendue entre le rivage, où le flot vient mourir paresseusement avec un murmure étouffé, et les hauteurs qui s'étendent de Capaccio à Eredità, la plaine est inculte et couverte de buissons de lentisques et de pistachiers nains, qui forment par places de véritables môles de verdure, et auxquels se mêlent de distance en distance des myrtes, des lauriers roses, des agnus castus, et des hélianthèmes frutescents. C'est la végétation, la nature et le climat de la Grèce. Le parfum sauvage des sauges, des thyms, des labiées odorantes, se mêle à l'odeur résineuse des lentisques et aux effluves salées de la mer, sur ces terrains déserts qu'animent seulement quelques troupeaux.

Arrivés au bas des escarpements, nous commençons la longue montée en lacets qui nous conduira aux premières crêtes, et nous fera pénétrer dans le Cilento. Elle serpente au travers des oliviers et des chênes, et à mesure qu'on s'élève la perspective devient plus étendue et plus belle. Quand on atteint au sommet, la vue qu'on a devant soi est une des plus vastes et des plus magnifiques du monde, surtout quand on a, comme nous, la bonne fortune de la contempler par un ciel radieux et sans nuages, baignée d'une lumière digne de l'Orient.

D'aucun autre point de son circuit, même des hauteurs au-dessus de Vietri et d'Amalfi, ou bien du château d'Eboli, le panorama du golfe de Salerne, avec son hémicycle de montagnes et les deux bras qui en prolongent les extrémités à la façon d'un cirque antique, ne se déploie d'une manière plus complète ni sous un plus splendide aspect. A elle seule cette vue mériterait le voyage, et je ne puis comprendre comment elle n'est pas partout indiquée aux touristes qui viennent jusqu'à Pæstum, comme un complément naturel de l'excursion, qu'aucun amateur des beautés de la nature ne saurait négliger.

Plaçons-nous pour la contempler dans la direction du nord-ouest, droit en face de Salerne, qui s'étale au bord de la mer au pied des hauteurs de Vietri et de La Cava, juste à l'extrémité de la ligne du rivage qui forme la corde de l'arc de la plaine. A notre droite la chaîne des montagnes sur lesquelles nous nous trouvons se prolonge en ligne presque directe du sud-ouest au nord-est, en suivant à quelque distance la rive gauche du Sele, puis du Calore, jusqu'au débouché de la vallée par où passent le chemin de fer et la route pour aller d'Eboli à Potenza. Les bois y alternent avec les cultures et les parties

de roches grises dénudées, que persillent quelques bouquets d'une maigre verdure. C'est une succession de sommets escarpés, de croupes arrondies dessinant des plans successifs, entrecoupés de ravins et de replis, par-delà lesquels on aperçoit plus loin d'autres montagnes, devenant de plus en plus vagues et s'élevant graduellement jusqu'à la grande chaîne des Apennins.

Tout près de nous, dans un repli déjà élevé, repose le village pauvre et malsain d'Eredità; plus loin, dans un autre est Capaccio. Entre deux, mais plus en arrière, une montagne aux pentes singulièrement rapides porte à son sommet Trentenara, jadis fief important aux XIIe et XIIIe siècles, aujourd'hui village d'un millier d'habitants seulement, tandis qu'à son pied se trouve Giungano, dont une tradition populaire, assez dénuée de fondement historique sérieux, pour qu'elle ne méritât pas d'être mentionnée si elle n'était relatée dans une inscription du XVIe ou du XVIIe siècle, composée par quelque propriétaire de la terre, attribue la fondation à un général du nom d'Ermus Coscius, gouverneur de la Campanie pour un duc de Durazzo et natif de Pæstum, qui s'y serait réfugié en 1003 après une grande défaite. Le nom du général et sa

patrie sont choses tout à fait fabuleuses, qui ne sauraient s'accorder avec l'histoire, non plus que les titres qu'on lui donne. Mais au travers de ces fables il y a peut-être une base réelle au souvenir de réfugiés des hasards de la guerre, s'établissant en 1003 au milieu des bois de la montagne et y fondant un village; car précisément, en 1002 et 1003, les contrées avoisinant le golfe de Salerne furent le théâtre d'une grande descente des Arabes, appelés contre les Longobards par le catapan byzantin depuis peu installé à Bari et dans ce moment en relations amicales avec les musulmans. Pendant plusieurs mois, ceux-ci parcoururent le pays en y promenant la dévastation dans les campagnes jusque sous les murs de Bénévent et de Naples, et en rançonnant sur leur passage toutes les villes secondaires qui voulaient échapper au pillage et à l'incendie. Bernardino Rota, l'un des meilleurs poètes latins de Naples à la Renaissance, était seigneur de ces lieux. Il a chanté plusieurs fois dans ses vers Trentenara, Giungano, le village voisin de Cominento, actuellement disparu, et les sources du Salso, pour lequel il invente de beaux noms antiques,

Tuque Acci quondam, nunc verso nomine Solphon,
Qui vitreo exhilaras pinguia culta pede.

Cluvier et la plupart des topographes napolitains après lui, en ne différant entre eux que sur les détails de l'assimilation, admettent que la montagne de Trentenara et celle qui s'élève de l'autre côté de Capaccio sont celles que Frontin désigne par les nom de Calamarcum et de Cantenna, entre lesquelles Crassus anéantit la division gauloise de l'armée servile, commandée par Gannicus et Castus, qui, dans la marche du fond du Bruttium dans la direction de Rome, s'était séparée du gros des forces de Spartacus et avait perdu le contact avec lui. Ce fut, racontent tous les historiens, une bataille des plus acharnées. Sur les 12,300 hommes que les esclaves révoltés laissèrent morts sur le champ de bataille, deux seulement avaient été frappés par derrière ; tous les autres avaient péri en braves gens, combattant de pied ferme. L'identification géographique des localités qui en furent le théâtre offre une assez grande probabilité ; les renseignements fournis par différents écrivains antiques sur les circonstances de la bataille s'y appliquent d'une manière satisfaisante. Cependant elle ne s'établit pas sur des preuves absolues et sans réplique, et l'on pourrait chercher ailleurs dans la Lucanie le lieu de la défaite des esclaves gaulois ; car il n'est

dit nulle part qu'elle se produisit précisément dans les environs de Pæstum.

De l'autre côté du golfe, la péninsule d'Amalfi et de Sorrento fait pendant à la chaîne que je viens de décrire. C'est le bras parallèle du cirque, mais la pointe s'en avance dans la mer plus loin que celle du Cilento, et en même temps la mer de ce côté pénètre dans les terres pour atteindre jusqu'à Salerne, plus que du côté de Pæstum. La montagne en forme d'échine allongée de N.-E. en S.-O. sur une étendue de plus de huit lieues, depuis la vallée de La Cava jusqu'à la Punta della Campanella, baigne donc son pied directement dans les eaux du golfe de l'une à l'autre de ses extrémités, sur celui de ses flancs que nous voyons tourné vers nous. La perspective en est encore plus belle que celle qu'à son tour lui offre le Cilento, quand on regarde le golfe soit de Salerne ou d'Amalfi, soit d'un point plus élevé, de Ravello par exemple. Au sud-ouest, au milieu de la mer, l'île de Capri en précède la pointe comme une sentinelle avancée. Elle se présente à nous par le côté où son point culminant, le Monte Solaro, cachant le plateau d'Anacapri, fait tomber dans la mer les falaises verticales que le général Lamarque eut l'audace

d'escalader en 1808 pour y surprendre les Anglais de sir Hudson Lowe, qui n'avaient pas songé à se garder sur ce point. En arrière du canal qui sépare Capri de l'ancien promontoire de Minerve, on aperçoit dans le lointain, s'estompant sur le ciel et réduit à l'état de simple silhouette par la distance de 25 lieues environ qui en séparent, le cône de l'Epomeo, le volcan éteint de l'île d'Ischia. Le soir il se découpe avec une extrême netteté, en se détachant en sombre, sur le ciel enflammé du couchant. Le sommet le plus élevé de la presqu'île qui sépare les deux golfes de Salerne et de Naples, le Monte Sant'Angelo, le Gaurus des anciens, qui atteint l'altitude de 1,500 mètres, est situé presque exactement à mi-distance entre le cap qui la termine et la vallée de La Cava. L'arête dentelée dont les sommets s'étagent en montant successivement depuis la Punta della Campanella jusqu'à la cime du Sant'Angelo, se dresse avec des pentes presque absolument à pic du côté du golfe de Salerne, tandis que du côté de celui de Naples elle laisse place au développement des terrasses où Massa-Lubrense, Sorrento et Vico Equense reposent paresseusement comme dans des nids de la plus riante verdure. Toute la moitié ouest de la pénin-

sule ne présente donc devant nos regards, dans la face qu'elle tourne vers nous, qu'une muraille abrupte et déserte surgissant de la mer sans qu'aucun village puisse s'accrocher à ses flancs, sans autre végétation que des taillis de broussailles, jetant des taches d'un vert sombre au milieu des rochers aux tons chauds, comme calcinés par le soleil. C'est seulement au pied même du Monte Sant'Angelo que Positano montre ses maisons blanches en amphithéâtre au fond d'une conque verdoyante, et que Prajano déploie les siennes auprès de la mer sur les deux côtés du cap Sottile.

Au contraire, sur le flanc de la partie est de la péninsule, au delà de la montagne qui en domine tout l'ensemble, de la Punta di Conea au Cap Tumolo, les Crêtes du Monte Amarrata et du Monte Albino enveloppent un hémicycle dont la forme, exactement pareille à celle d'un théâtre antique où la mer tiendrait la place de la scène, s'accuse avec une netteté des plus remarquables à la distance dont nous la voyons et qui permet d'en embrasser l'ensemble. Pour achever la similitude, les ravins remplis d'une éclatante verdure qui descendent en pente rapide de la partie supérieure du pourtour de l'hémicycle et convergent vers la baie d'Amalfi,

le divisent en *caveæ* presque régulières, dont nous suivons le dessin sur les pentes. Au débouché de chacun de ces ravins sur la mer est bâtie une des petites villes dont la réunion formait la république Amalfitaine, Amalfi même, Atrani, Minori et Majuri. De loin elles semblent former une chaîne continue d'habitations le long du rivage, une seule ville plus étendue que Salerne. Au-dessus, et jusqu'aux crêtes, d'anciennes villes aujourd'hui bien déchues de leur importance, comme Scala et Ravello, avec de nombreux petits villages et des maisons isolées, parsèment toutes les pentes, tantôt établies à découvert sur des rochers, tantôt comme enfouies dans les plantations et les vergers.

Le tableau des destinées d'Amalfi est écrit dans la disposition de son territoire, dont nous pouvons si bien nous rendre compte par cette vue panoramique. La nature l'avait disposé tout exprès pour être ce qu'il fut, un canton presque inhabité tant que les plaines voisines offraient aux populations des demeures plus fertiles et d'un abord plus aisé à l'abri de la paix romaine, puis un refuge sûr pour ceux qui cherchaient à échapper aux ravages de barbares dénués de marine, hors d'état, par conséquent, d'attaquer l'asile d'Amalfi autrement que du

côté de la terre, où le couvrait un rempart infranchissable d'escarpements. Ainsi fermés dans la direction de la terre et bloqués de ce côté par des barbares hostiles, les Amalfitains n'avaient d'autre issue que la mer, vers laquelle descendaient tous les chemins de leur territoire, trop restreint pour pouvoir nourrir la nombreuse population qui s'y était agglomérée. C'est vers la mer qu'ils tournèrent leur activité; ils devinrent en peu de temps d'habiles et intrépides matelots, dont les navires sillonnèrent toutes les parties de la Méditerranée, surtout dans la direction de l'Orient, en se livrant à un commerce des plus suivis et des plus fructueux. Pour réussir dans ce commerce et conserver la libre circulation sur la mer, d'où dépendaient leur vie et leur richesse, ils durent à la fois s'assurer une existence séparée des États Longobards, qui sur terre les enserraient, de l'autre conserver la protection et la bienveillance de ceux que le développement de leur marine militaire rendait les dominateurs des eaux de la Méditerranée orientale, car Amalfi, quelle que fût sa prospérité, n'aurait pu sans folie rêver de prendre, comme Pise et Venise, sa part de cette domination par la force des armes. Elle ne devait être qu'une ville exclusi-

vement commerciale, ce que fut également Raguse sur l'Adriatique. C'est ainsi qu'elle fut amenée à se constituer en République indépendante, presque toujours en lutte avec sa voisine Salerne, dont elle n'était distante que de 15 kilomètres et qui, voyant son importance politique et militaire grandir constamment sous les Longobards, cherchait par tous les moyens à l'absorber. En même temps, pour sauvegarder leur indépendance et la sécurité de leurs navigations, ils se faisaient les fidèles vassaux de l'Empire Byzantin, mais sans le suivre dans ses querelles avec les musulmans. Au contraire, envers ceux-ci ils se lièrent par des traités et nouèrent des relations d'étroite amitié, de telle façon qu'au IXe et au Xe siècle les flottes d'Afrique et de Sicile, qui promenaient sans relâche la dévastation sur les côtes de l'Italie, respectaient Amalfi, dont le port était, comme ceux de Naples et de Gaëte, toujours ouvert au ravitaillement de leurs corsaires. Grâce à leur prudente et quelque peu cauteleuse diplomatie, les navires des Amalfitains passaient en qualité de neutres, à l'abri des avanies, entre les deux belligérants qui se disputaient l'empire des eaux orientales. Dans cette direction tous les ports les recevaient avec faveur, aussi bien ceux

qui dépendaient de l'empereur de Constantinople que ceux qui appartenaient aux divers lieutenants dn Khalife. Ils en rapportaient les précieuses marchandises de l'Asie, les produits manufacturés de l'industrie byzantine et de l'industrie arabe, qui s'accumulaient dans leurs magasins et de là se répandaient vers les diverses parties de l'Italie, transportés même au delà des monts par le commerce de terre. La prospérité d'Amalfi ne pouvait se maintenir que dans ces conditions, et la décadence devait promptement atteindre cette ville du jour où elle aurait cessé d'être une République autonome pour se trouver incorporée à un grand État territorial dont elle partagerait les fortunes et les querelles, en perdant les bénéfices de la neutralité.

La péninsule d'Amalfi se termine à son extrémité orientale par la vallée de La Cava, derrière la coupure de laquelle surgit le cône du Vésuve, constamment couronné de son panache de fumée, tandis qu'au débouché de cette vallée Vietri apparaît assise sur les pentes du mont Liberatore. Un peu plus à l'est et plus bas est Salerne, qui étend une partie de ses maisons sur un développement de deux kilomètres le long de la marine, et en étage

une autre portion sur les flancs de la colline surmontée par les ruines de son vieux château du temps des Longobards. A partir de cette ville commence le rivage, presque exactement perpendiculaire à celui de la côte d'Amalfi, qui vient vers nous en ligne directe et borne la plaine où coulent le Vicentino, le Tusciano et le Sele, plaine que se partageaient dans l'antiquité les Picentins, les Éburins et les gens de Pæstum. J'ai déjà décrit cette plaine déserte, nue et grise, sauf dans sa partie méridionale, qu'arrosent le Sele et le Calore. L'enceinte des murs de Pæstum, avec ses trois temples, s'y voit presque immédiatement au-dessous de nous ; des hauteurs d'où nous les regardons les ruines font un peu l'effet de ces petites fabriques en liège qu'on met dans les plans en relief pour représenter les édifices. Les plantations au milieu desquelles surgit Eboli sur sa double colline, et les vergers qui s'étendent le long de la route de Salerne à cette ville, forment une ceinture d'émeraude à la plaine dénudée, au pied des montagnes disposées en arc de cercle qui commencent au-dessus de Salerne pour aller au delà d'Eboli, reliant les deux bras parallèles entre lesquels le bassin du golfe est embrassé. De ce côté l'œil ren-

contre une succession de plans de montagnes qui s'élèvent les uns derrière les autres comme autant de gradins, en devenant plus sauvages, plus âpres et plus nus à mesure qu'ils atteignent une plus grande hauteur, jusqu'à l'arête culminante des Apennins du pays des Samnites et des Hirpins, qui court depuis les environs de Bénévent jusqu'à ceux de Pescopagano, en passant par Sant'Angelo de' Lombardi et Teora et en déterminant le partage des eaux entre les bassins de la mer Tyrrhénienne et de l'Adriatique. C'est de ces rudes montagnes que descendirent, dans la seconde moitié du ve siècle avant notre ère, les Lucaniens, bien dignes de les avoir eues pour berceau.

ACROPOLI

Après avoir longuement contemplé le merveilleux panorama qui se déployait devant nos regards du haut des escarpements qui durent faire dans l'antiquité la barrière entre le territoire de Poseidônia-Pæstum et celui de Hyélê-Velia, nous reprenons notre route et bientôt de nouveaux aspects, non moins pittoresques, mais d'une autre nature, se présentent à nous. Nous cheminons jusqu'à Ogliastro sur une étroite arête. A gauche la pente qui la borde s'abaisse rapidement dans la direction d'Eredità et de Capaccio, donnant au milieu des arbres des échappées de vue sur les montagnes où se trouvent ces localités et sur une partie de la plaine du fond du golfe. A droite, du côté du sud, où la route côtoie le bord des escarpements, se creuse en entonnoir profond un

bassin de forme assez exactement ovale, allongé d'ouest en est, qui s'ouvre à l'orient sur la mer. Les pentes en sont entièrement revêtues de la verdure glauque de bois d'oliviers, auxquels se mêlent quelques figuiers. La crête que nous suivons en forme le côté nord ; en face, au sud, se dresse une montagne plus élevée, l'un des points culminants du massif du Cilento, dont le flanc est rayé d'une grande coupure diagonale, par où descend un torrent. Un autre torrent, qui vient de l'est et commence au-dessous de Torchiara, se joint en bas à celui-ci, et le cours d'eau que forme leur réunion, tantôt presque à sec, tantôt grossi démesurément par les pluies d'orage, arrose en la traversant dans son plus grand développement, qui est d'environ trois kilomètres, la petite plaine au niveau de la mer qui occupe le fond de l'entonnoir. Cette plaine, occupée en partie par des vignes et des plantations, est des plus fertiles et toute cultivée, mais fort malsaine à cause des exhalaisons du cours d'eau qui devient stagnant à son embouchure. La mer y pénètre et forme dans la partie est une calanque peu profonde, à l'embouchure resserrée. Les barques de pêche et de cabotage peuvent seules y entrer, mais elles y trouvent un abri parfaitement sûr. Les côtes

découpées de la Grèce présentent des anses profondément encaissées du même genre que celle-ci. Mais surtout, lorsque je l'ai vu se creuser au bas de la route que nous suivions, je me suis rappelé l'impression saisissante que produit la brusque découverte de la baie d'Agay, si gracieuse d'aspect, quand on traverse les montagnes de l'Esterel sur la ligne du chemin de fer qui conduit d'Hyères à Cannes. Les deux paysages ont une extrême ressemblance, et dans l'un et l'autre endroit les marins grecs qui y entrèrent pour la première fois durent se croire ramenés aux rivages de leur patrie.

L'entrée de la calanque est dominée du côté du sud par une colline de médiocre hauteur ou mieux par un rocher escarpé, dont le profil rappelle celui de l'Acropole d'Athènes, et qui n'est de même accessible que par une de ses extrémités. A l'extrémité opposée, celle qui commande le goulet, la falaise est absolument à pic, et son pied hérissé d'une barrière d'écueils qui surgissent de l'eau. C'est sur ce rocher qu'est bâtie Acropoli, aujourd'hui simple bourgade de 7 à 800 habitants, qui conserve encore une enceinte de murailles garnie de grosses tours et un château fort, datant du xve siècle, du temps des Aragonais, comme les remparts, vestiges de

l'époque où elle était une petite ville. La situation n'en est pas assez élevée pour la mettre à l'abri des émanations fiévreuses de la plaine. Scipione Mazzella, auteur d'une description du royaume de Naples publiée en 1601, a écrit gravement que l'air humide et mou qu'on respirait à Acropoli, alors plus importante qu'aujourd'hui, allanguissait tellement les habitants que les jeunes filles n'y savaient pas défendre au delà de l'âge de douze ans ce que M. Alexandre Dumas appellerait leur capital. Je n'ai pas appris s'il en était encore de même, après bientôt trois siècles.

Le nom d'Acropoli est grec. Mais la localité qu'il désigne est-elle une fondation des Hellènes antiques au temps de la colonisation de la Grande-Grèce? ou bien ne date-t-elle que de l'ère de la domination byzantine? Répondre à cette question d'une manière positive est difficile. Cependant on doit remarquer que d'une part aucun écrivain antique ne mentionne de ville du nom d'Acropolis entre Poseidônia-Pæstum et Velia, d'autre part que ceux des modernes qui ont soutenu l'ancienneté d'Acropoli, comme Antonini et Mazzocchi n'y signalent aucun vestige d'antiquités; Giustiniani prétend même que le lieu en est totalement dépourvu. C'est ce que

l'on m'a également affirmé dans les environs. Car n'en ayant vu le site que de loin, sans y aller, je ne puis en parler que par ouï-dire. Ceci constituerait un argument très considérable en faveur de la seconde hypothèse, induirait à penser que la ville était de fondation byzantine. Mais dans ce cas il faudrait la ranger parmi celles que Narsès fit construire, après avoir terminé la guerre des Goths et replacé l'Italie sous le sceptre de Justinien. En effet, en 599, nous trouvons Acropolis de Lucanie existante et en possession d'un évêque. Il existe une lettre du Pape saint Grégoire le Grand adressée à cet évêque, qui se nommait alors Félix, pour lui commettre le soin de visiter les églises de Velia, de Blanda (Maratea) et de Buxentum (Policastro), veuves de leurs pasteurs. L'évêque de Capaccio porte le titre d'évêque d'Acropolis comme celui d'évêque de Velia. On ignore la date précise de la réunion de ces différents sièges, mais au XIe siècle celui d'Acropoli n'avait plus, depuis assez longtemps déjà, d'existence distincte. Presque toutes les villes nouvelles, que les Empereurs d'Orient fondèrent dans le midi de l'Italie depuis la fin du VIe siècle jusqu'au commencement du XIe, furent dotées d'un évêché dès le moment de leur naissance, afin d'en

rehausser l'éclat. Le caractère de siège épiscopal constaté en 599 pour une ville qui n'était sûrement ni colonie ni municipe aux temps florissants de l'Empire est donc plutôt un indice d'origine récente, de création postérieure au rétablissement de l'autorité directe des Empereurs d'Orient en Italie.

A la fin du VIIIe siècle, une lettre du Pape Adrien Ier à Charlemagne parle de trois envoyés constantinopolitains, deux spatharioi et le dioikitis ou gouverneur de la Sicile, qui étaient débarqués à Acropoli de Lucanie, encore sur les terres de leur maître, pour se rendre à Salerne et y avoir une entrevue avec le duc longobard de Bénévent, Arichis II, gendre du roi Didier. Acropoli était alors, en effet, le dernier avant-poste de la domination directe des Grecs, qui étaient parvenus, grâce à la supériorité de leurs flottes, à se maintenir jusqu'à ce point, à partir de la Calabre, en possession de la chaîne des villes littorales le long de la mer Tyrrhénienne, tandis que les Longobards étaient maîtres de l'intérieur des terres. Mais au nord d'Acropoli les Empereurs d'Orient ne comptaient plus que des vassaux, comme Amalfi, Naples et Gaëte, au lieu de simples sujets.

A l'époque où Jean VIII monta sur le trône pontifical, dans la seconde moitié du IXe siècle, le duc

de la République de Naples s'appelait Sergius, et son frère Athanase était en même temps évêque de la ville. Comme ses prédécesseurs, Sergius avait soin d'entretenir des rapports amicaux avec les Arabes de Sicile et d'Afrique, pour mettre sa ville à l'abri des ravages qu'ils promenaient sur toutes les côtes voisines, poussant leurs descentes jusque dans les environs de Rome. Le Pape avait conçu le projet d'une sorte de Croisade pour éloigner les musulmans des États de l'Église, et voulait en même temps profiter de l'occasion pour étendre son autorité temporelle sur Gaëte et sur Naples, en prenant thème de l'alliance coupable de ces deux républiques avec les musulmans. Charles le Chauve, qu'il appelait en Italie pour cet objet, n'ayant rien fait en sa faveur, il eut recours à l'intrigue et parvint à faire éclater une révolution à Naples. L'évêque Athanase, ayant ourdi une conjuration contre son propre frère Sergius, le déposa et se fit duc à sa place. Sergius fut envoyé chargé de chaînes à Rome, où Jean VIII lui fit crever les yeux et où il mourut bientôt après en prison. Mais le Pape n'obtint pas de ces événements le résultat qu'il espérait. Tandis qu'il s'en allait en France sacrer Louis le Bègue empereur, l'évêque-duc Athanase,

au lieu de se montrer zélé pour la cause de l'Église, resserra l'alliance de Naples avec les musulmans et se ligua avec Lambert, comte de Spoleto, ennemi du Pape. Bientôt lui et Jean VIII prirent ouvertement parti l'un contre l'autre dans les querelles de la succession du comté de Capoue, que le Pape voulait faire vassal du Saint-Siège et l'évêque-duc de Naples conquérir pour lui-même. Cette affaire devint dès lors la préoccupation dominante de Jean VIII. Les historiens de l'Église ont sévèrement condamné la facilité avec laquelle il accepta la réintégration du schismatique Photios au patriarchat de Constantinople après la mort de saint Ignace, le grand défenseur de l'orthodoxie. Ils se sont étonnés de la faiblesse qu'il avait montrée dans cette circonstance. Elle s'explique, semble-t-il, par le désir passionné que le Pape avait à ce moment de mettre dans ses intérêts l'empereur Basile. Une flotte byzantine venait d'arriver dans les eaux de Naples, où elle avait battu la flotte des Arabes; une de ses divisions était venue devant Ostie, pour protéger les possessions pontificales. Jean VIII, espérant décider le Basileus à user de sa flotte pour déposer Athanase, voulait à tout prix lui complaire et ne savait rien lui refuser.

Menacées par le Pape, Gaëte et Naples firent appel aux musulmans. Ceux que Docibile, consul de Gaëte, prit à son service devinrent le premier noyau de la fameuse colonie sarrazine du Garigliano, qui tint pendant trente années tout le pays voisin sous la terreur. A Naples, c'est une armée entière d'aventuriers arabes et berbères qu'Athanase rassembla, et qui établit pendant deux années son camp entre les murailles de la ville et le Sebeto. Les incursions de ces hordes sans pitié, qui brûlaient, massacraient et pillaient partout sur leur passage, sans distinguer amis ni ennemis, allèrent jusqu'aux environs de Bénévent et jusqu'à la campagne de Rome. Jean VIII, ayant réuni un synode, excommunia l'évêque de Naples, qui recevait sa part de tout le butin que faisaient ses auxiliaires musulmans, même de celui qui provenait du pillage des églises. Celui-ci, pour toute réponse, au lieu de se soumettre, fit venir de nouvelles recrues de Sicile et d'Afrique. Le nombre des musulmans réunis sous Naples devint tel à la fin de 881 que le terrain d'abord assigné à leur campement ne fut plus suffisant et qu'il fallut le transporter le long du pied occidental du Vésuve, où le nouveau *kairewân* engloba Portici, Resina et Torre del Greco. Mais c'étaient

là de bien incommodes et de bien dangereux auxiliaires. Au lieu de se borner à aller courir sur les terres des ennemis contre lesquels on les avait appelés, ils mirent à sac les campagnes mêmes de Naples, qu'ils rendirent inhabitables et où ils ne laissèrent pas, nous dit Erchempert, annaliste contemporain, un cheval ou une jeune fille sans les emmener dans leur camp.

Le cri des citoyens de Naples devint tel qu'il contraignit Athanase à écouter les propositions du Pape, lequel lui offrait de l'absoudre de son excommunication s'il purgeait le pays des infidèles qu'il y avait attirés. L'évêque-duc n'était jamais embarrassé d'une volte-face ni d'une perfidie. Il fit venir secrètement des troupes de Salerne, de Capoue et de Bénévent, tandis qu'il endormait par ses caresses la vigilance des chefs des Sarrasins, entre autres du principal d'entre eux, nommé Soheim. Puis un beau jour, quand tous ses préparatifs furent achevés, il leva le masque, les assaillit à l'improviste dans leur camp, et grâce à cette trahison en fit un horrible carnage. Ces aventuriers arabes étaient des bandits mais des vaillants ; après le premier moment de la surprise, qui décida leur défaite, ils se rallièrent et toujours combattant entreprirent

en bon ordre une retraite dans laquelle les milices de Naples et des principautés longobardes n'osèrent pas les poursuivre bien loin. Ils ne savaient pas trop où les conduirait cette retraite ; à tout hasard ils marchaient vers le sud, résolus à regagner la Sicile par terre en passant sur le ventre de ceux qui tenteraient de s'opposer à leur marche, s'ils ne trouvaient pas sur la route un lieu favorable pour s'y établir et recommencer leurs pilleries. Remontant la vallée du Sarno, ils gagnèrent la coupure de La Cava, débouchèrent de là vers Salerne, défilèrent, sous les murailles de cette ville, traversèrent la plaine dans la direction de Pæstum et entrèrent dans le Cilento. Le choix qu'ils faisaient de cette région pour y passer, au lieu de prendre la route plus naturelle et plus facile du Val di Tegiano, indique clairement qu'ils ne voulaient pas quitter le sol italien et qu'ils y étaient en quête d'un établissement, qui leur servît de centre pour de nouvelles opérations. Ils ne pouvaient, en effet, le fixer que sur un point de la côte, d'où ils fussent en communication par mer avec la Sicile et l'Afrique, de manière à en recevoir librement des renforts et des ravitaillements. C'est dans ces conditions que d'autres Sarrasins avaient occupé Amantea et Tro-

pea sur le littoral ouest de la Calabre, et d'autres encore le Fraxinet (aujourd'hui La Garde-Freinet) dans le massif des côtes de Provence qui a gardé le nom de Montagne des Maures.

Arrivés à Acropoli, ceux qui venaient d'être chassés du pied du Vésuve comprirent qu'ils avaient trouvé leur affaire. Le site convenait merveilleusement pour y établir un nid de pillards en communication avec la mer. Enlevant la ville par un coup de main, ils en massacrèrent la population. Ce fut désormais leur réduit, leur forteresse. Mais l'enceinte n'en était pas suffisante pour les recevoir tous, et avec eux les nouvelles bandes qui arrivèrent bientôt les renforcer. Un camp permanent fut établi au pied de la ville, dans le lieu qui a conservé jusqu'à ce jour le nom de Campo Saraceno. Une fois solidement installés et sûrs de leur nouvelle base d'opérations, ils reprirent la série de leurs incessantes incursions, fondant du haut des montagnes dans la plaine pour y tout dévaster, ou bien, comme nous les montre Erchempert, cheminant par la crête des montagnes pour aller surprendre au loin les populations qui ne s'attendaient pas à leur visite. La colonie musulmane d'Acropoli et celle du Garigliano, fondées toutes les deux en même temps, en

882, devinrent pour un certain temps le fléau de l'ancienne Campanie, à laquelle ils infligèrent des souffrances inouïes. Nous sommes mieux renseignés sur les exploits dévastateurs de ceux du Garigliano, qui rendirent toute culture impossible dans la Terra di Lavoro et brûlèrent en 883 l'abbaye du Mont-Cassin. Mais pour avoir moins de détails à ce sujet, nous savons encore que les Sarrasins d'Acropoli firent autant de mal. C'est devant leurs dévastations que Pæstum fut abandonné, que toute la population de la plaine qui s'étend jusqu'à Salerne dut s'enfuir, et que ces campagnes jadis si riches et si florissantes se transformèrent en un désert inculte.

Pendant trois ans les deux colonies musulmanes, combinant leurs entreprises, guerroyèrent pour leur propre compte et semblèrent au moment d'ajouter une nouvelle province à l'empire de l'Islam, qui poursuivait en même temps l'acquisition de la Calabre. Jamais peut-être le danger ne fut plus grand pour l'Italie. Mais en 885 un prince de la famille des Aghlabites vint au Garigliano et à Acropoli demander des secours pour les établissements arabes de la Calabre, sérieusement menacés par Nicéphore Phocas, général de l'empereur Basile, dont l'armée, tout récemment amenée d'O-

rient, comptait dans ses rangs l'élite des forces impériales. La fleur des guerriers musulmans des nouvelles colonies répondit à l'invitation de ce prince et le suivit à Santa-Severina sur le Neto, où Nicéphore les écrasa l'année suivante. Diminués de moitié par ce départ, les établissements du Garigliano et d'Acropoli se maintinrent encore plus d'un quart de siècle. Mais leur condition avait changé. Les musulmans qui les composaient, Arabes et Berbères, n'étaient plus en force pour entreprendre la conquête du pays, ni même pour y poursuivre de grandes incursions, de la nature de celles qui leur avaient réussi durant plusieurs années. Leurs courses n'étaient plus qu'un brigandage, qui souvent rencontrait une résistance heureuse. Ils se mirent à faire le métier de mercenaires au service des petits États du voisinage, qui les employaient dans leurs querelles et louaient leurs services à haut prix, ducs de Naples, comtes de Capoue, princes de Salerne et de Bénévent. L'évêque-duc Athanase, en particulier, qui s'était promptement remis en rapports avec eux, s'en servit à plusieurs reprises contre Capoue et Salerne, dont le prince, Waifer, était soutenu par des secours de l'Empire grec. Du jour au lendemain, suivant

qu'on les payait plus ou moins, les compagnies d'aventure musulmanes passaient d'un camp dans l'autre sans hésitation et sans scrupules. Les motifs des disputes entre les chrétiens leur étaient indifférents, ils n'y voyaient que la solde et le butin qu'ils pouvaient en tirer. Le métier était bon et donnait de grands profits. On avait fini par s'habituer à la présence des colonies d'Acropoli et du Garigliano, et personne ne semblait plus songer à les extirper. Elles étaient comme une plaie qui tendait à devenir chronique. Du reste, il a toujours été dans le génie des Arabes d'associer et de mener de front le brigandage et le négoce. Une partie de ceux d'Acropoli exerçait le trafic dans les intervalles des expéditions. Les vaisseaux d'Afrique et de Sicile apportaient des marchandises dans leurs ports, et ils allaient, sous couleur de commerçants paisibles, les proposer en vente dans les villes voisines, se contentant de ce genre d'affaires quand ils ne pouvaient pas faire autrement, mais toujours prêts à se réveiller bandits quand l'occasion s'offrait de faire un bon coup. Aussi Salerne, où ils se présentaient fréquemment en marchands, car c'était la grande ville la plus rapprochée de leur repaire, avait dû interdire qu'ils franchissent ses portes en

gardant leurs armes, de peur de quelque coup de main de leur part.

On m'affirme qu'il existe au château d'Acropoli un marbre portant une inscription coufique, déjà signalée au siècle dernier par Antonini. La chose mériterait d'être vérifiée, car si le renseignement est exact, l'inscription en question serait suivant toutes les probabilités un monument de l'occupation de la ville par les musulmans.

On connaît la date précise et les circonstances de l'extermination des Sarrasins du Garigliano. Il n'en est pas de même pour ceux d'Acropoli. Aucun chroniqueur ne mentionne l'année où la ville fut reprise sur eux par les chrétiens. On sait seulement qu'elle ne fut pas reconquise par les princes longobards, mais par la flotte byzantine, probablement par celle qui coopéra à l'expédition du Garigliano, car à partir de 917 il y eut pendant quelque temps paix et alliance entre l'Empire d'Orient et les Arabes sur le terrain de l'Italie. Quoi qu'il en soit, au milieu du xe siècle, Constantin Porphyrogénète enregistre Acropoli parmi les possessions impériales et la compte comme la seule ville appartenant directement aux Grecs dans la région où elle était située. C'est probablement sur eux que la conquirent les

Normands, qui s'installèrent de bonne heure dans le Cilento, longtemps avant la prise de Salerne. Le territoire que Guillaume, l'un des fils de Tancrède de Hauteville, devenu comte du Principato, s'était taillé dès avant 1057 aux dépens de la principauté de Salerne et des Byzantins, s'étendait presque exclusivement le long de la côte. La seigneurie qui donna son nom à la famille Sanseverino, d'origine normande, est Sanseverino di Cammarota sur la rivière Menicardo, à l'extrémité méridionale du Cilento, et la vie de saint Pierre Pappacarbone, en racontant un de ses miracles, montre l'auteur de la famille, Roger, déjà établi dans ce fief entre 1060 et 1070.

L'histoire féodale d'Acropoli depuis la conquête normande est fort imparfaitement connue. On sait seulement que la ville fut un temps fief des évêques de Capaccio, que plus tard, au moins au xve siècle, elle constitua une des possessions des Sanseverino, enfin qu'ayant été confisquée sur eux elle passa successivement, à partir du xvie siècle, entre des mains assez obscures.

En 1535, dans la croisière que le terrible Khaïr-ed-Din, surnommé Barberousse, fit le long des côtes du royaume de Naples en compagnie des

galères françaises commandées par le baron de Saint-Blancard, Acropoli fut prise après San-Lucido et Cetraro, et 500 de ses habitants emmenés comme esclaves. Sept ans plus tard, la flotte que Khaïr-ed-Dîn, escorté de nouveau de quelques bâtiments français sous la conduite de François Escalin, baron de la Garde, conduisait à Marseille pour y coopérer à l'entreprise de Nice, longea les côtes du Napolitain en y faisant le dégât sur toute sa route. Acropoli fut alors une seconde fois mis à sac, et ce dernier désastre devint le point de départ de sa rapide décadence.

La montagne qui se dresse au sud du bassin d'Acropoli, et dont la croupe se prolonge parallèlement à la mer, du nord-ouest au sud-est, jusqu'à Sessa, formant à cette extrémité le côté droit de la vallée inférieure de l'Alento, porte le nom de Monte della Stella. C'est à son sommet, l'un des plus élevés du Cilento, qu'Antonini plaçait le site de la ville imaginaire de Petelia, capitale des Lucaniens, dont une phrase mal comprise de Strabon a fait rêver l'existence et chercher l'emplacement à tant d'érudits napolitains du temps passé. En réalité cette ville n'a jamais existé. Il n'y a eu qu'une seule Petelia, celle du Bruttium,

située auprès de l'actuel Strongoli, et c'est de celle-ci qu'a parlé Strabon. J'en ai décrit les ruines dans un autre ouvrage (1). Pour confirmer sa détermination du site d'une ville inventée, Antonini a produit toute une série d'inscriptions apocryphes, au sujet desquelles il est impossible de croire à son entière bonne foi. C'est ici l'excès de son patriotisme local qui l'a égaré. Baron de San-Biagio, il était natif du Cilento et il y avait ses propriétés patrimoniales. De son temps encore on était peu scrupuleux sur les moyens d'augmenter le lustre historique de sa province; quand les documents vrais faisaient défaut, on en inventait de toutes pièces; c'était une vieille habitude, qui n'avait joué que trop de rôle dans les litiges judiciaires de la fin du moyen âge et qui avait passé dans le domaine de l'érudition. On ne la jugeait pas alors avec la même sévérité qu'aujourd'hui. Sous ce rapport la conscience était moins délicate. Mais la chose vraiment curieuse est que, tout en se laissant aller à la coupable tentation d'inventer des textes épigraphiques pour prouver que Petelia était sur le Monte della

1. *La Grande-Grèce*, t. I, chap. VII.

Stella et que le village de Vatolla, situé dans les parties hautes de cette montagne auprès de Perdifumo, avait été un *vicus* antique (1), Antonini n'en est pas moins resté, ce qu'il est toujours, un topographe exact et consciencieux. Il n'a cherché nulle part à décrire les prétendues ruines de sa prétendue ville de Petelia, tandis qu'il décrit fort bien celles de Pæstum et celles de Velia.

Les contreforts du Monte della Stella du côté du sud-est, en s'abaissant graduellement, forment les collines qui viennent mourir au bord de la baie de Velia et qui accompagnent sur la rive droite l'embouchure de l'Alento. Elles sont parsemées du haut en bas de petits villages parmi lesquels ceux d'Ortodonico, de San-Mauro, de Pollica, d'Acquavella et de Casalicchio sont un peu plus considérables que les autres. Au sud-ouest, cette même montagne projette dans la mer le cap qui termine du côté du midi le golfe de Salerne, faisant pendant à la Punta della Campanella de l'autre côté. On l'appelle Punta della Licosa, par une corruption du nom antique de

1. En réalité Vatolla (*Batulla*) est seulement cité comme un petit château appartenant aux Longobards, dans une charte de Jean et Guaimar, princes de Salerne, datée de 994.

la petite île Leucosia (aujourd'hui Isola Piana), simple rocher qui précède la pointe du cap et n'en est séparée que par un canal étroit et peu profond. L'îlot, suivant Lycophron, Strabon et Pline, devait son appellation à ce qu'il avait été le tombeau de la Sirène Leucosia. Mais Denys d'Halicarnasse, copié ensuite par Solin, enregistre une autre tradition, qui rattachait l'origine de ce nom au cycle de la légende d'Énée, devenue si à la mode et comme un dogme patriotique à l'époque d'Auguste. D'après cette version, Leucosia ou Leucasia aurait été une cousine du héros troyen, morte pendant sa navigation, à laquelle il aurait donné la sépulture dans l'île, de même qu'il élevait à Palinure, son pilote, un cénotaphe sur le promontoire qui garda son nom. Il est à remarquer que Virgile n'a pas donné droit de bourgeoisie dans son poème à la légende de Leucosia comme à celles de Palinure et de Caieta.

Les commentateurs anciens de Lycophron disent que le promontoire s'appelait Poseidêion, nom dont la forme ionique convient bien à une localité du proche voisinage de la ville ionienne de Hyélê ou Velia, faisant même suivant toutes les probalités partie de son territoire. Cependant ce nom ne

se lit chez aucun géographe, et il semble que le cap lui-même était plus communément appelé Leucosia comme l'île, au moins dans les temps romains. Les terrains du cap sont bien arrosés, couverts de vignes et de plantations. On y rencontre partout des restes de constructions privées de l'époque impériale, comme aussi sur l'îlot qui fait face. En effet il résulte de deux passages des lettres de Symmaque que, de son temps encore, il était de bon ton parmi les riches Romains d'avoir des villas de plaisance dans ces lieux vraiment enchanteurs. Au point dit Marina di San-Marco l'on voit quelques vestiges d'un petit port antique, auprès duquel des tombeaux ont été plusieurs fois trouvés en creusant la terre.

Au-dessus du cap, sur un des contreforts de la montagne, à 3 kilomètres de la mer, est Castel dell' Abbate, bourg d'environ 2,000 habitants. C'était originairement une petite ville forte, que Saint-Constabile, quatrième abbé du monastère de La Cava, natif de Tresino près Acropoli, fit construire en 1123 avec le consentement de Roger, duc de Pouille, pour y rassembler et y mettre à l'abri la population du canton voisin, qui, répartie par minces hameaux, était trop à la merci des pirates.

La nouvelle ville resta tenue féodalement par les abbés de La Cava pendant toute la royauté des Normands et des Hohenstaufen. Dans la guerre qui suivit les Vêpres Siciliennes, Castel dell' Abbate fut pris en 1286 par les armées de Jayme d'Aragon, roi de Sicile, qui y vint de sa personne en 1289, peu de temps avant de conclure la paix avec Charles II d'Anjou. En 1309, l'abbé de La Cava obtint du roi Robert une exemption d'impôts, qui permit d'attirer de nouveaux habitants dans la ville dépeuplée par la guerre. Le diplôme royal accordant cette concession nous apprend que Tresino, Perdifumo, San Magno, Santa Lucia, San Giorgio, Acquavella, Casalicchio, Li Zoppi, San Mauro, Serramezzana et San Primo, tous villages encore existants aujourd'hui, relevaient de la seigneurie de Castel dell' Abbate. Comme la guerre qui venait d'avoir lieu avait révélé l'importance stratégique de cette forteresse, tout en continuant à appartenir à l'abbaye de La Cava, on nomma un châtelain royal, qui devait y tenir garnison et fut investi dans la ville d'une juridiction de police allant jusqu'au droit de faire donner la bastonnade. En 1409, le Pape Grégoire XII vendit au roi Ladislas Castel dell' Abbate avec Acropoli, Castellam-

mare della Bruca, Cetraro et d'autres seigneuries ecclésiastiques dépendant de différents monastères et évêchés. En 1446, Alfonse d'Aragon donna cette ville à Giovanni Sanseverino, dans la famille de qui elle resta jusqu'en 1552. A dater de ce moment, jusqu'à l'abolition du régime féodal, la seigneurie en passa par vente ou par héritage en des mains nombreuses et diverses, dont la succession n'offre aucun intérêt pour l'histoire. En 1622, sous la vice-royauté du duc d'Ossuna, les Barbaresques vinrent attaquer Castel dell' Abbate, mais en furent repoussés. Le territoire de ce bourg est fertile et exporte une assez grande quantité de produits agricoles, comme, du reste, tout le Cilento.

La description du bassin d'Acropoli et du Monte della Stella qui le domine, ainsi que la revue des souvenirs historiques qui se rattachent à ces lieux, m'ont entraîné assez loin de la route que nous avons suivie en pénétrant dans le Cilento pour gagner le village où nous devions coucher avant de gagner les ruines de Velia, but spécial de notre excursion et couronnement du voyage que nous avions entrepris à travers l'Apulie et la Lucanie. Il est grandement temps d'y revenir.

L'arête que nous suivons, ainsi qu'il a été dit plus haut, nous conduit assez rapidement à Ogliastro, village pittoresquement situé et d'aspect prospère, dont le territoire produit du vin et de l'huile en abondance. Il ne faut pas plus de deux kilomètres pour gagner de là Torchiara, autre village, renommé pour ses figues sèches. Il domine d'un côté le ravin par où descend un des torrents qui descendent dans le bassin d'Acropoli. De l'autre côté, vers l'ouest, la vue s'étend sur le chaos des montagnes de la partie septentrionale du Cilento et permet de bien se rendre compte de la constitution orographique du pays. Immédiatement au-dessous de Torchiara se creuse le bassin profond et d'aspect sauvage, fermé au nord par l'échine de hauteurs qui va de Finocchieto à Monteforte, dans lequel les trois sources de l'Alento se réunissent en un seul cours d'eau près de Tecerale. Au delà les premières montagnes, richement boisées, sont celles qui portent Ostigliano, Oria, dont le nom, pareil à celui de villes du pays des Messapiens et de ceux des Dauniens de l'Apulie et de la Campanie, paraît un legs de l'époque des Pélasges, enfin Giojo, dont l'histoire est absolument inconnue, mais qui, d'après les ruines considérables qu'on y

voit, dut être une ville au moyen âge. Au siècle dernier, il y avait à Giojo un grand monastère de femmes, où toutes les jeunes filles nobles du Cilento recevaient l'éducation. A ces hauteurs succède en arrière la longue crête, notablement plus élevée et dentelée, qui forme le rempart de la région et s'étend du nord au sud, depuis Monteforte, pays de grande élève des porcs à demi sauvages qui se nourrissent des glands de ses bois de chêne, jusqu'à Angellara, enfouie aussi au milieu des châtaigniers et des chênes, en passant par Magliano, forteresse importante du temps des Goths, puis siège d'un comté longobard relevant de la principauté de Salerne, Gorga et Cannalunga. Plus loin encore en arrière se dressent les sommets nus de la chaîne sourcilleuse des Alburni et du Monte Cervati, de l'autre côté de laquelle se trouve le Val di Tegiano. La distance à laquelle ils se trouvent reculés, fait deviner entre la dernière crête du Cilento et cette chaîne l'interposition d'une vallée assez large cachée aux regards. C'est celle du Calore.

Tout en perdant souvent la vue de la vallée même de l'Alento, nous gardons toujours cette grande perspective de montagnes plus éloignées

pendant le trajet qui nous conduit de Torchiara à Rotino, où doit se terminer notre journée et où sera le lendemain notre point de départ pour gagner Velia. Rotino est un village de 12 à 1,400 âmes comme suspendu sur les précipices de ravins qui débouchent dans la vallée de l'Alento. A peu de distance, mais plus haut, sur les pentes qui s'élèvent vers le Monte della Stella et Perdifumo, où saint Pierre Pappacarbone fonda au XIe siècle le monastère bénédictin de Sant'Arcangelo, relevant de celui de La Cava et suivant la règle de Cluny, se trouvent Lustra et Rocca di Cilento. Cette dernière localité eut au moyen âge une certaine importance; on y voit les ruines d'un château bâti par Galvano Lancia, l'oncle de Manfred. C'est la patrie de Giacomo Capano, qui construisit en 1347 l'église San-Pietro Martire de Naples. L'aspect de Rotino est riant et gracieux. L'air d'aisance et de prospérité des maisons, leur propreté, l'activité des habitants, leur allure laborieuse, tout m'y rappelle un de nos gros villages de France. Il y a dans la localité un relai de poste, un bureau de télégraphe et une brigade de gendarmerie. A leurs travaux de culture les habitants joignent une industrie de vannerie; ils fabriquent, avec des

osiers diversement colorés, de jolis paniers, d'un goût original, qui se vendent à une assez grande distance. C'est, d'ailleurs, le centre d'un commerce agricole considérable. Un des propriétaire du lieu a commencé depuis quelques années à mettre en pratique les procédés d'une vinification perfectionnée, et les produits qu'il obtient ont été primés à l'Exposition universelle de 1878. C'est un vin rouge, moins chargé d'alcool que ceux de la Calabre et de la Terre d'Otrante. Il se rapproche sensiblement de nos plus chauds bourgognes, et pour ma part je le préfère aux vins rouges de Capri et des autres localités des environs de Naples. Nul doute que lorsque l'exemple, qui n'a été jusqu'ici donné que par un seul propriétaire de Rotino, sera généralement imité dans la contrée, les vins du Cilento n'acquièrent une grande réputation et ne trouvent un débouché considérable à l'étranger. Il y a là pour cette région une source de richesse assurée si on sait l'exploiter d'une manière intelligente.

Nous trouvons à Rotino une petite auberge de campagne, meublée sommairement et où il n'y a que trois chambres, à plusieurs lits chacune, mais parfaitement propre, où tout a l'aspect ragoûtant et

où la cuisine est acceptable. Les fenêtres donnent sur un ravin profond, dont la naissance se creuse en amphithéâtre aux parois escarpées et toutes garnies d'oliviers; il offre un tableau tout fait pour un paysagiste, et la perspective en prenait quelque chose de particulièrement frappant et un peu fantastique, lorsque, la nuit faite, nous l'avons vu baigné des clartés d'argent de la lune en son plein, avec lesquelles contrastaient des parties d'ombre d'une noirceur intense. Nous étions attendus, et l'on nous fait fête de la façon la plus gracieuse. Le syndic, le lieutenant de gendarmerie, plusieurs des principaux habitants, parmi lesquels je dois une mention spécialement reconnaissante à M. Magnone, de la famille de celui qui dans le siècle dernier eut tant de polémiques avec Antonini au sujet de l'histoire et des antiquités de la Lucanie, s'empressent à nous faire accueil et à améliorer notre installation à l'auberge. Ce sont eux qui se chargent de tout organiser au point de vue matériel pour notre excursion archéologique du lendemain.

Ils nous offrent à notre auberge un repas qu'ils arrosent des meilleurs vins de leurs caves, et après ce repas la conversation se prolonge fort avant dans la soirée. Nous sommes dans la société de patriotes

des plus exaltés, qui presque tous ont passé plus ou moins longtemps en prison pour leurs opinions, qui du moins ont été sous la surveillance de la police, alors beaucoup plus préoccupée des libéraux que des malfaiteurs, pleine de trésors d'indulgence pour les derniers autant qu'impitoyablement sévère pour les premiers, et qui tous ont pris part à la révolution nationale. Ce sont donc les souvenirs des événements de 1848 à 1860 qui font les frais de la causerie. Les histoires que nos hôtes nous racontent, et dans lesquelles ils ont été acteurs, nous font assister à ce que fut dans un coin reculé de province la réaction déchaînée après que le roi Ferdinand II eut déchiré la constitution qu'il avait jurée et rétabli le régime absolu : mille traits de détail nous donnent une idée juste des persécutions qu'une police aussi inintelligente que tracassière ne dirigeait pas seulement contre ceux qui s'étaient signalés par leurs opinions libérales et patriotiques, mais encore contre tous ceux qui faisaient preuve d'un genre quelconque de distinction, qui devenaient suspects par cela seul qu'ils avaient du talent et qu'ils étaient instruits. Ces récits nous introduisent aussi dans les conciliabules des conspirations mazziniennes, qu'un tel gouvernement ne

pouvait manquer de faire naître, et où le désir bien légitime d'échapper à des souffrances qui n'étaient que trop réelles, et les plus respectables aspirations d'unité nationale et de liberté, se combinaient avec le goût invétéré des Italiens pour les sociétés secrètes, avec l'attrait de leurs imaginations pour tout ce qui est théâtral. Il y a quelque chose de profondément triste à repasser ce qui se dépensa alors de vrai courage et de dévouement dans la machination d'entreprises impossibles, avortées avant d'être même tentées, condamnables malgré la noblesse du but par les moyens auxquels elles recouraient et par les chefs indignes dont on y acceptait la direction. Elles seraient à jamais restées stériles si le génie de Cavour n'était pas venu donner une autre direction aux efforts du patriotisme italien, qu'il fit sortir du terrain funeste des conjurations pour les transporter sur celui de l'action politique découverte et avouable, les arrachant à l'influence d'un sectaire farouche, sans scrupules et d'esprit étroit, pour les mettre au service de ses grands desseins d'homme d'État, si bien compris et si bien secondés par son roi. Tout ceci appartient à l'histoire, et j'écoute avidement les anecdotes instructives et caractéristiques que

narrent nos amis de Rotino. Elles m'instruisent et me font comprendre bien des choses, qui jusque-là restaient obscures pour moi. La politique du jour tient également une large place dans les conversations de la soirée, car nous sommes à quelques jours seulement des élections générales où s'appliquera pour la première fois la nouvelle loi qui a rendu le suffrage presque universel, et naturellement cette perspective préoccupe tous les esprits.

En rentrant dans ma chambre, j'observe curieusement la lampe que l'hôtesse y a placée et qui l'éclaire à peine. C'est un de ces lumignons de forme antique, où l'on verse l'huile de la même burette qui sert à faire la salade, monté sur un pied assez haut dont la forme se rattache aussi à une tradition directe de l'antiquité, le tout en terre grossièrement revêtue d'un émail blanc à dessins de diverses couleurs. La faïencerie populaire produit en abondance les lampes de ce genre dans tout le midi de l'Italie; elles y sont universellement en usage chez les paysans. Mais celle que l'on m'a donné à Rotino présente une particularité qui m'intéresse et que je vois pour la première fois. De chaque côté du bec où se place la mèche est tracé un grand œil, pareil à ceux qu'on voit près des

anses à l'extérieur des coupes de terre peinte de fabrication grecque et étrusque. Cette paire de gros yeux, destinée à repousser les influences du mauvais œil et du mauvais sort, les anciens Hellènes les peignaient également des deux côtés de la proue de leurs galères, et l'on a depuis longtemps signalé, j'ai observé moi-même bien des fois la conservation de cet usage superstitieux de l'antiquité dans les barques de pêche et les spéronares de toutes les côtes napolitaines, de la Sicile et de Malte. Le trou d'écubier y forme la pupille des yeux placés à l'avant, et sans la protection desquels le marin de ces contrées hésiterait à affronter les caprices des flots. Mais on n'avait pas encore constaté d'exemple de la conservation de l'emploi de la figure talismanique et préservatrice des yeux sur des produits de la céramique moderne. Il y a là un fait de survivance des pratiques et des croyances des âges du paganisme jusque dans notre siècle, qui mérite d'être noté. Informations prises, j'ai appris que les lampes de faïence émaillée garnies d'yeux auprès du bec se fabriquaient à Vietri près de Salerne, spécialement pour la région d'Eboli et du Cilento. Dès le lendemain j'en achetais une pour la déposer dans les galeries du Musée ethnographique du Trocadéro.

VELIA ET SON HISTOIRE

La colonisation grecque dans l'Italie méridionale fut principalement l'œuvre des Doriens et des Achéens. Les Ioniens n'y eurent qu'une part très restreinte. Sur le littoral est de la Grande-Grèce deux cités seules leur durent leur fondation, Siris et Scyllêtion, et toutes les deux, après quelque temps d'existence, virent leur population ionienne détruite ou subjuguée par les Achéens de Sybaris et de Crotone.

Cependant c'étaient des marins de race ionienne qui, les premiers entre les Hellènes, s'étaient mis à fréquenter les mers de l'Occident et avaient cherché à y fonder des établissements, poussant même bien au delà de la péninsule occupée par les Œnotriens et les restes des Sicules, allant jusque dans

les parages des Tyrrhéniens ou Étrusques pour organiser avec leur pays des relations commerciales régulières et suivies. Vers le VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, les Chalcidiens de l'Eubée, alors à l'apogée d'une puissance qui devait bientôt s'écrouler, avaient organisé des expéditions de marine marchande vers les contrées de l'ouest, et fondé comme comptoirs de commerce les deux premières villes grecques de l'Italie et de la Sicile, Naxos et Cymê ou Cumes. Dans cette dernière ils étaient sur le sol de la fertile Campanie, *Campania felix*, comme disaient les anciens, et presque à la porte de l'Étrurie, avec laquelle ils trafiquaient activement de ce point, sans s'exposer aux difficultés que la jalousie des Tyrrhéniens auraient opposées à un établissement sur leurs côtes mêmes. Peu après, afin d'assurer une station à moitié route à leurs navires et de fermer le passage à toute concurrence, ils s'étaient rendus maîtres du détroit de Messine en enlevant Zanclê (plus tard Messine) aux Sicules et en bâtissant Rhêgion sur la côte opposée. Cymê assurait sa position en se couvrant des établissements de Dicaiarchia (Pouzzoles) et de Palaipolis (fondue ensuite avec Néapolis ou Naples), comme de postes avancés.

Dans leur commerce avec les contrées de l'Occident, les Chalcidiens étaient surtout des courtiers. La Grèce propre, au VIIIe siècle, était encore singulièrement rude et barbare; elle se remettait à peine du recul qui avait été pour elle la conséquence de l'invasion des Doriens. Toute la fleur de la civilisation hellénique, alors encore dominée par l'influence orientale dans les choses matérielles, toute l'activité de la production industrielle, étaient concentrées dans les cités de l'Ionie, qui avaient et devaient encore garder quelque temps une avance considérable sur le reste de la race grecque. La Grèce était tributaire de ces cités et recevait d'elles, ou des Phéniciens, tout ce qui exigeait pour être produit un travail un peu raffiné, soit qu'elles le fabriquassent elles-mêmes, soit qu'elles le tirassent des manufactures de l'Asie Mineure, de la Syrie ou du bassin de l'Euphrate, alors en plein éclat, pour le répandre parmi les Hellènes. Les grandes villes de l'Eubée, Chalcis et Érétrie, dont les habitants étaient par leur origine de sang ionien, entretenaient les relations les plus intimes avec l'Ionie et l'Éolie, auxquelles elles avaient emprunté les éléments fondamentaux de leur système monétaire. Ce sont les marchandises de la

côte gréco-asiatique, fabrications locales ou articles amenés de l'intérieur de l'Asie, que leurs vaisseaux transportaient à Cymê (Cumes) et en Étrurie.

Mais les habitants des florissantes cités de l'Ionie étaient marins aussi habiles et aussi hardis que fabricants industrieux. Phocée et Milet, en particulier, brillaient au premier rang dans la carrière des navigations commerciales. Dès le VIIIe siècle, les Milésiens avaient couvert de leurs colonies toutes les côtes du Pont-Euxin et s'étaient assurés le monopole du commerce de cette mer, où aboutissaient les routes de caravanes qui apportaient une foule de marchandises précieuses, l'ambre de la Baltique, les pelleteries du pays des Scythes, l'or de l'Oural, l'acier des Chalybes, le lapis-lazuli de la terre des Saspires. Aussitôt que Psamétik, dans le VIIe siècle, eut ouvert l'Égypte aux Grecs, ce furent aussi les Milésiens qui en accaparèrent presque entièrement le négoce et finirent par y fonder la ville de Naucratis. Il était impossible qu'ils ne cherchassent pas un moyen d'atteindre par eux-mêmes les marchés si avantageux de l'Italie, comme ils fréquentaient ceux de la Grèce propre, de vendre directement aux Tyrrhéniens et

de s'affranchir du tribut payé à la marine des Chalcidiens dans leurs relations avec l'Occident.

Mais c'était chose difficile et périlleuse, dans ces temps reculés, que de naviguer directement d'Asie Mineure jusqu'en Étrurie. Sans doute on n'en était plus à cet âge où les dangers de Scylla et de Charybde, grossis par l'imagination populaire jusqu'à devenir des fables comme celles que nous lisons dans l'Odyssée, faisaient trembler de terreur les plus intrépides matelots. Mais la traversée n'en était pas moins longue, dangereuse et au-dessus de ce que pouvaient faire la plupart des navires de l'époque, capables seulement d'un cabotage toujours en vue des côtes, où l'on cherchait un abri sitôt que le temps devenait trop mauvais. Surtout le commerce de ces âges avait toutes les allures de la piraterie, à laquelle ne s'attachait alors aucun déshonneur, bien au contraire; à tel point que nous possédons des traités gravés sur bronze et conclus entre deux villes grecques pour écumer les mers à frais communs. La pratique et même les principes reconnus du droit maritime, étaient la barbarie pure. On admettait généralement comme chose légitime qu'une cité qui s'était mise en possession du commerce de mer avec un pays

étranger en exclût tous concurrents et que, si ses vaisseaux rencontraient sur leur route ceux d'une autre cité ou d'une autre nation, entreprenant la même navigation, ils leur courussent sus et les coulassent sans merci. Si les Chalcidiens s'étaient saisis des deux rives du détroit de Messine, c'était pour en fermer le passage à tout autre qu'eux, et ceux à qui ils interceptaient la route ne pouvaient songer à doubler la Sicile par le sud, car ils y auraient rencontré les mêmes dangers de la part des Carthaginois établis à Mélitê (Malte), Gaulos (le Gozzo) et Cossyra (Pantellaria).

Encore n'était-ce là que le premier des obstacles que rencontraient les tentatives de navigation dans l'ouest de la Sicile. Si les Chalcidiens veillaient avec un soin jaloux à écarter la concurrence des autres Hellènes dans cette carrière, pour eux-mêmes les expéditions jusqu'à leur colonie de Cymê étaient extrêmement périlleuses et devaient revêtir un caractère presque aussi guerrier que commercial. Le vaisseau qui dépassait le détroit de Messine, pour traverser la mer des Tyrrhéniens, devait être prêt à combattre au besoin pour sa sécurité, et n'était rien moins que sûr de pouvoir atteindre son but ou en revenir. Non seulement il y rencon-

trait les Carthaginois, ces ennemis nés des Hellènes, mais les Tyrrhéniens eux-mêmes, qui possédaient une nombreuse marine et comme pirates s'étaient fait un nom justement redouté. Carthaginois et Étrusques prétendaient au monopole exclusif des mers situées à l'occident de la Sicile. Ils avaient souvent des querelles entre eux, surtout pour la possession de la Sardaigne et de la Corse, à laquelle ils aspiraient également. Mais quand il s'agissait des Grecs, de leur interdire l'accès de la mer Tyrrhénienne ou de les en expulser, l'intérêt commun les conduisait immédiatement à unir leurs efforts. Les colons hellènes des Iles Éoliennes eurent ainsi fréquemment à repousser leurs attaques.

Les Milésiens ne se soucièrent pas d'affronter ces périls. Ils se préoccupèrent donc de trouver une combinaison qui leur permît d'aller en Italie et de commercer directement avec les Étrusques, sans éveiller leur jalousie sur le chapitre du monopole de la mer Tyrrhénienne, sans se lancer dans les risques de la navigation de cette mer. J'ai exposé ailleurs avec détail comment ils y réussirent par leur alliance avec Sybaris, récemment fondée, grâce à la façon dont cette cité profita de sa situa-

tion sur un étranglement de la partie méridionale de la péninsule italienne, presque un isthme resserré entre deux golfes, pour y organiser un commerce de transit entre la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne. Les Milésiens abordaient au port des Sybarites sur le golfe de Tarente et y déposaient leurs marchandises; les Étrusques faisaient de même au port situé sur l'autre mer, près de l'embouchure du fleuve Laos. Les Sybarites se chargeaient du transit par terre d'un rivage à l'autre, et leur cité était à la fois l'entrepôt où se concentraient les marchandises de l'Ionie et de l'Étrurie, et le marché où s'en opérait l'échange. Hellènes et Tyrrhéniens, chacun restait ainsi sur son domaine; aucune des deux parties n'empiétait sur la mer dont l'autre se réservait la possession exclusive. Entre ces deux domaines jalousement gardés, Milésiens et Tyrrhéniens se rencontraient sur un terrain neutre et intermédiaire, où ils trafiquaient. Sybaris était comme la foire permanente ouverte à leurs opérations.

Les Phocéens furent plus aventureux. Ils s'enhardirent à aller naviguer par-delà l'île de Sicile, bien plus loin dans l'ouest que n'avaient osé les Chalcidiens à l'époque de leur plus grande puissance.

Affrontant l'hostilité des Carthaginois et des Tyrrhéniens, ils poussèrent jusque sur les côtes de l'Espagne méridionale, habitées par le peuple des Tartessiens. Depuis plusieurs siècles les Tyriens, qui désignaient cette contrée par le nom de Tarschich, bien connu dans la Bible, s'en étaient faits une véritable ferme, dans l'exploitation de laquelle ils ne souffraient pas de rivaux; et quand des désastres de guerre eurent abattu la prospérité de Tyr, qui ne se releva pas du long siège que lui fit subir Nabou-koudourri-ouçour de Babylone, ce furent les Kenânéens occidentaux, les Carthaginois, qui recueillirent cette portion de l'héritage de leur ancienne métropole. Vers 640, un marin de Samos, du nom de Coléos, ayant été entraîné par la tempête dans ces régions dont les Hellènes ne connaissaient le nom que d'une manière vague et de réputation, aborda aux rivages des Tartessiens, et à son retour révéla le secret de la route qui y conduisait, jusque-là soigneusement cachée par la jalousie des Tyriens. Ses récits sur la fertilité de la vallée du Baitis, sur la prospérité commerciale de la ville phénicienne de Gadis (Cadix) et sur les trésors des mines d'argent du pays de Tarschisch, surexcitèrent prodigieusement les imaginations et les con-

voitises des Grecs de l'Ionie. Ce pays lointain devint pour eux, dans les dernières années du VIIIe siècle, un véritable Eldorado, que leurs navigateurs s'efforcèrent d'atteindre, et ce furent surtout les Phocéens qui s'engagèrent dans cette voie.

En 600 av. J.-C., un marin de Phocée, nommé Euxène, cherchant la route d'Espagne, vint toucher aux rivages de la Gaule méridionale, non loin de l'embouchure du Rhône, dans le pays des Ségobriges. Reçu amicalement par Nannos, chef du pays, il épousa la fille et fonda la ville de Massalia (Marseille). Deux ans après, un nouvel essaim de colons, conduit par Prôtis, vint rejoindre Euxène, et Massalia se trouva dès le début une cité considérable et populeuse. En 578, d'autres Grecs d'Asie Mineure, mais de race dorienne, les Rhodiens et les Cnidiens, tentant de suivre la même route, abordèrent sur la côte septentrionale d'Espagne et bâtirent Rhoda (aujourd'hui Rosas).

Toute l'activité des Massaliètes se dirigea vers la Bétique, où ils espéraient supplanter les Phéniciens. Ils profitèrent de la catastrophe de Tyr et de la révolte des habitants de la Bétique contre les colons Kenânéens. Arganthônios, roi des Tartessiens, les accueillit alors avec une faveur marquée

et leur ouvrit les marchés de son pays. Bientôt, il est vrai, quand les Carthaginois furent venus au secours de Gadis et eurent repris les anciennes possessions tyriennes, ils se virent fermer la vallée du Baitis. Mais ils ne cessèrent pas pour cela de commercer avec le midi de l'Espagne, et sur la côte des Bastules, tout auprès de la phénicienne Qartheya, ils fondèrent la ville de Moinacê.

Le grand trafic de Phocée, qui était alors avec Milet la première cité de l'Ionie, se dirigea désormais vers Massalia et les établissements massaliêtes. Une nouvelle colonie phocéenne, Emporiai (aujourd'hui Ampurias), s'éleva sur le littoral du nord de l'Espagne, auprès des Pyrénées. En 556, les Phocéens, voulant assurer une station et un port de relâche à leurs navires entre la Sicile et Massalia, fondèrent sur la côte orientale de l'île de Cyrnê, c'est-à-dire de la Corse, dans une situation particulièrement favorable, la ville d'Alalia ou Aleria, d'où ils commandaient toute la mer Tyrrhénienne et le golfe de Ligurie. Vers le même temps ils s'établissaient aussi sur le littoral même de l'Étrurie, à l'embouchure de l'Arnus, où ils fondaient Pisa.

Si les Phocéens réussirent si heureusement dans

ces expéditions, c'est qu'ils étaient favorisés par la bienveillance des anciennes colonies chalcidiennes, dont l'alliance intime avec eux est attestée par toute une série de faits. A l'époque où ils se mirent à fréquenter les routes de l'ouest, les colonies de Chalcis avaient cessé d'être soutenues par leur métropole, désormais déchue de sa primitive splendeur. L'Eubée était tombée sous la domination d'Athènes, qui n'était pas encore en mesure de prendre l'héritage maritime des Chalcidiens. Zanclê, Rhêgion et surtout Cymê se trouvaient ainsi dans un isolement qui auraient pu leur devenir funeste, si d'autres Grecs n'étaient pas venus fréquenter leurs ports, les appuyer et maintenir leurs relations avec le reste de la race hellénique, et parmi les concurrents qui se présentaient pour ce rôle fructueux, ils avaient donné la préférence à des Ioniens, à cause de la parenté de sang. Mais cette parenté n'aurait pas servi aux Phocéens, si Chalcis et Érétrie avaient été encore puissantes et capables de suffire par elle-mêmes au commerce avec leurs colonies.

Mais au moment même où Phocée parvenait au point culminant de la prospérité que développait chez elle le succès de ses entreprises de commerce

et de colonisation dans les contrées les plus reculées de l'Occident, son existence même fut subitement atteinte par un désastre dont elle ne devait jamais se relever. Après avoir détruit la monarchie des Lydiens, le roi de Perse Kourous, que nous avons pris la mauvaise habitude de désigner sous le nom de la forme latinisée de Cyrus, entreprit la soumission des cités grecques dont la chaîne ininterrompue garnissait tout le littoral ouest de l'Asie Mineure. Il avait confié cette tâche à un de ses généraux, que les Grecs appellent Harpagos. Celui-ci vint en 542 mettre le siège devant Phocée.

Les Phocéens résistèrent à outrance, mais finalement ils en vinrent à la nécessité de céder. Ils prièrent alors Harpagos de retirer momentanément ses troupes pendant qu'ils délibéreraient sur les conditions de capitulation qu'on leur avait proposées. Profitant de ce répit, ils lancèrent leurs vaisseaux à la mer, y firent monter les femmes, les enfants, placèrent au milieu d'eux les statues de leurs divinités, et firent voile vers Chios. Arrivés dans cette ville, ils voulurent acheter aux habitants les îles Oinussai; mais ceux-ci redoutant pour leur commerce le voisinage d'un peuple actif et entreprenant, repoussèrent la demande. Les fugitifs repri-

rent la mer et se retirèrent dans les contrées de l'Occident, partie à Alalia, partie à Massalia. Avant de s'éloigner pour toujours de l'Asie Mineure, ils revinrent à Phocée, surprirent la garnison que les Perses y avaient installée et l'égorgèrent. Puis, faisant les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougie au feu, jurant de ne pas retourner à Phocée avant que cette masse ne revint sur l'eau telle qu'ils l'y avaient jetée. Pourtant, au moment du départ, la moitié du peuple sentit sa constance fléchir et resta dans la ville. Le reste fit voile vers les mers de l'ouest.

Grâce à cette émigration, la chute de la mère patrie de l'Asie Mineure, au lieu d'ébranler les établissements phocéens de l'extrême Occident, augmenta encore leur importance. De colonie Massalia devint métropole, et Alalia aussi se transforma brusquement en une grande ville. Les Massaliètes, dont la population était largement accrue, se virent en mesure de créer de nouvelles colonies pour faciliter et protéger leur commerce. Sur la côte d'Espagne, entre Emporiai et Moinacê, ils bâtirent Hêméroscopion et Alônis. Au pied du revers gaulois des Pyrénées, dans le Roussillon

actuel, ils édifièrent Pyrênê (aujourd'hui Elne), après avoir ruiné la ville de Ruscino (aujourd'hui Castel-Roussillon, près de Perpignan), dont le nom indique assez clairement l'origine kenânéenne, et qui avait été l'échelle où les Tyriens d'abord, puis les Carthaginois, allaient chercher les riches produits miniers de la région des montagnes, particulièrement ceux des lavages d'or des tables de l'Ariège (Auraria), alors d'un revenu considérable. Leur flotte battit les Carthaginois dans plusieurs rencontres, et acquit pour quelque temps une supériorité marquée dans ces mers.

Le commerce si fructueux de l'Espagne menaçait donc de passer tout entier entre les mains des Massaliêtes et des autres émigrés de Phocée. C'était pour les Carthaginois un intérêt de premier ordre que d'arriver à éteindre cette concurrence. Ils devaient faire les plus grands efforts pour ruiner la puissance des colons phocéens, encore à leurs débuts, et pour effacer de la carte leurs établissements. Pour cette entreprise ils trouvèrent des auxiliaires naturels dans les Tyrhéniens de l'Étrurie maritime, qui nourrissaient une profonde jalousie contre les Phocéens d'Alalia et de Pisa, car ceux-ci les gênaient dans leur commerce et

dans leurs pirateries, et menaçaient de leur enlever la suprématie sur les mers où ils avaient jusqu'alors dominé.

En 536 une flotte nombreuse d'Étrusques et de Carthaginois coalisés se présenta devant Alalia, tandis que Pisa, assaillie par ses voisins, succombait sous leurs coups. Les Phocéens sortirent à la rencontre de la flotte, et une grande bataille navale, la première que l'histoire enregistre dans la partie occidentale de la Méditerranée, fut livrée dans les eaux de la Corse. Les Phocéens y furent complètement défaits, perdirent 40 vaisseaux sur 60 qu'ils avaient engagés, et bientôt reconnurent l'impossibilité de se maintenir dans Alalia. Ils abandonnèrent donc la ville, dont les Carthaginois prirent possession. Une partie d'entre eux se retira à Massalia. Le plus grand nombre, assez pour former la population d'une ville considérable, chercha un refuge à Rhêgion, dont les habitants les accueillirent avec empressement et sympathie.

Cependant les Rhêgiens jugèrent qu'au lieu de garder les émigrés Phocéens dans leur propre cité, il y avait avantage de leur procurer en Italie un nouvel établissement, de les aider à fonder une ville distincte, que leur nombre permettait de

faire dès ses débuts assez respectable pour qu'elle eût chance de se maintenir et de prospérer. Ils lui choisirent pour emplacement l'embouchure du fleuve Halês, à l'extrémité septentrionale de la côte de l'Œnotrie sur la mer Tyrrhénienne, entre le golfe de Poseidônia et celui de Laos, autrement dit, pour employer les dénominations actuelles, le point du Cilento où la rivière Alento se décharge dans la mer, entre le golfe de Salerne et celui de Policastro. La nouvelle cité ionienne devenait ainsi un poste intermédiaire de relâche et de protection sur la lignes des communications maritimes, qu'elle contribuait à assurer, entre les établissements Chalcidiens, c'est-à-dire Ioniens, de Rhêgion et de Zanclê, d'une part, de Cymê et des villes qui en dépendaient, d'autre part. Dans la série des villes helléniques installées sur le littoral ouest de la Grande-Grèce, elle s'interposait entre les deux colonies les plus septentrionales qui eussent été fondées de ce côté sous les auspices et la suprématie de Sybaris, Poseidônia par les Trézéniens et Pyxus par des Achéens.

Le canton où fut fondée cette nouvelle cité était occupé, nous dit-on formellement, par les Pélasges Œnotriens, dont le nom se conserva dans celui

des îles Œnotrides, situées dans le plus proche voisinage. Le fleuve à côté de l'embouchure duquel fut choisi son emplacement est appelé par les écrivains grecs et latins *Halês* ou *Éleês;* dans la basse latinité son nom devient *Alentus*, Alento sous sa forme actuelle. Si l'on tient compte des lois régulières de transformation de l'onomastique des lieux dans l'Italie méridionale, on arrive à restituer avec certitude un nom indigène primitif *Haleeis*, qui offre la désinence et la physionomie habituelle de la majorité des noms pélasgiques dans l'extrémité sud de la péninsule italienne, non seulement chez les Messapiens et les Iapygiens, mais aussi chez les Œnotriens, où nous trouvons, comme noms de villes, *Krymoeis*, *Vratoeis*, *Foreis*, *Pyxoeis*, devenus en latin *Grumentum*, *Fratuentum*, *Ferentum*, *Buxentum*, et comme noms de fleuves *Kazoeis* et *Traeis*, transformés en *Casuentus* et *Traentus*.

Le site même de la ville était désigné par un nom qu'on affirme avoir signifié « le marais. » La forme italiote et latine en est *Velia*, terme qui a bien, en effet, ce sens dans le latin antique et correspond au grec *elos*. La forme éolienne et dorique primitive de *elos* était *velos*, écrit avec le digamma

pour initiale. Si les colons qui fondèrent la ville avaient été des Doriens ou des Achéens, elle aurait été appelée en grec aussi *Velia* ou *Velea,* qui serait devenu plus tard *Elea*. C'est, en effet, ainsi qu'elle fut le plus habituellement désignée en Grèce ; les Athéniens, en particulier, ne l'appelaient pas autrement qu'Éléa, et l'on prit la coutume de qualifier d' « école éléate » l'école de philosophie qui se développa dans cette ville. Mais les Ioniens, qui la construisirent, n'avaient pas le digamma dans leur alphabet pour représenter le son du *v*. Ils adoptèrent donc, pour transcrire la vieille appellation indigène, qu'ils conservaient, une forme toute différente, *Yelê* ou *Hyele*. Les monuments numismatiques attestent que tant que la ville demeura purement grecque cette forme de nom fut la seule qu'admirent ses habitants, s'intitulant eux-mêmes Hyélêtes.

Les ruines qui subsistent encore sur l'emplacement de Hyélê-Velia, et que je décrirai en détail un peu plus loin, attestent que dès avant la colonisation phocéenne de 536 ou 535 il y avait là, sur la hauteur qui devint ensuite l'acropole, une petite ville fortifiée. Probablement c'étaient les Œnotriens qui l'avaient fondée et

qui la détenaient. Peut-être aussi, cependant, y avait-il déjà dans cet endroit un établissement plus antique, mais restreint, des Phocéens. Car certains écrivains, s'écartant des dires d'Hérodote et d'Antiochos de Syracuse, que nous avons suivis, prétendent que Velia fut fondée en même temps que Massalia et que les réfugiés expulsés d'Alalia ne firent qu'agrandir la ville, au lieu d'en être les premiers fondateurs.

Quoiqu'il en soit, il se produisit autour de Hyélê la même chose que partout ailleurs où les Œnotriens se trouvèrent en contact avec les Grecs. Tout atteste que ces Œnotriens étaient un peuple singulièrement doux, pacifique, étranger aux choses de la guerre et incapable d'une sérieuse défense. Ils étaient en outre des Pélasges, c'est-à-dire avaient une étroite affinité de race avec les Hellènes, affinité qui avait déjà produit dans certaines parties de la Grèce, comme l'Attique et l'Arcadie, une fusion complète entre les deux éléments pélasgique et hellénique. Ils prétendaient eux-mêmes être venus du Péloponèse, et par conséquent ils devaient être disposés à voir, dans les colons qui arrivaient des contrées grecques, de proches parents, presque des frères, qui leur

apportaient une culture plus avancée que celle qu'ils avaient due antérieurement à la domination des Sicules. Toutes ces causes réunies firent qu'ils se soumirent de bonne grâce, et pour ainsi dire spontanément, à la suprématie des villes helléniques établies sur leur territoire. C'est presque sans efforts et par un mouvement naturel que celles-ci devinrent en peu de temps les capitales de véritables empires territoriaux. Les tribus œnotriennes reconnaissaient dans les Grecs des protecteurs et des civilisateurs, dont elles se faisaient volontiers les clientes, s'aggrégeant à leurs cités par le lien d'une sorte de confédération dont elles leur remettaient la présidence et la direction.

Les Phocéens de Hyélê, sur la côte où ils vinrent s'établir, avaient été précédés de plus d'un siècle par la colonisation achéo-dorienne, développée sous les auspices de Sybaris et relevant de son hégémonie. Le territoire où ils pouvaient étendre leur influence et leur suprématie était donc à l'avance fort restreint. Les Trézéniens, vassaux de Sybaris, occupaient Poseidônia. Si l'attribution proposée par le duc de Luynes pour une monnaie incuse fort énigmatique est exacte

— et la chose ne manque pas de probabilité — les Achéens, au nord de Pyxus, avaient fondé des établissements un peu moins importants au port voisin du cap Palinuros et à Molpa. Mais aucun indice ne permet de supposer qu'il eussent pris pied dans le Cilento proprement dit. On est même en droit de penser que c'est parce qu'ils ne s'étaient pas rendus maîtres de ce canton que les Phocéens eurent l'idée de s'y établir. Sans doute, malgré l'affinité des Œnotriens pour les Hellènes, ceux du district qui est aujourd'hui le Cilento, couverts par le rempart continu des crêtes qui l'environnent du côté de terre, étaient parvenus à se maintenir dans une entière indépendance. Ils accueillirent favorablement les nouveaux colons qui venaient s'établir chez eux, se soumirent facilement à leur suprématie, et le rempart naturel qui les avait mis à l'abri des Achéens devint la limite du champ ouvert à l'action politique des Hyélêtes.

Ceux-ci étaient en droit de se considérer comme n'empiétant pas sur le domaine des autres Hellènes. Mais Sybaris, encore à ce moment florissante et en possession d'une puissance extraordinaire, était d'une jalousie féroce contre tout établissement qui se fondait dans le voisinage de son empire, surtout

quand il s'agissait d'établissement des Ioniens. Elle avait déployé un acharnement sauvage et une cruauté révoltante dans l'extermination des habitants ioniens de Siris, fondée par des réfugiés de Colophon. Voyant dans la fondation de Hyélê par les Phocéens une usurpation sur leurs domaines, les Sybarites résolurent de les châtier, en leur faisant subir le même traitement qu'aux Ioniens de Siris. A peine fondée, la nouvelle ville se vit donc en butte de la part des Achéens à une guerre acharnée, qui avait l'expulsion de ses habitants pour objectif. Elle se prolongea quelque temps, car les Poseidôniates, ainsi que je l'ai dit un peu plus haut, la continuèrent même après la ruine de leur grande métropole. Les Hyélêtes parvinrent à en sortir vainqueurs, assurés d'être désormais laissés en paix par leurs voisins grecs. La chute de Sybaris, qui eût été leur ennemie la plus redoutable, dut contribuer à ce résultat. Mais surtout il tint aux conditions favorables du site où ils s'étaient établis. Lorsqu'on est sur les lieux, on comprend facilement à leur aspect le privilège par lequel Hyélê-Velia parvint à résister à toutes les attaques violentes dont elle fut l'objet, même de la part d'ennemis qui subjuguèrent les autres villes grec-

ques. Le Cilento qui l'environne forme une véritable forteresse naturelle, dont la muraille de montagnes était impossible à forcer si elle était défendue par des gens de cœur. Cette lutte des débuts même de son existence contre les Achéens, et particulièrement les Poseidôniates, conduisit Hyélê à nouer des liens d'étroite alliance avec Cymê et les villes qui en dépendaient. Une courte navigation doublant la péninsule d'Amalfi l'en séparait seule. Cyméens et Hyélêtes étaient également de sang ionien, les uns provenant de l'Eubée, les autres de l'Ionie. Il devait donc y avoir entre eux amitié naturelle, et la communauté des intérêts leur commandait de se confédérer pour repousser les entreprises dont pouvaient les menacer les Grecs d'autre race ou les indigènes italiotes, tels que les Étrusques qui commençaient à se montrer dans la Campanie, et les nouvelles tribus sabelliques qui se formaient à l'abri des montagnes du Samnium.

Strabon prétend que les gens de Hyélê « étaient contraints par la stérilité de leur territoire de se livrer à la navigation, et de vivre du fruit de leurs pêches, de leurs salaisons et d'autres travaux semblables. Il y a dans cette donnée à la fois une inexactitude considérable et un fait réel. On a pu le voir

quand j'ai essayé de définir les caractères de la région du Cilento, le territoire de Hyélê-Velia n'était aucunement stérile ; d'autres écrivains anciens vantent, au contraire, sa fertilité, et ce sont ceux-là qui sont dans le vrai. Mais ce territoire était nécessairement restreint, et surtout les Hyélêtes, par les conditions historiques dans lesquelles s'était fait leur établissement, ne pouvaient nourrir l'espoir de se former un empire continental comme celui de Tarente, de Sybaris, de Crotone ou de Locres. Ils durent en conséquence tourner leurs principaux efforts vers la carrière maritime, à laquelle les aptitudes naturelles de leur origine phocéenne les rendait éminemment propres, aussi bien que leurs frères de Massalia. Les pêcheries de leurs eaux étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, exceptionnellement poissonneuses et productives ; aucune ville ne se trouvait en particulier mieux située pour tirer parti des passages de thons. Ils se firent pêcheurs et marchands de salaisons, comme beaucoup d'autres Grecs ; ils s'adonnèrent également au commerce de mer ; et dans cette double carrière ils parvinrent à gagner de très grandes richesses.

Fondée, non par une petite troupe de colons

comme la plupart des villes grecques d'outre-mer, mais par une émigration en masse, à laquelle avait pris part près de la moitié de la population d'une des plus grandes cités qu'il y eut alors dans le monde hellénique, Hyélê, dès sa naissance, fut une ville considérable et populeuse. L'énorme développement de sa richesse pendant le ve et le ive siècle est attesté par l'abondance de ses belles monnaies d'argent, de même que l'étendue de son commerce par la façon dont on les trouve répandues en quantité dans toutes les parties du midi de l'Italie. Ce monnayage, comme celui de Massalia, a pour type presque constant sur le revers le lion, qui était déjà l'emblème de Phocée. Il débute avec la fondation même de la ville et se continue jusqu'à l'époque où Rome, après la prise de Tarente, interdit la fabrication de toutes espèces de monnaies d'argent autres que les siennes propres dans l'étendue de l'Italie.

Les monnaies d'argent de Hyélê-Velia donnent la plus haute idée du degré de développement et de perfection où les arts étaient parvenus dans cette ville. Celles de la première moitié du ive siècle, en particulier, sur lesquelles on lit plusieurs signatures de graveurs, dont les plus habiles sont Cleu-

dôros et Philistion, comptent au premier rang parmi les œuvres les plus parfaites des monnoyers de l'Italie grecque. Elles sont à mettre de pair avec les monnaies de Syracuse et de certaines autres cités de la Sicile. Les monuments numismatiques attestent, du reste, dans le silence des historiens, qu'au IVe siècle les relations demeuraient étroites entre Hyélê et Massalia, sa sœur d'origine. Dans ce siècle, à plusieurs reprises, quand la cité phocéenne du midi de la Gaule, qui, plus reculée dans l'ouest, avait moins de facilités et d'occasions de se retremper aux sources de la vie grecque, vit les coins de ses monnaies s'altérer et tourner à la barbarie, elle s'adressa pour réformer et régénérer ses types à des graveurs qui travaillaient à Hyélê ou pour cette ville.

Hyélê-Velia ne tient pourtant pas une place prépondérante dans l'histoire générale de l'art hellénique. On ne cite aucun artiste célèbre, ni sculpteur, ni peintre, qui en ait été originaire. Il n'y a pas eu d'école propre à cette cité. Son rôle, au contraire, est capital dans l'histoire du développement intellectuel et philosophique des Grecs. Une des plus importantes et des plus anciennes écoles de philosophie a pris naissance à Hyélê, ou comme disaient

les autres Grecs à Élée, presque aussitôt après sa fondation, et s'y est perpétuée pendant plusieurs générations. Je ne m'arrête pas en ce moment, du reste, à parler des philosophes qualifiés d'éléates ; j'y reviendrai dans un chapitre spécial avec les développements que ce sujet comporte.

Actuellement, où c'est l'histoire politique de Hyélê qui m'occupe, je me bornerai à noter que les philosophes de cette ville eurent une influence heureuse et considérable sur sa constitution. Le plus grand d'entre eux, Parménide, au commencement du ve siècle, avait donné à sa patrie un code de lois, que chaque année les magistrats, en entrant en charge, juraient d'observer. Ces lois restèrent en vigueur tant que la ville se régit d'après des institutions nationales. Et elle leur devait d'être citée comme un modèle de république bien organisée, paisible et généralement à l'abri des troubles. L'observation de ces lois eut pourtant quelques éclipses. Elles ne parvinrent pas toujours à préserver Hyélê de l'établissement de la tyrannie, que les passions démocratiques favorisaient si souvent dans les villes grecques et qui avait fini par devenir une institution régulière dans une partie de celles de

la Sicile. On raconte, en effet, que dans la seconde moitié du ve siècle le philosophe Zênon, disciple de Parménide, fut mis à mort pour avoir conspiré contre un tyran, que les uns appellent Néarchos et les autres Diomédon.

De même que les villes chalcidiennes de Rhêgion, de Cymê et de Néapolis, Hyélê, par suite de son origine ionienne, se jeta à corps perdu dans le courant de la politique d'Athènes, à l'époque où celle-ci tourna ses vues vers l'Italie, lors de la fondation de la grande colonie de Thurioi. Elle fut alors du nombre des villes gréco-italiques qui, pour manifester leurs tendances et le parti qu'elles embrassaient, adoptèrent la chouette d'Athènes pour type d'une partie de leur monnaies. C'est à partir de ce moment aussi qu'elle mit sur toutes ses espèces, comme effigie de divinité protectrice, la tête d'Athêna, à la place de celle de la Sirène Leucosia, qui jusqu'alors les avait décorées. Même après le désastre des Athéniens devant Syracuse, Hyélê n'adhéra jamais à la ligne péloponésienne et s'abstint de prendre part aux hostilités contre la glorieuse cité dans laquelle le génie des Ioniens se personnifiait sous sa plus belle expression. Le Périple abusivement mis sous le nom de Scylax, mais com-

posé au commencement du IVe siècle, désigne Éléa ou Hyélê comme ayant reçu une colonie de Thurioi. Sans doute elle avait offert un asile aux habitants de cette ville d'origine athénienne ou partisans d'Athènes, qui en avaient été bannis par le parti péloponésien, à la suite de la révolution aristocratique et antiathénienne que le Rhodien Dôrieus provoqua à Thurioi, sur la nouvelle des événements de Sicile. Hyélê s'honorait ainsi en restant fidèle dans la défaite à la cause qu'elle avait embrassée quand celle-ci était victorieuse.

Survint bientôt après l'invasion des Lucaniens de race sabellique. En peu d'années, tout en s'emparant de l'intérieur des terres de l'Œnotrie, dont ils firent la Lucanie, ils subjuguèrent ou détruisirent la plupart des villes grecques qui s'échelonnaient le long de la mer Tyrrhénienne, des embouchures du Silaros (le Sele) à celles du Sabatos (le Savuto). Poseidônia, comme je l'ai déjà raconté, succomba la première, puis Molpa, Palinuros, Pyxus, Scidros et enfin Laos, en 390. Hyélê fut certainement en butte, elle aussi, aux attaques des Lucaniens; mais, comme le remarque Strabon, seule parmi les cités helléniques de la même contrée, elle sut les repousser victorieusement. Elle garda

son caractère hellénique et son ancienne indépendance. Les monuments de son monnayage attestent même qu'elle battait son plein de prospérité et de richesse à l'époque où les villes d'origine achéenne du voisinage tombaient l'un après l'autre sous les coups des barbares. On peut déterminer les points les plus rapprochés de Hyélê ou de Velia, comme les Lucaniens devaient dire aussi bien que les Latins, où ces nouveaux venus s'établirent définitivement. Nous avons vu qu'ils s'étaient rendus maîtres de Poseidônia. De l'autre côté du massif du Cilento, on nous raconte que les Lucaniens, peu après leur installation dans le pays, furent frappés d'une peste. L'oracle qu'ils consultèrent à ce sujet leur ordonna d'apaiser les mânes du héros Palinuros, le pilote du vaisseau sur lequel Énée était venu en Italie. Les Lucaniens élevèrent donc un cénotaphe monumental à Palinuros, et plantèrent en son honneur un bois sacré sur le promontoire où l'on disait qu'il était mort, et qui avait reçu son nom. Mais pour le Cilento lui-même, aucun indice ne donne à croire qu'ils y aient jamais pris pied. Ce sont ses barrières extérieures que les Hyélêtes durent défendre contre les Lucaniens, avec le concours des Œnotriens de la région, qui

avaient accepté leur suprématie et s'étaient hellénisés à leur contact. Cette fois encore, ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est ce rempart de montagnes qui protégea la liberté et l'hellénisme de la colonie phocéenne.

Parmi les villes grecques de l'Italie, Hyélê ou Velia était une des plus anciennes alliées de Rome. Leurs relations semblent avoir remonté à la même époque que celles entre Cymê (Cumes) et Rome, c'est-à-dire à la période des rois. Massalia aussi prétendait, au dire de Pausanias, que son amitié avec les Romains remontait à sa fondation même. Et ceci, quoiqu'en aient dit certains critiques modernes, n'a rien d'impossible. Les colonies chalcidiennes de la Campanie étaient en rapports intimes avec la cité de Romulus depuis sa première origine. C'est de Cymê que Rome avait reçu son alphabet et ses Livres Sibyllins. Or, nous avons vu dans quelle connexité avec les villes chalcidiennes de la Sicile et de l'Italie avaient été fondées les colonies occidentales de Phocée. Qu'il y ait donc eu des rapports amicaux entre Rome, d'une part, Massalia et Velia, de l'autre, dès la fin du VIe siècle, la chose est plutôt vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, du reste, ce qui est positif,

c'est qu'aussitôt après l'expulsion des Tarquins, l'année même de la bataille du Lac Régille, en 496, le dictateur Aulus Postumius fit vœu de consacrer un temple à Cérès, Libera et Liber, c'est-à-dire à la triade grecque de Dêmêter, Perséphonê et Dionysos, sous des noms empruntés à la vieille mythologie latine. L'édifice fut achevé et dédié trois ans après, par le consul Spurius Cassius. C'est le premier temple complètement grec de dispositions et d'architecture qui ait été bâti à Rome; la décoration en avait été exécutée par deux Hellènes italiotes, Damophilos et Gorgasos, sculpteurs et peintres. Bien que les divinités en eussent été affublés de noms latins, par suite d'assimilations plus ou moins exactes entre le personnel des deux Olympes, le culte du temple de Cérès à Rome était si bien une importation grecque qu'il resta toujours classé dans les *sacra peregrina*. Ses rites et ses formules demeurèrent helléniques. Il y a plus; à partir de sa fondation jusqu'au temps de Cicéron, qui mentionne encore cet usage comme subsistant, sa prêtresse dut obligatoirement être de naissance grecque, et non romaine, fournie, peut être alternativement, par l'une des deux villes de Néapolis, et de Velia. Grâce à ce fait, nous constatons d'une

manière positive l'existence des relations d'alliance de Hyélè ou Velia avec Rome dès le début du ve siècle.

Avec cette antique amitié qui ne s'était jamais relâchée, on comprend combien Velia, à laquelle il faut à partir d'alors donner ce nom, vit avec joie la conquête de la Lucanie par les Romains. C'est avec empressement qu'elle entra dès lors à titre de *civitas foederata* dans la confédération dont Rome avait l'hégémonie. Cicéron cite Velia comme l'exemple typique des villes qui avaient reçu les conditions les plus favorables dans leur traité d'alliance, et qui fournissaient en vaisseaux le contingent fédéral. Pas plus que Cumes et les autres villes chalcidiennes de la Campanie, elle ne se joignit à Pyrrhos quand il vint porter la guerre en Italie contre les Romains. Dans les guerres Puniques, sa fidélité fut inébranlable; et, lors de la seconde, son nom est cité à plusieurs reprises à l'occasion des vaisseaux qu'elle fournissait à la flotte romaine.

Lors de la guerre Sociale, en 90 avant J.-C., la loi Julia contraignit Velia, bien malgré elle, comme Néapolis et Héraclée, à échanger l'autonomie grecque que lui assurait un traité exceptionnel,

prope singulare foedus, dit Cicéron, contre la condition d'un municipe de citoyens romains. Mais ce changement de régime ne porta pas tout d'abord atteinte à sa prospérité. Strabon cite encore ses pêcheries et son commerce comme florissants. C'était une station hivernale des plus recommandées pour la douceur sans rivale de son climat. Nous voyons les médecins y envoyer Paul-Émile pour rétablir sa santé, et Horace s'informer si cette localité n'offre pas plus d'avantages que Baïa. Trébatius, l'ami de Cicéron, avait une maison de campagne à Velia, et le grand orateur s'y arrêta plusieurs fois dans ses voyages le long des côtes d'Italie.

C'est là qu'en 44 avant J.-C. il eut avec Brutus cette suprême entrevue qui décida des derniers actes de sa vie, les plus honorables de tous, et dont il rappelle le souvenir à plusieurs reprises, toujours avec une profonde émotion, au milieu des péripéties de sa lutte contre Antoine. Brutus, par des scrupules de légalité étranges dans un pareil moment et après l'acte qu'il venait de commettre, avait laissé perdre l'occasion d'assurer à son parti le bénéfice des conséquences du meurtre de César. Découragé, sans forces suffisantes pour s'opposer

avec succès à Antoine en Italie, espérant d'ailleurs éviter la guerre civile par une sorte d'exil volontaire, il se préparait à partir pour la Grèce avec quelques vaisseaux qu'il avait rassemblés à Velia. Renonçant aussi à la lutte, Cicéron s'était mis en route pour chercher en Grèce un asile paisible. Mais à Regium le vent contraire l'avait forcé à rebrousser chemin. Quand il apprit que Brutus était à Velia et s'apprêtait à partir, il accourut auprès de lui pour concerter leur conduite. La conférence des deux amis fut grave et solennelle. Brutus détourna Cicéron de partir comme lui. Toujours scrupuleux, toujours ennemi de la guerre civile, il lui demanda de faire encore quelques efforts pour ranimer le peuple et de tenter une dernière fois la lutte sur le terrain de la loi. A lui, Brutus, il n'était pas possible de retourner à Rome, de reparaître dans le Sénat. Mais Cicéron était moins compromis; sa gloire forçait le respect; on aimait à écouter sa parole. Brutus lui montra un grand devoir à accomplir, un grand rôle à jouer. Ses conseils, ses reproches, ses prières le déterminèrent à renoncer à son voyage et à revenir à Rome. Il lui sembla entendre, comme il le dit un peu plus tard, la voix de la patrie qui le rappelait.

Brutus et Cicéron, sur la plage de Velia, se séparèrent pour ne plus se revoir. Malgré sa résolution désormais intrépide, Cicéron devait être impuissant à sauver la République, mais il allait couronner sa carrière par la gloire des *Philippiques* et par l'honneur de la mort du proscrit.

Huit ans plus tard, en 36 avant l'ère chrétienne, tout près des mêmes lieux, Octave essayait vainement de faire entrer sur la rade de Velia, afin d'y chercher un abri, la flotte qu'il dirigeait contre la Sicile pour y attaquer Sextus Pompée et que la tempête avait surprise. Il n'y réussit pas, et cette vaste flotte périt avec toutes les troupes qu'elle portait, brisée sur les rochers du promontoire Palinure, qui avait déjà vu, en 253, le naufrage de l'escadre ramenée d'Afrique par les consuls C. Servilius Cæpio et C. Sempronius Blæsus. Antonini décrit des grottes qui existeraient, au nombre de six, sur le bord de la mer auprès de l'embouchure de la rivière Melpi ou Rubicante, non loin du site de l'ancienne ville de Molpa. Tout le sol, d'après ce qu'il dit, en serait couvert d'une brèche osseuse renfermant de nombreux débris de squelettes humains. Naturellement, comme devait le faire un antiquaire de son temps, il en conclut que

ce sont là les restes de la sépulture des matelots de l'une ou de l'autre des deux flottes romaines englouties dans les flots au cap Palinure, peut-être de toutes les deux. Aujourd'hui, sur une indication de ce genre nous conclurions à l'existence d'une importante station de troglodytes préhistoriques. Depuis Antonini, personne n'a pris la peine d'aller vérifier ses dires sur place, visiter les grottes en question et en étudier les brèches. La chose en voudrait pourtant la peine.

Du temps de Strabon, Velia, quoique municipe romain, était encore une ville toute grecque de mœurs et de langue. Cependant c'était déjà sous Auguste le latin qu'on employait comme idiome officiel dans les inscriptions gravées publiquement au nom du municipe. C'est seulement pendant la durée de l'Empire qu'il supplanta définitivement le grec. L'histoire de la ville à cette époque est complètement inconnue, et l'on a trop peu de monuments épigraphiques pour tenter de la restituer. La ville se trouvant en dehors du tracé des grandes voies, elle n'est pas mentionnée par les Itinéraires ; mais le *Liber coloniarum* la cite au nombre des *praefecturae* de la Lucanie. A l'établissement du christianisme, elle devint le siège

d'un évêché, que l'on voit encore mentionné au VIe siècle, dans les lettres de Saint Grégoire le Grand.

Velia avait complètement disparu quand s'ouvre la période du moyen âge; mais la date de sa destruction est inconnue. Il est problable qu'elle eut lieu vers la même époque que celle de Pæstum et qu'elle fut aussi le résultat des ravages des musulmans à la fin du IXe siècle. Si la ville existait encore au moment de l'établissement des Sarrasins d'Acropoli, ils ne durent pas manquer de la mettre à feu et à sac.

LES PHILOSOPHES ÉLÉATES

Diogène Laërte, en parlant de Hyélê ou Velia à propos des philosophes qui l'ont illustrée, dit que « c'était une ville sans importance, mais qui sut produire de grands hommes. » La première partie de la proposition est exagérée. On vient de voir, par ce que nous avons raconté de son histoire, que Hyélê ne fut pas une ville dénuée de toute importance, mais au contraire une cité riche, florissante et populeuse, dont le commerce était considérable et qui ne manqua pas de force quand il s'agit de défendre son indépendance, quels que fussent les ennemis par qui, à diverses époques, elle se vit menacée. Malgré cette exagération qui sent la rhétorique, la proposition n'en est pas moins vraie dans sa donnée générale. Il est certain que Hyélê

tient dans l'histoire intellectuelle des Grecs, dans la marche du développement et du progrès de la philosophie, une place hors de proportion avec son rôle dans l'histoire politique. Contente de sa prospérité commerciale et de son bon gouvernement intérieur, cette ville éminemment sage ne paraît avoir jamais prétendu aux conquêtes, à la puissance extérieure, à une vaste extension d'influence. Elle a toujours vécu sur elle-même, dans une sorte d'isolement, sans se mêler au bruit des grands événements, aux guerres et aux querelles qui déchirèrent la société hellénique. Son nom n'y apparaît pas, et à ce point de vue elle est toujours restée obscure, mais heureuse, semble-t-il, d'échapper aux soucis, aux tracas et aux dangers inséparables d'une gloire trop retentissante.

Hyélê n'a jamais eu le rôle politique et militaire qui, dans la Grande-Grèce, a été joué par Tarente, Sybaris ou Crotone. Jamais on ne la voit prendre part comme elles aux grandes guerres, en y pesant du poids d'une puissance prépondérante. Elle n'est pas devenue la souveraine d'un empire territorial et colonial. Ce sont des souvenirs d'une toute autre nature que réveille l'aspect de ses ruines, mais des souvenirs qui dans leur genre ne

sont pas moins glorieux et qui se rapportent à des faits dont les conséquences ont été plus considérables encore, car ils ont influé sur la marche générale de l'esprit humain. Les images qu'évoque le voyageur qui visite la plage aujourd'hui déserte de Hyélê ne sont pas celles de guerriers ou de politiques aux vastes pensées, mais bien celles de philosophes et de sages. C'est Parménide enseignant ses doctrines aux disciples, venus de toutes les parties de la Grèce européenne et asiatique, qui se pressaient autour de lui, et les formant à la dialectique. C'est Zênon s'arrachant à ses abstraites spéculations pour conspirer contre le tyran en faveur de la liberté de sa patrie. Le souvenir du dernier entretien de Brutus et de Cicéron, des graves conseils qui décidèrent le grand orateur à retourner affronter la mort en essayant de défendre les lois par la seule force de l'éloquence, vient s'associer dignement et naturellement à ceux-ci.

J'ai déjà signalé ailleurs (1) la singulière prédisposition à l'abstraction métaphysique la plus abtruse et la plus hardie, mêlée d'un certain mysticisme, qui fut dans l'antiquité un des traits do-

1. *La Grande-Grèce*, t. I, p. 65 et suiv.

minants de l'esprit des Grecs italiotes et qui produisit chez eux, dans l'espace d'un siècle, l'école pythagoricienne et l'école éléate, de même que, dans le domaine purement religieux, dont la philosophie avait fini par se séparer complètement, elle amena le succès inouï de l'orphisme dans ces contrées et l'établissement des mystères dionysiaques, qui y prirent plus de développement que partout ailleurs. J'ai remarqué aussi que cette prédisposition s'est conservée, au travers du moyen âge et des temps modernes, dans la population des provinces napolitaines, comme un héritage de ses ancêtres antiques. Car c'est un des caractères par lesquels la patrie de saint Thomas d'Aquin, de Giordano Bruno, de Telesio et des philosophes de l'école de Cosenza, de Campanella et de Vico contraste avec le reste de l'Italie, fort peu portée à la métaphysique et à l'utopie sociale. Encore aujourd'hui, le goût naturel de l'abstraction chez les maîtres et les disciples continue à faire l'originalité de l'Université de Naples, centre des études et du mouvement intellectuel pour toutes les provinces méridionales.

C'est de l'Ionie que l'étude de la philosophie fut importée dans les cités grecques de l'Italie, qui

devaient offrir un terrain si favorable à sa naturalisation et à sa floraison. Dès le milieu du VIe siècle, avant même la fondation de Hyélê, les doctrines physiques de Thalês et d'Anaximandre avaient commencé à se répandre dans les villes riches et florissantes du littoral de la mer Ionienne, mais sans s'affermir assez pour ne pas pouvoir être facilement supplantées. Vers 532, Pythagore vint de Samos s'établir à Crotone et fit de cette cité le centre d'une vaste propagande, à la fois politique et philosophique, qui s'étendit de Rhêgion à Tarente, instituant dans toute cette contrée une école puissante et un véritable institut ascétique. A la fin du même siècle, quand l'école pythagoricienne était proscrite et dispersée par la réaction démocratique qu'elle avait fini par soulever contre elle, Xénophane de Colophon arrivait à Hyélê, fondée depuis un peu plus d'un quart de siècle, et y fondait l'école éléate.

Comme celle de tous les philosophes de cette époque reculée, la vie de Xénophane est fort mal connue et présente de grandes obscurités. Il était né vers le commencement du VIe siècle à Colophon, l'une des cités grecques de l'Ionie que les rois de Lydie de la dynastie des Mermnades avaient sou-

mises à leur suprématie. Avant d'être encore avancé en âge, il avait vu les Perses substituer leur domination à celle des Lydiens. Sa vie se prolongea jusqu'à quatre-vingt-dix-sept ans suivant les uns, cent trois suivant les autres. Il était encore dans sa patrie ionienne, mais déjà vieux, lorsqu'éclata la grande révolte des Grecs d'Ionie contre Dârayavous, fils de Vistâçpa, que les écrivains hellènes ont appelé Dareios, fils d'Hystaspês. Ce furent les désastres de la guerre à cette époque qui le contraignirent à s'exiler de sa terre natale et à chercher un refuge dans l'Occident, où il acheva sa vie dans la pauvreté. Sorti de l'Ionie, Xénophane traîna son existence errante à Catane et à Zanclê, en Sicile, et à Hyélê, en Italie. On ignore dans laquelle de ces villes il mourut ; mais le séjour de prédilection de sa vieillesse presque mendiante avait été Hyélê. C'est là qu'il avait été le mieux accueilli et qu'il avait fait école. Aussi, pour payer l'hospitalité qu'il y avait reçue, avait-il consacré un poème de 2,000 vers hexamètres à chanter les vicissitudes de l'émigration des Phocéens et de la fondation de leur nouvelle ville en Italie.

En effet, c'est surtout comme poète que Xénophane était renommé près de ses contemporains.

On parle de ses relations poétiques avec Lasos d'Hermionê ; on raconte que, suivant l'usage des anciens rhapsodes, il allait chantant lui-même ses vers, et que c'est en faisant ce métier qu'il parvenait à se procurer des moyens d'existence dans son exil. Xénophane de Colophon avait composé des élégies, sans doute d'un caractère gnomique comme celles de Solon et de Théognis, et des iambes contre Homère et Hésiode, qu'il critiquait sur ce qu'ils avaient dit des dieux. C'est dans un poème en vers hexamètres qu'il avait exposé son système de philosophie. On dit — mais ce renseignement n'est donné que par des écrivains de date assez tardive — que ce poème était intitulé *Peri Physeôs*, « De la Nature », titre qui, dans toute la période philosophique précédant Socrate, devint commun à la plupart des ouvrages du même genre, soit en vers, soit en prose. Celui de Xénophane paraît avoir été perdu de bonne heure, et il n'en est parvenu jusqu'à nous que de très courts lambeaux. Les renseignements même que nous possédons sur les doctrines philosophiques de ce maître sont très incomplets. Le peu qu'on en sait se rapporte soit à Dieu, soit à l'univers matériel.

Xénophane est avant tout un adversaire déclaré

du polythéisme traditionnel, de la religion telle qu'elle était chez les Hellènes. Il ne tient aucun compte des croyances populaires, des récits des poètes ; il les signale comme un grossier anthropomorphisme en désaccord avec la morale. Il ne veut pas que l'on prête aux divinités les formes, les organes et les passions de l'homme. « Si les chevaux ou les bœufs, dit-il, se font des images de Dieu ils le représentent sous la forme d'un cheval ou d'un bœuf. » Il professe qu'il est inutile d'offrir aux héros des sacrifices. Interrogé par les Hyélètes s'ils devaient immoler des victimes à Leucothée — ou plutôt à la Sirène Leucosia — il leur conseilla de ne pas la pleurer s'ils la croyaient une déesse, et de ne pas lui offrir de sacrifices s'ils la regardaient comme une mortelle. Il faut descendre jusqu'à Épicure, c'est à dire près de deux siècles plus tard, pour trouver une incrédulité aussi peu déguisée.

Rejetant le polythéisme et proclamant très nettement l'unité divine, Xénophane identifie cette unité avec celle de la substance, qui constitue le point fondamental de sa doctrine. Il est donc franchement et absolument panthéiste. « Tout est un, et cet un est Dieu, » telle est la formule que

lui attribue Aristote et dans laquelle il résume tout le système du philosophe. Aussi Xénophane attribuait-il à son Dieu la forme sphérique, qui est la forme apparente de l'univers, et cela, non point par métaphore, ainsi qu'on l'a pensé quelquefois, mais bien parce qu'il confondait Dieu avec l'ensemble des choses, et en faisait ainsi une sorte d'âme du monde, à laquelle il attribuait l'éternité, l'intelligence, la sagesse, la propriété de tout voir et de tout entendre.

Quant à la formation du monde matériel, Xénophane y accordait une place prépondérante dans ses spéculations, de même qu'avaient fait avant lui les premiers philosophes de l'école ionienne, dont il partageait les préoccupations et dont il procédait directement, tout en cherchant par certains côtés à s'ouvrir une voie nouvelle. Il l'expliquait par l'action combinée des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu. C'était un système avec lequel celui qu'Empédocle combina, un demi-siècle environ plus tard, ne manquait pas d'analogie, et comme une sorte de syncrétisme, de moyen terme entre ceux qui ont été proposés par Thalès, Phérécyde, Anaximène et Héraclite. Cependant, tout en admettant l'action combinée des quatre éléments, Xéno-

phane donnait la primauté sur les autres à la terre, comme premier principe et substance fondamentale.

Le philosophe de Colophon, bien qu'ayant introduit dans les conceptions métaphysiques un principe nouveau, celui de l'unité de l'être absolu, ne s'était pas encore nettement séparé des autres Ioniens. Le véritable novateur, celui qui constitua définitivement l'école éléate en lui assurant une doctrine particulière, fut son disciple Parménide. Celui-ci était né à Hyélê peu d'années après la fondation de la ville, vers 519 avant J.-C. Son père se nommait Pyrês ou Pyrrhês, et il descendait d'une des familles les plus nobles et les plus riches parmi les Eupatrides de Phocée. Il fut d'abord instruit par les leçons des Pythagoriciens Ameinias et Diochaitês, et professa toujours pour ce dernier une telle vénération qu'après sa mort il lui éleva un *hérôon,* c'est à dire une chapelle où il lui rendait le culte réservé aux héros. Des écrivains d'une autorité sérieuse affirment même que, s'il abandonna pour d'autres les doctrines philosophico-religieuses de Pythagore, Parménide continua depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort à pratiquer les préceptes diététiques et ascétiques de la règle pythagoricienne.

Mais c'est à Xénophane qu'il emprunta le principe fondamental formant le point de départ de tout son système. Jeune encore, il dut recevoir directement ses enseignements pendant son séjour à Hyélê, bien qu'Aristote ne soit pas sur ce point aussi affirmatif que les auteurs de date plus récente.

Tous les témoignages antiques sont unanimes à vanter la gravité majestueuse et la pureté de la vie de Parménide. Platon en parle avec une véritable vénération ; dans un de ses dialogues il le compare à Homère ; dans un autre il l'appelle le Grand. Ses compatriotes le traitaient comme un sage dont ils étaient fiers et dont ils écoutaient les avis avec la plus haute déférence. Aussi lui demandèrent-ils d'être leur législateur. Aristote, bon juge en pareille matière, tient dans une estime toute particulière l'étendue de ses connaissances scientifiques. Sa renommée de penseur s'était répandue dans tout le monde grec, à tel point que des cités les plus éloignées des disciples venaient se grouper autour de lui pour recevoir ses leçons, faisant exprès le voyage de Hyélê, comme Mélissos de Samos, qui est encore compris parmi les Éléates, et Leucippos d'Abdère ou de Milet, premier auteur de la philosophie atomistique. En 454 avant notre ère, Par-

ménide, âgé de soixante-cinq ans et parvenu au plus haut degré de la réputation, fit le voyage d'Athènes en compagnie de son disciple Zénon, plus jeune de vingt-cinq ans. Les deux philosophes de Hyélê y furent reçus avec la plus haute distinction, recherchés de tous les hommes considérables de la cité de Minerve, et leur séjour y eut un retentissement considérable. Socrate, qui avait alors quinze ans, eut occasion de voir et d'entendre Parménide, et semble en avoir gardé une grande inpression. C'est là le fait sur lequel Platon a échafaudé la mise en scène de son dialogue du *Parménide*, que l'on ne peut prendre que comme une fiction ; car il n'est pas possible qu'un adolescent, tel que l'était alors Socrate, ait eu avec les deux Éléates un entretien de la nature de celui que lui prête son éloquent disciple.

De même que Xénophane et que la plupart des philosophes de son époque, c'est dans un poème didactique en vers hexamètres que Parménide exposa ses doctrines philosophiques. Ce poème était intitulé : *De la Nature*, *Peri physeôs* ou *Physiologia*. Suidas prétend que Parménide écrivit en prose ; mais c'est là sûrement une erreur. Platon, Théophraste et Diogène Laërte sont formels

sur ce point que le fondateur de l'école de Hyélé ou Élée n'avait laissé qu'un seul livre, son poème. Il en reste des fragments assez nombreux, qui ont été principalement conservés par Simplicius et Sextus Empiricus. Combinés avec les témoignages des anciens, ces fragments permettent de se faire une idée exacte et presque complète du système de Parménide. Ils ont, d'ailleurs, fort peu de valeur poétique. Le philosophe à ce point de vue manquait d'invention, et ses vers ne diffèrent de la prose que par le rythme et la mesure.

Le poème *De la Nature* s'ouvrait par une allégorie. Les Vierges Héliaques conduisent le philosophe par le chemin qui mène de l'obscurité à la lumière, jusqu'aux portes où se séparent les routes de la nuit et du jour. Dicê ouvre ces portes, et le voyageur arrive jusqu'à la déesse Sagesse, qui l'accueille amicalement et lui promet de lui révéler non seulement « le cœur immuable de la vérité », mais aussi les fausses imaginations des hommes. Cette double révélation remplissait les deux parties du poème, dont l'une était consacrée à « ce qui est », à l'être absolu que la raison seule peut concevoir et démontrer, l'autre à « ce qui paraît », aux phénomènes qui se manifestent aux sens.

Ainsi, parmi nos instruments de connaissance, Parménide distinguait nettement la raison qui conduit à la vérité, et les sens qui conduisent à l'apparence, à l'opinion. Aux sens et aux facultés qui en dépendent il refusait absolument la puissance d'atteindre à la vérité. La raison seule, suivant lui, a ce pouvoir. Or la raison ne conçoit comme absolument vrai que l'être absolu, l'être en soi, un, immuable, éternel. Tel est le grand principe de logique et de métaphysique que Parménide posait avec une netteté vigoureuse et démontrait au moyen d'une argumentation serrée, qui laisse peu de place à la réfutation, si l'on admet, avec le philosophe de Hyélê, que les témoignages des sens n'ont pas de valeur positive.

La raison pure, s'exerçant d'une manière abstraite et sans tenir compte de l'observation des phénomènes, doit arriver à cette conception de l'unité absolue; mais comme la notion de l'être, un, immuable est complètement insuffisante pour expliquer la réalité physique, les philosophes de l'école d'Élée ou Hyélê, malgré leur profond dédain pour les sens, et bien qu'ils posassent en principe que le monde physique n'existe pas pour la raison, furent bien obligés de s'occuper des phénomènes

sensibles, dont l'école ionienne faisait son grand sujet d'études. Parménide, après avoir établi sa théorie idéaliste de l'être, fut obligé de passer à l'exposition des phénomènes physiques et aux hypothèses destinées à les expliquer. C'était le sujet de la seconde partie de son poème. Sa cosmologie faisait procéder l'univers sensible de la lutte et de la combinaison de deux principes antithétiques, la lumière et les ténèbres, identiques au chaud et au froid, au sec et à l'humide. Reprenant une vieille tradition asiatique, qui cadrait extrêmement bien avec ce système, il représentait l'homme comme né du limon humide de la terre, échauffé par les rayons du soleil, et son âme était une étincelle du feu élémentaire et divin.

Nous ignorons comment il avait ménagé la transition, logiquement impossible, entre les deux parties de sa doctrine, car de l'idée abstraite de l'être on ne saurait tirer la réalité multiple et changeante, pas plus que l'on ne saurait de la multiplicité mobile tirer l'unité absolue. Parménide avait donné tant d'importance à l'un des termes du problème, qu'il fut amené à méconnaître et à supprimer l'autre terme. Tout en exposant un système de physique, il n'attribua à notre connaissance des phé-

nomènes physiques qu'une valeur incertaine et sans autorité.

Son système conduisait au septicisme. « Les Éléates, dit Ritter, avaient reconnu et croyaient avoir démontré que la vérité de toute chose est une et immuable; mais ils trouvaient que nous sommes obligés, dans notre penser humain, de nous conformer aux phénomènes et d'accepter le muable et le multiple. Ils croyaient donc que nous ne pouvons atteindre à la vérité divine, si ce n'est par quelques idées générales; mais que, si nous en rapportant à la façon de parler humaine, nous croyons que la multiplicité et le changement existant réellement, il n'y a dans cette croyance que mensonge et illusion des sens; qu'il faut bien reconnaître, au contraire, que, dans ce qui nous apparaît comme multiple et comme changeant, la substance à laquelle se rapportent nos pensées particulières et quelque chose de divin, méconnu par l'aveuglement de l'humanité, et qui s'offre à la connaissance comme sous un voile. » Le scepticisme, qui était ainsi en germe dans l'idéalisme de Parménide fut développé par ses disciples Zênon et Mélissos, qui réduisirent la philosophie à une dialectique subtile, et quelquefois victorieuse, contre les écoles rivales.

En somme, deux choses recommandent dans l'histoire de la philosophie la mémoire de Parménide. Il développa le premier, dans sa pureté abstraite, la notion de l'être, imparfaitement définie par Xénophane. Il fut le véritable fondateur de la dialectique, dont son maître Xénophane avait aussi, nous dit-on, donné un premier, mais insuffisant exemple, au lieu de s'en tenir à la méthode d'exposition dogmatique des philosophes antérieurs. A ces deux titres, Parménide est vraiment une grande gloire pour la cité qui le vit naître et où il enseigna. Il a sa place parmi les plus nobles penseurs de la Grèce et les plus dignes prédécesseurs de Platon.

Né vers 494 et plus jeune que Parménide de vingt-cinq ans environ, Zênon fut son principal disciple et son continuateur direct. Il était natif de Hyélê, et l'on remarque qu'il y passa toute sa vie sans en sortir, sauf pour exécuter en 454, à l'âge de quarante ans, le voyage d'Athènes, entrepris en compagnie de son maître, et dont nous avons parlé tout à l'heure. On ne sait, du reste, que fort peu de chose de positif sur la biographie de Zênon. Son père se nommait Téleutagoras. A la différence des sophistes, tels que Protagoras et Gorgias, qui devaient, de son vivant encore, faire école en Sicile, la philo-

sophie était pour Zênon un exercice de sa pensée plutôt qu'une profession, et ne l'empêchait pas de prendre une part active aux affaires de la ville de Hyélê.

C'était une opinion très répandue chez les anciens qu'il trouva la mort en voulant délivrer sa patrie, opprimée par le tyran Néarchos. Cicéron, Plutarque, Diogène Laërte, Diodore de Sicile rapportent ce fait avec des variantes qui pourraient autoriser l'hypescritisme à le révoquer en doute. D'abord le nom du tyran est incertain, puisqu'on le trouve diversement appelé, Néarchos, Diomédon ou Dêmylos; ensuite on ne dit pas si Zênon périt dans les tortures que lui infligea le tyran, ou si, délivré par le peuple indigné, il ne survécut pas au tyran lui-même. Le récit circonstancié de Diogène Laërte, quoique puisé à de nombreuses sources, nous laisse dans l'incertitude. Ce qui paraît le plus probable, c'est que Zênon périt en effet dans une tentative pour rendre à la ville de Hyélê la liberté républicaine, et que sa mort, à la fois obscure et glorieuse, fut un sujet dont les rhéteurs et les historiens, peu scrupuleux sur la réalité des détails, s'emparèrent, en le surchargeant de circonstances fictives.

Voici le récit de Diogène, qui me dispensera de reproduire les autres : « Zênon, ayant entrepris de renverser le tyran Néarchos, d'autres disent Diomédon, fut saisi, comme le rapporte Héraclide dans l'*Abrégé* de Satyros. Interrogé sur ses complices et sur les armes qu'il avait déposées à Lipara, il dit que tous les amis du tyran étaient dans le secret de la conspiration, afin de le séparer de ses partisans. Ensuite, sous prétexte d'avoir quelque chose à lui dire à l'oreille, il le mordit, et ne le lâcha pas avant d'avoir été percé de traits, se conduisant comme Aristogeiton le tyrannicide. Dêmêtrios, dans ses *Homonymes*, dit qu'il lui coupa le nez. Antisthène, dans les *Successions*, raconte qu'après avoir dénoncé les amis du tyran, celui-ci lui demanda s'il n'avait plus personne à dénoncer. Il répondit : « Toi, fléau de ma patrie ! » et il parla ainsi aux assistants : « J'admire votre lâcheté. A cause de ce que je souffre maintenant, vous restez les esclaves du tyran. » Enfin, s'étant coupé la langue avec les dents, il la cracha à la face du tyran. Alors les citoyens se jetèrent sur celui-ci et le tuèrent. Voilà ce que tient la plupart des auteurs. Hermippos prétend qu'il fut jeté dans un mortier et broyé. » Diogène Laërte, malgré toutes les autorités qu'il in-

voque, n'a donc pu arriver à rien de certain. Dans ces données, on doit regarder seulement comme une tradition très répandue chez les anciens que Zénon périt en voulant délivrer sa patrie de la tyrannie, dans la deuxième moitié du ve siècle. Hyélê n'eut malheureusement pas d'historien national qui pût rapporter les faits d'une manière plus certaine.

Suidas cite les titres de quatre ouvrages attribués à Zénon : *Discussion ; Contre les philosophes naturalistes ; Sur la nature ; Explication des vers d'Empédocle.* Ce dernier n'était sûrement pas authentique ; la critique l'a démontré d'une manière tout à fait positive. Les trois autres titres, à leur tour, pourraient bien n'être que des désignations différentes, et toutes incomplètes, d'un même livre, qui aurait été intitulé en réalité : *Discussions contre les philosophes naturalistes sur la nature.* Ce qui est, en effet, positif, c'est que Simplicius, malgré toutes ses recherches, n'était parvenu à se procurer qu'un seul traité de Zénon, ou plutôt des extraits d'un seul traité, qui lui servirent à éclaircir le passage de la *Physique* d'Aristote où sont rapportés les arguments de Zénon contre le mouvement.

Ces arguments de la polémique du philosophe

de Hyélê contre les philosophes naturalistes sont célèbres. Ceux-ci reprochaient à l'école des Éléates d'avoir adopté un principe absurde, celui de l'unité absolue, qui rendait impossible toute explication des phénomènes physiques. Zênon essaya de démontrer que les phénomènes physiques étaient tout aussi inexplicables avec le principe de la pluralité. D'abord, dit-il, le principe de la pluralité et de la divisibilité de la matière implique contradiction, car il suppose que les choses sont à la fois finies et infinies : finies, car, si nombreuses que soient les parties de la matière, elles forment pourtant un certain nombre; infinies, car chaque partie doit être séparée d'une autre partie par un intervalle; mais la matière qui forme cet intervalle doit être elle-même séparée de ce qui précède et de ce qui suit, et ainsi de suite à l'infini. Secondement, les choses sont à la fois infiniment petites et infiniment grandes : infiniment petites, puisqu'elles sont composées d'éléments indivisibles, donc sans aucune grandeur, donc infiniment petits; infiniment grandes, car elles contiennent un nombre infini de parties, chacune séparée de l'autre par un intervalle.

Je passe quelques autres raisonnements de

moindre importance, également destinés à prouver que les *entia multa discontinua* impliquent contradiction, et j'arrive aux quatre arguments sur le mouvement :

1° Dans l'hypothèse de la pluralité et de la discontinuité absolues, chaque ligne ou portion de distance est divisible en une infinité de parties. Or, pour qu'un corps se meuve, c'est-à-dire pour que dans un temps donné il aille d'une extrémité de la ligne à l'autre, il faut que dans un temps fini il parcoure un nombre infini de points, ce qui est impossible; donc il n'y a pas de mouvement.

2° Argument d'Achille et de la tortue. Supposez l'homme le plus rapide, Achille, séparé par un certain intervalle de l'animal le plus lent, la tortue. Jamais Achille n'atteindra la tortue. L'intervalle qui les sépare se composant d'une infinité de parties discontinues, il faudrait que dans un temps donné il franchît une infinité, ce qui ne se peut concevoir. De plus, les parties de l'espace étant discontinues, et la tortue se mouvant toujours, il y aura toujours entre Achille et elle l'intervalle de deux parties de l'espace.

3° Argument de la flèche. La flèche est en repos

quand elle est en mouvement. En effet, le repos c'est d'être à un moment donné dans un lieu donné. Or le temps, du commencement à la fin de la course de la flèche, consiste en une multitude d'instants successifs. Pendant chacun de ces instants, la flèche est dans un lieu donné de dimension égale à elle-même; elle est donc toujours au repos.

4° Supposez deux corps égaux, AB, CD, se mouvant le long l'un de l'autre, dans une direction opposée et avec la même vitesse. Si AB est au repos, CD ira de B à A en deux minutes; si AB se meut, CD ira de B à A en une minute; donc, avec la même vitesse, il aura parcouru le même espace en moitié moins de temps.

A ces quatre arguments il faut en ajouter un plus général, puisqu'il est dirigé contre l'idée d'espace, toujours dans l'hypothèse de la pluralité discontinue. L'espace, disait Zénon, est le lieu des corps; mais cet espace, s'il est, est lui-même dans un espace, et ce second espace dans un troisième, et ainsi de suite à l'infini; donc il n'y a pas d'espace.

Cette remarquable argumentation a passé longtemps pour une pure sophistique, et l'on a cru y répondre assez en en appelant à l'expérience, qui

établit victorieusement tout ce que mettait en doute le philosophe de Hyélê ou Élée. Mais cette réponse ne signifie rien en réalité. Zênon ne niait pas les phénomènes physiques ; il niait qu'ils pussent être démontrés logiquement par des principes absolus. Ce qu'il voulait établir, et ce qu'il établit en effet, c'est que les philosophes naturalistes, les partisans de la pluralité absolue, n'étaient nullement fondés à arguer des phénomènes physiques contre l'hypothèse de l'unité absolue, puisque leur propre hypothèse était au moins aussi contradictoire avec les faits. De cette polémique, qui, dans les mêmes termes ou avec des formes un peu différentes, a été souvent reprise, il n'y a qu'une chose à conclure : c'est que l'unité absolue et la pluralité absolue sont des conceptions abstraites sans existence réelle. Ce qui existe, c'est l'unité et la pluralité relatives, comme attributs des corps. A ce titre, l'unité et la pluralité ne s'excluent pas plus l'une l'autre qu'elles ne sont en contradiction avec les phénomènes.

L'originalité de Zênon consista à placer l'élément négatif critique à côté de l'élément constructif dogmatique des premiers philosophes grecs. Il mérite ainsi d'être regardé comme celui qui mit la

dernière main à la création de la dialectique, continuant et perfectionnant l'œuvre de son maître Parménide, et préparant la méthode de Socrate, dont il fut le précurseur.

Mélissos, un peu plus jeune que Zênon, avait aussi suivi les leçons de Parménide. Il n'était cependant pas un Hyélête. Fils d'Ithagénês, il était natif de Samos et était venu d'Asie Mineure en Italie, attiré par la grande renommée du maître. Revenu plus tard dans son pays, il y joua un rôle considérable comme homme d'État et surtout comme navarque ou amiral. C'est lui qui commandait la flotte des Samiens dans la bataille où elle vainquit celle des Athéniens, en 442, et il eut encore une part active à la guerre, quand bientôt elle prit une tournure défavorable à ses compatriotes et se termina par leur entière défaite.

Malgré son origine ionienne, Mélissos est encore compté parmi les Éléates et marque la fin de leur école, dont il poussa les doctrines et les méthodes à l'extrême, les outrant au point de les faire tomber dans la sophistique pure. Il exposa ses opinions dans un ouvrage en prose ionique, que l'on dit avoir été intitulé *De l'Être ou De la Nature*. Mélissos y traitait, non de la variété infinie des

choses produites, engendrées, mais de la nature éternelle considérée abstractivement, à part de toutes les choses concrètes, et qu'il appelle, d'après Parménide, « l'Être, » *to On*. Simplicius nous a conservé des fragments de ce traité, et l'auteur du livre *Sur Mélissos, Xénophane et Gorgias*, qu'il ait été Aristote ou Théophraste, en fait assez bien connaître les doctrines.

Mélissos prend pour point de départ la théorie de Parménide sur l'Être ou l'Un absolu, qui, suivant ce philosophe, était le seul objet qui pût être connu, le seul, par conséquent, qui existât pour la raison. Cet être, selon Mélissos, est infini ; il est infini par cela seul qu'il existe. En effet l'être ne peut pas provenir de l'être ; car autrement il serait déjà et n'aurait pas besoin de devenir. L'être ne peut pas se transformer en être, car alors il passerait, ce qui est contraire à la notion de l'être. Si l'être ne devient pas, il n'a pas de commencement ; s'il ne passe pas, il n'a pas de fin ; or ce qui n'a ni commencement ni fin est infini ; donc l'Être est infini. Ce raisonnement revient à dire que comme rien ne peut arriver à l'existence, ni être détruit, il n'existe qu'un seul être infini.

Avec un pareil système, deux choses ne s'expli-

quaient pas, les dieux et le monde physique. On ne voit pas quelle théologie et quelle physique auraient pu se concilier avec la théorie de l'unité absolue poussée à ce point. Quant aux dieux, Mélissos déclare nettement qu'il ne faut pas s'en occuper, parce qu'il est impossible de les connaître. Il est plus affirmatif encore à l'égard du monde physique, et, prétendant que son principal but est de combattre les erreurs des physiciens, il s'efforce de prouver qu'il ne peut y avoir ni mouvement, ni changement, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de monde physique, puisque le monde physique est produit par le mouvement et le changement. Une pareille argumentation paraît le comble de l'absurde. Mais l'absurdité disparaît si l'on suppose que Mélissos entend par exister, non pas se manifester aux sens, mais être un objet de connaissance, *gnôsis*. En admettant cette distinction, qui est capitale pour l'intelligence des doctrines de l'école éléate, le raisonnement de Mélissos se comprend. Il n'existe qu'un seul objet de connaissance, savoir l'Être, l'Un absolu, qui n'admet ni mouvement ni changement ; donc ni le mouvement ni le changement n'existent comme objets de connaissance ; donc il ne faut pas s'en occuper, et comme le mouvement

et le changement constituent toute la physique, il ne faut pas s'occuper de la physique.

La théorie de Mélissos marque ainsi la transition entre le dogmatisme appuyé sur la dialectique de Parménide et le scepticisme de l'école des sophistes, tels que Protagoras et Gorgias. Zènon s'était déjà avancé dans cette voie; Mélissos y alla plus loin que lui. Il ne restait plus dès lors qu'un pas à faire pour arriver à la sophistique. Le philosophe de Samos niait la théologie et la physique, et ne respectait que la métaphysique. Les sophistes franchissent cette dernière borne, et appliquant le doute aux spéculations sur le principe des choses, ils ne conservèrent que la morale pratique.

L'école éléate, en poussant de cette manière son principe aux plus extrêmes conséquences, se condamnait elle-même à disparaître dans l'enfantement d'autres écoles. Elle ne survécut pas à la génération de Zènon et de Mélissos. Platon nomme bien un élève et ami de Zènon, Pythodôros, mais nous ne savons de lui rien autre que son nom. Tandis que Leucippos, disciple étranger de Parménide, fondait l'école des atomistes, où Démocrite d'Abdère devait suivre ses traces, un autre des Grecs qui étaient venus de loin suivre les leçons

des maîtres de Hyélê ou Élée, Xéniadês de Corinthe, se plaçait auprès de Gorgias dans les rangs des purs sophistes.

En un espace de temps d'un siècle, du milieu du VIe au milieu du Ve, la philosophie grecque vit deux de ses plus grands mouvements se produire et se développer dans les colonies du midi de l'Italie, qui sous ce rapport succédèrent alors à l'Ionie, en devançant Athènes et le reste de la Grèce proprement dite. L'un fut l'œuvre de Pythagore à Crotone, l'autre celle de Parménide et de ses disciples à Hyélê. Tous deux sont dignes du plus haut intérêt et font époque dans l'histoire de la pensée. Mais le second eut une influence bien plus considérable, plus générale, plus étendue et plus durable que le premier. Le pythagorisme, malgré sa grandeur et l'action qu'il exerça un moment sur les faits de l'ordre politique, demeura quelque chose d'à part, d'isolé, qui n'influa pas d'une manière décisive sur la marche générale de l'esprit grec. Les persécutions, dont il fut l'objet en tant que parti et doctrine sociale, ne parvinrent pas à le détruire, comme avaient espéré ses ennemis. Il se perpétua longtemps encore, mais en restant lui-même, et il n'enfanta rien. Il en fut autrement de

la doctrine de l'école éléate. Elle n'eut qu'un temps, marqua une évolution déterminée du progrès général de la philosophie, et après cette évolution accomplie, elle fit place, comme si son rôle était désormais terminé, à d'autres doctrines, qu'elle avait préparées et vers la constitution desquelles elle avait fourni un échelon nécessaire. Ce ne fut plus dans l'histoire que le souvenir d'une étape dépassée. Mais les polémiques des philosophes de Hyélê devinrent le point de départ de toutes les discussions des philosophes postérieurs, de la formation des autres écoles. En créant la dialectique, dont l'invention est leur œuvre et leur grand titre aux yeux de la postérité, ils dotèrent l'esprit humain d'un instrument nouveau, d'une merveilleuse puissance. Aussi l'influence de Parménide et des autres Éléates s'observe-t-elle, certaine et considérable, à la naissance de toutes les écoles philosophiques qui leur succédèrent. Le premier des atomistes sortit de l'école du maître de Hyélê; les sophistes ne furent pour ainsi dire que des exagérateurs de sa méthode, qui en poussèrent l'application et les conséquences bien au delà du point où il avait voulu les arrêter. Les doctrines des Éléates n'ont pas eu moins de part que celles

de Pythagore à la formation du système dogmatique d'Empédocle. Surtout, et c'est là que leur exemple et leur enseignement a été le plus fécond, les rapports que Socrate avait eus dans sa première jeunesse avec Parménide et Zénon laissèrent sur le philosophe athénien une empreinte ineffaçable. C'est aux maîtres de Hyélê, venus à Athènes, qu'il emprunta le secret de sa dialectique victorieuse, dont à son tour hérita Platon.

Si donc Hyélê-Velia n'a jamais été qu'une ville secondaire, tout à fait effacée dans l'ordre des faits politiques et militaires, qui trop longtemps ont été toute l'histoire, elle tient, au contraire, un rôle de premier ordre dans les annales intellectuelles de l'hellénisme, un rôle bien supérieur à celui de cités plus riches, plus populeuses, plus puissantes, au nom plus retentissant, comme Tarente, par exemple. Grâce aux philosophes qui y ont flori pendant un peu plus d'un demi-siècle, Hyélê-Velia est vraiment un des points lumineux du monde grec dans l'histoire de l'esprit humain.

C'est là ce que ne saurait oublier le voyageur qui en visite les ruines, ce qui lui impose de les aborder avec respect. Aussi, venant à traiter de cette ville, il était impossible que nous ne nous arrêtions

pas quelques moments à parler des philosophes éléates, de leurs théories et de leur influence, bien que ce ne soit pas un livre d'histoire de la philosophie que nous écrivons. De la même façon, dans un autre ouvrage du même genre, j'ai dû, quand j'ai parlé de Crotone et de son histoire, m'attacher à donner au lecteur une idée de Pythagore et de ses théories. Mais il ne m'est pas, non plus, possible de m'appesantir outre mesure sur cette philosophie. Je suis donc obligé de laisser de côté, à mon grand regret, un autre côté de la question, qui n'est pas le moins curieux et le moins piquant. C'est la façon dont, à la Renaissance, une sorte d'effet d'atavisme, une influence incontestable de race ou de terroir, conduisit Telesio et les philosophes de l'école de Cosenza, à renouveler en grande partie, presque dans les mêmes lieux, les doctrines des Éléates, sans avoir certainement connu leurs écrits.

LES RUINES DE VELIA

Avec les grands souvenirs qui s'attachent au nom de Hyélê-Velia et la renommée que la beauté exceptionnelle de ses monnaies grecques a value à cette cité parmi tous ceux qui portent intérêt aux arts et à l'archéologie, il semblerait que ses ruines, distantes de Salerne à peine de plus d'une journée, devraient être bien connues et fréquemment visitées. On s'attendrait à ce qu'elles fussent devenues pour les touristes instruits, les humanistes, les érudits, tout au moins pour les antiquaires, un lieu de pèlerinage habituel. Il n'en est rien cependant. Presque aucun voyageur, de quelque nation que ce soit, Italien ou bien étranger, n'y a été. C'est pour ainsi dire une terre inconnue. Depuis la Renaissance, depuis que l'on s'occupe de l'étude de la to-

pographie antique et des monuments, je ne trouve à y relever avant mes compagnons et moi que trois visiteurs. Ni Léandro Alberti, ni Cyriaque d'Ancône, ni Cluvier, ni depuis aucun des archéologues que Naples a produits en grand nombre, ni aucun scholar anglais connu, ni personne de l'Institut Archéologique allemand de Rome n'a cherché à aller voir ce qui pouvait rester de cette ville célèbre. Au milieu du siècle dernier, Antonini, qui, je l'ai déjà dit, était natif du Cilento et y avait ses propriétés, a décrit fort exactement et avec détail les ruines de Velia, telles qu'elles étaient de son temps, mieux conservées qu'aujourd'hui. Une trentaine d'années plus tard, le Danois Münter, pendant son séjour en Italie, se rendait à son tour dans ce lieu, auquel il a consacré une dissertation, imprimée en 1818 et devenue fort rare. Enfin le duc de Luynes, en 1828, faisait à Velia, en compagnie de l'architecte également associé à ses travaux de Métaponte, M. Debacq, une visite qu'il a brièvement racontée dans le premier volume des *Annales de l'Institut de Correspondance archéologique*. C'est exclusivement sur ces trois descriptions, et en particulier sur la dernière, que l'on a vécu jusqu'ici. Il y avait bien de quoi piquer ma curiosité dans une localité telle-

ment ignorée malgré son renom historique, et depuis longtemps visiter Velia, étudier son site et ses ruines, était un de mes projets favoris. Je n'avais pu jusqu'alors le mettre à exécution, et c'est avec un vif contentement qu'enfin je me vis touchant à la réalisation de ce rêve, caressé depuis plusieurs années, quand par une belle et radieuse matinée d'automne nous partîmes de bonne heure de Rotino pour gagner le bord de la mer, l'embouchure de l'Alento et l'emplacement où fut la patrie de Parménide et de Zénon.

La route commence à descendre presque immédiatement au sortir de Rotino, et s'attachant en corniche au flanc des escarpements, d'où elle offre partout aux regards des points de vue pittoresques, elle conduit assez rapidement au fond de la vallée de l'Alento, à quelques kilomètres seulement au-dessous du point, où se réunissent les ruisseaux qui forment cette rivière. On en atteint les bords au pied des hauteurs qui, sur la rive droite, portent Ostigliano, puis Oria. La vallée est déserte et d'un aspect sauvage, étroite et profonde, encaissée entre des montagnes aux flancs abruptes, dont les pentes rapides sont en partie boisées, en parties dénudées et rocheuses, avec de dis-

tance en distance des plantations d'oliviers. Le fond en serait très fertile si l'Alento avait son cours régularisé par des endiguements, comme il devait l'avoir dans l'antiquité, si ses crues d'hiver et ses changements fréquents de lit n'y promenaient pas capricieusement leurs ravages. On trouve pourtant dans cette vallée solitaire la culture partout où elle est possible. Mais pour labourer, semer et récolter, les paysans descendent des parties hautes où sont situées leurs villages. Il n'y a pas une habitation dans la vallée. Il est clair qu'on en redoute l'insalubrité. Des peupliers, des aunes, des saules, le pied dans l'eau, croissent vigoureux sur les berges de la rivière. Ils me rappellent par leur végétation ceux des bords de l'Alphée et de l'Eurotas. Hêraclês aurait pu se couronner de leur feuillage, comme la légende d'Olympie le racontait des peupliers de l'Alphée.

Pendant une quinzaine de kilomètres la vallée continue en serpentant, aussi déserte, aussi étroite et présentant toujours le même aspect, puis brusquement elle s'élargit, à quelques kilomètres de la mer. A l'endroit même où les montagnes s'écartent pour laisser entre elles un espace considérable, qui forme le fond de la baie de Velia et où l'Alento

termine son cours en se grossissant de plusieurs affluents d'une certaine importance, à cet endroit on rencontre les bâtiments d'une ferme, qui est en même temps maison de poste et qu'entourent de plantureuses prairies ombragées de grands arbres. Comme sur les bords du Crathis, les bestiaux semblent à demis enfouis dans l'herbe de ces prairies, dont le sol imprégné d'humidité développe une végétation d'une inconcevable vigueur sous l'action d'un soleil ardent. La grande route tourne ici vers l'est, pour gagner le Vallo par Castelnuovo di Cilento et Pattano. Nous la quittons et continuons droit vers le sud, jusqu'à la mer, le chemin à peine carrossable qui conduit à Ascea, puis à Pisciotta.

Sortis du couvert touffu des bouquets d'arbres et des haies qui environnent la *masseria* où relaient les voitures de la poste faisant le service du chef-lieu de l'arrondissement, nous embrassons du regard l'ensemble de la sorte de plaine en hémicycle s'ouvrant sur la mer, par laquelle se termine la vallée de l'Alento. Le côté droit en est formé par les montagnes qui se rattachent comme des contreforts avancés, s'abaissant graduellement par étages, au Monte della Stella. Sur leurs pentes on distingue les villages d'Acquavella et de Casalicchio,

situés au milieu de la verdure de riches plantations. Le côté gauche offre des collines plus basses, rocheuses et dénudées, à l'extrémité sud desquelles se dresse le château médiéval de Castellammare della Bruca, dominé par une très haute tour qui s'élève à son centre. Il occupe la pointe de l'antique acropole grecque de Hyélê ou Velia, du côté de la mer. Tout le terrain bas de la plaine, jusqu'au rivage, n'est qu'un vaste marais, complètement noyé pendant une partie de l'année et entrecoupé de fossés, où l'Alento et ses affluents promènent paresseusement leurs eaux, dont le cours se déplace presque chaque année, et les épandent en flaques stagnantes, qui deviennent autant de foyers d'infection paludéenne. C'est là le marais qui dans les temps reculés des Œnotriens ou des Sicules, alors que le travail de l'homme n'avait pas encore entrepris de régulariser le régime des eaux pour rendre le sol habitable et cultivable, avait valu à la localité le nom de Velia. Par tout un système d'endiguement et de canalisation des rivières, de drainage de la plaine, les colons Phocéens avaient dû le dessécher et le conquérir à la culture. Il est même impossible que ce n'ait pas été leur première entreprise, au moment de leur établissement, car sans

cela leur ville de Hyélê n'aurait pas été tenable; la fièvre l'eût dévastée, en décimant chaque année la population. Mais une fois assainie, cette plaine devenait nécessairement ce qu'elle serait encore aujourd'hui si l'on y reprenait les mêmes travaux, d'une merveilleuse fertilité. Les Hyélêtes avaient dû la transformer en un immense verger, que parsemaient de riantes villas; et c'est ainsi qu'elle demeura jusqu'au temps des invasions barbares. Mais depuis, de longs siècles d'abandon, le manque de bras, l'obstruction des anciens canaux de décharge et l'envasement de l'embouchure du fleuve ont ramené les choses à l'état où elles se trouvaient au sortir des temps préhistoriques. L'œuvre des colons grecs est toute entière à recommencer, et il se passera longtemps encore, bien des générations s'écouleront avant que le pays ne soit assez repeuplé pour qu'on puisse l'entreprendre de nouveau avec des chances de succès.

Bien que le chemin soit devenu fort mauvais depuis que nous avons quitté la grande route, nous arrivons sans encombre jusqu'aux environs du confluent où l'Alento reçoit à la fois sur sa rive droite le torrent d'Acquavella et sur sa rive gauche le Palisco, descendu de San-Biagio, qui s'unissant

un peu au-dessus à la rivière qui vient de Pattano et de Castelnuovo, lui apporte un volume d'eau supérieur au sien propre. A cet endroit, qu'il s'agit de franchir à gué, nous nous trouvons dans le plus grand embarras, ainsi que les autorités du Vallo, qui sont venues nous rejoindre à l'embranchement des routes avec quelques-uns des habitants notables de la ville. Un moment nous nous demandons si, comme Moïse, après avoir entrevu la terre promise, nous ne serons pas privés d'y pénétrer, si un obstacle insurmontable ne nous fermera pas l'accès des ruines de Velia, quand déjà nous y touchons. De violentes pluies d'orages sont tombées sur la région dans les jours précédents et ont démesurément grossi les rivières. La veille encore, une grande partie de la plaine était inondée, et si les eaux ont considérablement baissé, les terrains qu'elles avaient couverts n'ont pas eu le temps de sécher et de se raffermir. C'est une fange liquide où les roues des voitures enfoncent jusqu'au moyeu, où les chevaux ont peine à avancer, glissent et tombent à chaque pas, et où, lorsqu'on veut soi-même mettre le pied à terre, on s'embourbe par-dessus le genou. Ce qu'il nous faut d'efforts et de temps pour traverser quelques cen-

taines de mètres de ce terrain détrempé, ceux seuls qui se sont trouvés aux prises avec des difficultés de ce genre au cours de leurs voyages pourront s'en rendre compte.

Nous atteignons ainsi l'affluent de la rive gauche de l'Alento, le Palisco, qu'il faut guéer, car, pour un pont, il n'en existe pas. Cette rivière est encore débordée, et son courant gonflé se précipite avec une extrême violence. Les cochers refusent absolument de s'y risquer; l'eau monterait au-dessus des portières des voitures et risquerait de les renverser. Les chevaux perdent pied au milieu du lit de la rivière, ne veulent plus avancer, ou s'ils se mettent à la nage, le courant les entraîne. Aussi ceux de nous qui essaient de passer montés manquent de peu de se noyer et sont obligés de renoncer à l'entreprise.

Enfin quelques paysans, qui ont vu notre embarras, viennent à notre aide avec des gendarmes. Ils connaissent un passage étroit et un peu meilleur, où la rivière est moins profonde. Ils nous y conduisent, et se mettant résolument dans l'eau jusqu'aux aisselles, se tenant par la main pour former une chaîne qui rompe l'impétuosité du courant, ils nous portent de l'autre côté, à califourchon sur

leurs épaules. En remontant la berge, plus d'un glisse et trébuche ; le voyageur dont il est chargé en est quitte pour un bain plus ou moins complet, mais sans danger. Au delà de la rivière recommence le sol détrempé, que l'inondation vient à peine d'abandonner. Heureusement de ce côté il est moins étendu que de l'autre, et nous nous trouvons bientôt en terrain sec et solide. Nous sommes harassés de fatigue, trempés d'eau, couverts de boue des pieds à la tête. Mais tout cela n'est rien ; le soleil est assez ardent pour nous avoir bientôt séchés ; la saison n'est plus celle où une pareille expédition donnerait infailliblement une fièvre pernicieuse. Nous avons surmonté tous les obstacles, et nous sommes à Velia ! Un quart d'heure de chemin encore dans des sables mouvants, et nous gravissons la pente escarpée de la colline de Castellammare della Bruca.

La plus charmante surprise nous attendait dans le vieux château, où nous nous demandions en montant si nous pourrions trouver un abri pour nous reposer et déjeuner avec les modestes provisions que nous avions apportées avec nous de Rotino. Un jeune homme très intelligent, très aimable et du meilleur monde, appartenant à la

noblesse du pays, M. Gaëtano Ferolla, de Santa-Barbara di Cilento, est devenu depuis quelques années le propriétaire de cette terre. Laissant son *massararo* installé dans les autres bâtiments, il a fait arranger avec beaucoup de goût en rendez-vous de chasse pour son usage personnel la haute tour ronde de l'époque angevine, qui en formait le donjon. Nos amis de Rotino l'ont prévenu, sans nous en rien dire, de notre projet. Et depuis la veille, avec quelques amis, il est venu nous attendre pour nous offrir la plus aimable et la plus cordiale hospitalité. La table est servie comme elle serait dans un château de notre pays, et de cette manière, là où tout nous donnait lieu de penser que nous ne rencontrerions qu'une misérable habitation de paysans dans un désert où nous aurions peine à nous tirer d'affaire, en sortant du passage du gué du Palisco, qui rappelait les plus rudes épisodes d'un voyage d'Orient, un piquant contraste nous met en présence de tous les raffinements de la civilisation, argenterie, cristaux, beau linge d'une blancheur éblouissante. Un hôte qu'on apprécierait partout ailleurs nous fait le plus gracieux accueil et nous réunit à des convives agréables et intéressants, parmi lesquels l'inspecteur des anti-

quités de l'arrondissement, deux architectes de Naples et un des professeurs de la Faculté de médecine de cette ville, tous natifs du Cilento et venus en vacances dans leur pays. La cuisine est recherchée et des vins des premiers crus de France l'accompagnent. Quand j'avais essayé de me représenter à l'avance ce qui m'attendait aux ruines de Velia, ce que j'avais certainement prévu le moins, c'était ce repas de gala, que Trebatius aurait pu offrir aux mêmes lieux dans sa villa à son ami Cicéron. Du reste, quelques-unes des manières dont on nous y a servis accommodés le poisson de la baie, tout frais sortant de la mer, un lièvre des garrigues voisines, tué du matin, et des grives des vignes, devaient être celles que pratiquaient déjà ses cuisiniers.

Castellammare della Bruca, surgi dans le moyen âge sur les ruines de l'antique Hyélê-Velia, postérieurement à la destruction de cette ville par les barbares germaniques ou par les musulmans, doit son nom à une magnifique forêt de chênes verts, appelée la Bruca, qui partait du voisinage de Cuccari et, suivant le cours de la rivière de Santa-Barbara, s'étendait jusqu'à toucher les murailles de l'ancienne ville grecque. On a le diplôme de

Guaimar IV, prince de Salerne, daté de 1030 et donnant ce vaste bois au monastère des Bénédictins de La Cava. Cinq siècles auparavant, Symmaque, dans une de ses lettres, vantait l'incomparable beauté des yeuses bien des fois séculaires de la forêt de Velia. En remontant encore un peu plus de cinq siècles, nous lisons dans une lettre de Cicéron que la maison de Trebatius était attenante au bois, qui faisait l'admiration de tous ses hôtes, et qu'un tel voisinage constituait le plus grand agrément de cette habitation. Le bois n'existe plus aujourd'hui que dans la vallée; sur les hauteurs où il s'étendait autrefois, il n'en reste que quelques bouquets épars de chênes verts.

Aux XIIe et XIIIe siècles, Castellammare della Bruca, juché sur sa colline, était un bourg d'une certaine importance. En 1187, par ordre du roi Guillaume le Bon, Guglielmo Sanseverino, qui en avait usurpé la seigneurie, le restitua aux moines de La Cava. En 1212, pendant les troubles de la minorité de Frédéric II, ce fut une des places où se fortifièrent les barons ennemis de la maison de Souabe. Manfred donna Castellammare della Bruca à son oncle Galvano Lancia quand il le fit comte du Principato, et l'on voyait encore au

château dans le siècle dernier une inscription en partie mutilée qui mentionnait des constructions faites par ce personnage. Charles d'Anjou en attribua la seigneurie à Andrea et Boffillo del Giudice; un peu plus tard elle passa aux mains des Sanseverino. En 1466, Ferdinand Ier accordait à l'hôpital de l'Annunziata, à Naples, les droits de fouage et de gabelle sur Castellammare della Bruca et ses casaux, Ascea, Catona et Terradura. Dans le XVIe siècle on comptait encore cent soixante feux dans le bourg; en 1648 les registres des taxes n'en mentionnent que douze, et à partir de 1669 la localité n'y est plus inscrite. Elle était désormais entièrement abandonnée et déserte; le château ne servait plus que comme tour de garde sur la côte. La dépopulation, qui se produisait alors avec une effrayante rapidité dans tout le Napolitain sous le régime désastreux des vice-rois espagnols, avait été ici plus vite qu'ailleurs, précipitée qu'elle était par les déprédations des corsaires barbaresques, aux descentes de qui tout ce littoral était exposé sans défense.

M. Ferolla a commencé à rassembler chez lui un noyau de collection d'antiquités trouvées sur les lieux. J'y observe avec intérêt quelques frag-

ments de terres-cuites de travail grec, qui me donnent une première idée de celles de la fabrique de Velia, jusqu'à présent inconnues, sur lesquelles j'aurai à revenir un peu plus loin. Je copie deux inscriptions latines des premiers temps de l'Empire, récemment découvertes et encore inédites. L'une est une dédicace au dieu Mercure Auguste, l'autre était gravée sur le piédestal d'une statue élevée par les décurions et le municipe de Velia à son patron L. Nonius Asprenas, l'un des familiers d'Auguste, l'année de son consulat, en l'an 6 de l'ère chrétienne. L'épigraphie latine de cette ville ne comptait jusqu'ici que quatre monuments authentiques, tous dépourvus d'importance.

En montant la pente de la colline pour arriver au château j'avais été frappé de voir le sol littéralement jonché de débris de briques d'une forme très particulière, portant des estampilles de fabrique à inscriptions grecques. Il en est de même sur toute l'étendue qu'occupait la ville de Hyélè-Velia. Ces briques y sont multipliées avec une incroyable abondance et constituent une des particularités les plus originales et les plus saillantes des ruines. Il est évident que ç'a été l'un des matériaux les plus employés dans les constructions de cette cité,

ce qui sort des habitudes grecques ordinaires. Tandis que la brique a été l'élément par excellence de la maçonnerie romaine, les Hellènes en ont fait en général très peu d'usage, et là où ils l'ont employée ce n'a été qu'à une époque relativement tardive, au plus tôt dans les temps macédoniens. On compte les localités de la Hellade propre où se rencontrent habituellement, comme à Corcyre, des briques à estampilles grecques antérieures à la domination romaine. Dans la Grande-Grèce, particulièrement à Rhêgion et à Hippônion, comme sur plusieurs points de la Sicile, elles sont plus multipliées. Mais nulle part on ne la trouve en aussi grande quantité qu'à Velia.

Les briques grecques de cette ville sont, du reste, d'un type tout particulier, dont je n'ai vu l'analogue nulle part. Aussi longues et aussi larges que les plus grandes briques romaines, elles sont plus épaisses et faites d'une terre dure et compacte, qui a pris à la cuisson une couleur sang-de-bœuf. Sur une de leurs surfaces elles présentent, dans le sens de leur plus grande longueur, deux sillons en creux, larges et profondément évidés, dont je ne puis comprendre la destination et qui leur donnent l'aspect de triglyphes. C'est sur cette

même face qu'elles ont été timbrées en fabrique avant d'être mises au four. Presque toujours il y a simultanément deux estampilles : l'une présente, séparées l'une de l'autre ou groupées en monogramme, les deux lettres grecques ΔH, initiales du mot *dêmosion*, « objet public »; l'autre le nom plus ou moins abrégé d'un chef d'atelier. Il résulte de ceci qu'à Velia les manufactures des briques étaient municipales, exploitées pour le compte de la ville. J'ai constaté le même fait à Rhêgion, où il ressort des timbres grecs des briques, et à Oppidum du Bruttium (aujourd'hui Oppido de Calabre), où ce sont des timbres latins qui le révèlent. Le même ordre de documents atteste aussi qu'à Messana (Messine) il y avait une briqueterie municipale, en même temps qu'une autre, installée sans doute dans les dépendances d'un temple, qui marquait ses briques du mot grec *hiera*, « sacrée. »

M. Ferolla a réuni toute une riche série de ces briques, en exemplaires intacts, avec toutes les variantes d'estampilles qu'il a pu rencontrer dans les ruines. J'en ai relevé dix-sept différentes. La collection renfermant plusieurs exemplaires doubles de quelques-unes des briques, son propriétaire

a eu l'extrême amabilité de m'en laisser choisir deux, que j'ai rapportés au Musée du Louvre comme échantillons d'une catégorie d'objets exclusivement spéciaux à Velia.

Du point culminant qu'occupe le château, et surtout de la plate-forme supérieure de la tour, je peux très bien observer le pays environnant et me rendre compte de sa topographie, ainsi que de la disposition de l'emplacement qu'occupait la ville fondée par les Phocéens.

A partir du point où se termine au sud la plaine de Pæstum, sur toute la côte du Cilento, comme ensuite tout autour du golfe de Policastro et le long de l'échine de l'Apennin Calabrais, jusqu'au golfe de Santa-Eufemia et à la plaine de Nicastro, les montagnes plongent directement dans la mer le pied de leurs pentes rocailleuses et rapides. Cependant, à moitié chemin du Cap de la Licosa au Cap Spartivento (Palinure), dans l'intervalle d'environ 12 kilomètres d'étendue qu'embrassent d'un côté la Pointe de Pollica et de l'autre la Pointe d'Ascea, toutes les deux peu saillantes dans la mer, ce rivage abrupt et fortement relevé s'interrompt pour faire place à une plage basse et sablonneuse, en arrière de laquelle s'étend une

plaine. Les montagnes en cet endroit s'écartent de la mer en dessinant un bassin arrondi dont je viens d'indiquer le développement d'ouverture et dont la plus grande profondeur est d'environ 8 kilomètres. A l'hémicycle ainsi formé par les montagnes correspond une courbure moins accusée du littoral, qui s'infléchit pourtant d'une manière sensible pour former la baie de Velia, celle où l'Alento se jette dans la mer.

Le bassin délimité de cette manière est partagé diagonalement en deux parties inégales par une chaîne de collines rocheuses et assez basses, qui court du nord-est au sud-ouest, se rattachant par une de ses extrémités aux hauteurs de Terradura et de Catona, tandis que, de l'autre, elle se termine au bord de la mer par le sommet circulaire et presque isolé qui porte le château de Castellammare. La partie de beaucoup la plus large et la plus profonde de la plaine ainsi divisée est celle qui se trouve au nord-ouest des collines. C'est elle qui constitue l'extrémité inférieure de la vallée de l'Alento, large de près d'une dizaine de kilomètres à son débouché sur la mer, et presque entièrement occupée par les marais. Celle qui s'étend au sud-est des mêmes collines, beaucoup moins développée

dans tous les sens, forme une petite plaine au milieu de laquelle la rivière de Santa-Barbara débouche des montagnes parallèlement à l'Alento pour aller, elle aussi, se jeter dans la baie. La forme en est presque exactement celle d'un théâtre antique, où la mer tiendrait la place de la scène, tandis que les pentes correspondant aux gradins sont couvertes de vignes et d'un beau bois d'oliviers touffus et serrés, au milieu desquels on distingue deux ou trois *masserie* du plus riant aspect, enfouies dans la verdure. Quant à l'espace entre les pentes et la mer, qui, pour continuer la comparaison avec un théâtre grec, répond ici à l'orchestre, ce sont des terrains bas et unis qui vont jusqu'au rivage, occupé par des cultures soignées, riches et bien tenues, et par des prairies irriguées qui ont pu rappeler aux Normands, à leur arrivée dans le pays, celles des bords de la Risle, de la Toucque ou de la Dive. Rien de plus exquis d'aspect, de plus digne des pinceaux d'un paysagiste, que la vue qui embrasse d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de cette conque verdoyante, pareille à un vrai jardin de délices et encadrée dans des lignes de rochers du dessin le plus classique, au delà de laquelle, sur le sommet du petit promontoire s'avançant

dans la mer, le village d'Ascea se montre coquettement environné de vergers et de bois d'oliviers. En avant de la Pointe d'Ascea, un îlot fort élevé, qui en semble la continuation, dresse au-dessus des flots ses falaises à pic. En arrière, dans la direction du nord-est, les montagnes s'élèvent rapidement en s'étageant. De vastes bois de châtaigniers les couronnent. C'est au milieu de ces bois que sont situés les villes de Terradura, Catona et Rodio ou Rodi, qui doit son nom aux Chevaliers de Rhodes, auquel il appartenait. Presque tous ces emplacements étaient dans l'antiquité ceux de villages ou de bourgs dépendant de Velia; on y voit des ruines romaines de constructions privées, et l'on ne peut pas y remuer le sol sans y mettre à découvert des débris antiques. Les trouvailles de ce genre sont fréquentes à Catona. Aussi Antonini s'empresse-t-il de tirer le nom de ce village de celui de Caton d'Utique et de supposer que c'était là qu'il avait sa villa de Lucanie, dont Plutarque parle comme du lieu où il aimait à s'enfermer avec ses livres quand il était las des agitations du Forum. C'est une de ces fantaisies dont la naïveté enfantine fait sourire. Mais si Antonini n'en avait pas eu d'autres, il n'y aurait pas de reproches bien sérieux à lui adresser.

Sur la colline appelée Li Candidati, entre Rodio et Ascea, une colonne se dresse encore, me dit-on, de plusieurs mètres au-dessus du sol, au milieu de murs écroulés, et l'on constate auprès l'existence d'une nécropole, qui a donné des vases et des terres-cuites.

Le duc de Luynes affirme que les paysans donnent encore le nom d'Anticavella au terrain compris entre l'embouchure de la rivière de Santa-Barbara et celle de l'Alento. Je n'ai point, pour ma part, entendu prononcer ce nom, pas plus que celui de Castellammare della Veglia, que la carte d'état-major enregistre pour le château, concurremment avec celui de Castellammare della Bruca. Mais c'est bien le terrain auquel on l'attribue qu'occupait Hyélê-Velia dans les siècles antiques.

L'acropole était assise sur l'extrémité sud-ouest des collines qui séparent le bassin des deux rivières. Le château du moyen âge, contruit tout entier en matériaux antiques, briques des ruines et pierres de taille hellénique, en occupe la pointe sur la mer. Ses constructions reposent sur plusieurs assises grecques, restées en place, d'une belle coupe, posées sans ciment et très exactement jointoyées. Une des assises est taillée en bossages, comme on

le remarque dans les murailles de Terracina et de plusieurs autres villes très antiques de l'Italie centrale. Une des poternes de la forteresse grecque, avec ses jambages et son linteau monolithes, a été conservée intacte, engagée qu'elle est dans les maçonneries médiévales de la tour formant donjon.

Un peu en avant du château, sur le côté du sud, on observe un grand pan de mur en terrasse, qui soutenait les remparts au-dessus des escarpements naturels. L'appareil n'en est plus l'isodome hellénique; c'est le système de construction bien antérieur, où les blocs de pierres, taillés avec soin en polygones irréguliers, enchevêtrent leurs angles les uns dans les autres sans former d'assises horizontales. Hyélê n'a été fondée qu'en 536. Il est presque impossible d'admettre qu'à cette époque des Hellènes aient encore employé un tel système de construction. L'impression que donne la vue de la muraille dont je parle, et qui n'avait encore été remarquée par personne, est qu'elle a dû appartenir à une forteresse antérieure à l'établissement des émigrés Phocéens, à l'enceinte d'une bourgade des Pélasges Œnotriens. Car, nous l'avons déjà remarqué à propos de Numistro et de Consilinum, l'emploi de la construction d'appareil polygonal, dite pélasgique ou cy-

clopéenne, par les Œnotriens, comme par les Tyrrhéniens de l'Étrurie et les Aborigènes de l'Italie centrale, commence à se révéler sur un assez grand nombre de points du pays que leur enlevèrent plus tard les Lucaniens de race sabellique.

Plus bas que le pan de muraille dont je viens de parler, est un vaste réservoir voûté, en forme de carré long, d'une maçonnerie romaine de blocage, qui servait à emmagasiner les eaux avant leur distribution dans la partie de la ville de Velia avoisinant la mer. A très peu de distance en suivant le flanc de la colline dans la direction opposée au rivage, la pente du terrain dessine un hémicycle presque régulier. A différentes hauteurs des chaînes de deux ou trois assises helléniques, par leur courbure sensiblement caractérisée, paraissent marquer des précinctions. Il semble donc à première vue que l'on doive reconnaître ici les vestiges d'un théâtre grec, pour l'établissement duquel, comme pour celui de Bacchus à Athènes, on aurait profité de la disposition naturelle du terrain et dont la scène, seule entièrement construite, aurait été démolie. Je ne donne pourtant ceci que comme une impression résultant d'une vue sommaire. Pour être plus affirmatif il faudrait des me-

sures exactes et une étude d'architecte, relevant avec soin le terrain et les débris de constructions qui subsistent encore.

En arrière du mamelon qui porte le château du moyen âge, le terrain s'abaisse légèrement. Il y a là comme une sorte de col moins élevé qui va rejoindre la suite de la crête des collines. C'est là qu'au milieu du siècle dernier on voyait les maisons en ruines du bourg abandonné de Castellammare della Bruca et deux églises encore debout, dont l'une d'architecture ogivale, ainsi que la cella presque intacte d'un temple romain, construite en *opus reticulatum* avec des chaînes de briques. Tout cela a disparu. L'église ogivale et la cella du temple ont été démolies seulement par un des derniers propriétaires du lieu, pour bâtir avec leurs matériaux une sorte de grange. Dans cette partie de l'acropole antique il ne subsiste plus qu'une conserve d'eau voûtée, de construction romaine en blocage, au sommet du versant méridional. L'aqueduc qui amenait à la ville de Velia les eaux de la source de San-Biagio se voit aussi plus haut ; il est également romain, voûté en briques, et la hauteur de sa voûte sous clef est de douze palmes napolitains. Un épais dépôt calcaire en incruste le fond et les parois.

Les vestiges des murailles helléniques s'interrompent dans cette partie plus basse de la colline. Ils recommencent quand le terrain se relève un peu plus loin pour former un petit plateau couronnant la crête. Trois ou quatre assises de grand blocs admirablement taillés et appareillés en isodome, restant encore en place, s'étendent alors sans interruption à droite et à gauche du plateau, dont les remparts suivaient toutes les irrégularités. On arrive ainsi jusqu'à une distance de près de 500 mètres du château, où l'acropole se terminait du côté du nord-est par un fossé large et profond, taillé dans le roc, qui coupe transversalement la continuation de la crête. La muraille qui bordait ce fossé a laissé des débris d'une certaine importance; on y reconnaît les restes d'une tour carrée et une porte étroite, dont il ne subsiste plus que la partie inférieure. Toute la superficie du plateau de l'acropole est jonchée de briques et de fragments de toute nature. On y distingue dans le rocher de nombreux emplacements entaillés pour recevoir les fondations d'édifices, et de distance en distance apparaissent les premières assises de murs de ces édifices, maisons ou autres, d'appareil grec, mais avec les pierres d'une dimension beaucoup moindre que dans les remparts.

La ville proprement dite, l'*asty* ceint de murailles de fortifications, s'étageait sur la pente méridionale de la colline surmontée par l'acropole, s'allongeant en quart de cercle depuis la mer jusqu'à la rivière de Santa-Barbara. La ligne inférieure de ses remparts a laissé des restes importants, et on la suit presque sans interruption au bas de la pente; par endroits ce qui en subsiste atteint deux mètres de hauteur. La petite plaine inférieure, située entre les collines et la mer, était donc laissée en dehors de la ville proprement dite. Mais elle n'en était pas moins couverte d'habitations dans toute sa moitié en deçà de la rivière. Il y avait là un vaste faubourg, un *proasteion* ouvert, qui a laissé de nombreux vestiges. Au point où s'étendait le rivage antique, un peu en arrière du rivage moderne, des restes de maçonnerie romaine, importants par leur masse, mais tout à fait informes, subsistent au milieu des prairies. C'est tout ce qui subsiste des magasins, des docks destinés aux marchandises apportées par mer, dont Antonini prétend avoir pu distinguer encore, il y a cent cinquante ans, trente chambres placées en file, les unes à côté des autres.

L'existence de ces magasins prouve qu'en avant du faubourg méridional de Velia il y avait une Ma-

rina, comme on dit sur toutes les côtes méridionales de l'Italie, qu'une partie des bâtiments de commerce qui venaient aborder à la ville, en général petits caboteurs dont la dimension ne dépassait guère celle de grosses barques de pêche, venaient mouiller le long de cette plage d'une tenue assez sûre, abritée qu'elle est par la pointe d'Ascea, y débarquaient leurs marchandises et y étaient tirées à sec, suivant l'usage hellénique. La plupart des villes de la Grande-Grèce n'avaient pas de port de commerce dans d'autres conditions, puisque Tarente et Crotone étaient seules à posséder de véritables ports naturels. Quand les cités avaient fait les frais d'un bassin creusé artificiellement, comme celui que nous avons observé à Métaponte et celui que Locres avait au promontoire Zéphyrion, le Capo Bruzzano d'aujourd'hui, les dimensions en étaient toujours si restreintes qu'on le réservait exclusivement à l'usage de port militaire. C'était là que la ville tenait ses triêres.

Hyélê-Velia s'était dotée d'un bassin de ce genre, autour duquel se groupaient les bâtiments et magasins du port, distinct de la ville suivant l'usage constant des Grecs. Ainsi que Cicéron l'indique dans une de ses lettres, en parlant du lieu où sta-

tionnaient les vaisseaux de Brutus, il était situé de l'autre côté de la colline de l'acropole, tout auprès de l'embouchure du fleuve Halês. La forme du bassin était arrondie. Il est actuellement tout à fait ensablé et ne se distingue que difficilement du marais environnant. Mais des gens encore vivants l'ont vu dans leur jeunesse, il y a cinquante ou soixante ans, rempli d'eau, formant un petit lac qui communiquait avec la mer, comme le Lagone di Santa-Pelagina à Métaponte. Les débris qu'on rencontre en grand nombre sur le versant nord de la colline attestent que, de ce côté encore, un faubourg ouvert s'étendait dans la direction du port.

Virgile s'est donc exprimé avec sa précision et son exactitude habituelles, quand, dans le VIe chant de l'*Énéide*, il parle des « ports de Velia »,

. . . . . *portusque require Velinos.*

La ville en avait deux, séparés par la hauteur où son acropole était assise. Elle possédait, en outre, un mouillage extérieur, dans les deux petites îles, toutes voisines, que l'on désignait par le nom commun d'Œnotrides. Strabon affirme que de son temps elles offraient une station commode pour les vaisseaux. Pline, d'après les portulans qu'il avait

entre ses mains comme amiral de la flotte de Misène, dit qu'elles s'appelaient Iscia et Pontia. La première existe encore ; c'est l'îlot qui termine la pointe d'Ascea. Ce nom même d'Ascea, qui dans les plus anciens diplômes du moyen âge se présente sous la forme *Scia*, n'est certainement pas autre que celui d'Iscia. Il a seulement été transporté de l'îlot au village le plus voisin sur le continent. Quant à Pontia, elle a disparu. Mais je crois, avec le duc de Luynes, qu'il faut en reconnaître un dernier vestige dans deux écueils contigus, désignés en commun sous le nom de La Secca par les pêcheurs du pays, qui se trouvent à fleur d'eau vers le quart de la baie de Velia, en venant de la pointe d'Ascea, à la hauteur de la tour de garde appelée Torre Sciabica, un peu avant d'atteindre la hauteur de l'embouchure du Fiume di Santa-Barbara.

Grâce aux secousses que les forces volcaniques souterraines impriment fréquemment au sol dans toute cette région, et qui en modifient quelquefois le sol d'une manière notable, plusieurs autres petites îles, signalées par les anciens sur les côtes de l'Italie méridionale, ont disparu de même, en ne laissant après elles que des vestiges analogues. Dans mon

livre sur la Grande-Grèce (1), j'ai signalé la disparition du petit archipel de cinq îlots que tous les géographes antiques signalent en avant de Crotone, à dix milles romains en mer du promontoire Lacinion. Il y a quelques mois, retournant à Cotrone, j'ai appris de différentes sources, de M. le marquis Antonio Lucifero, de mon ami M. Giovanni Baracco, et aussi directement des mariniers de la ville, que des pêcheurs avaient tout récemment reconnu, au large de l'embouchure du Neto (le Néaithos antique), dans le sud-est, à une distance du cap qui s'écarte peu de celle donnée par Pline pour les îles aujourd'hui disparues, deux sèches étendues et presque à fleur d'eau qui ne sont marquées sur aucune carte marine. Ces écueils sous-marins, d'un développement considérable, paraissent bien marquer les emplacements des deux îles des Dioscures et de Calypso, les plus importantes du groupe voisin de Crotone. Ce qui en reste est juste ce qui reste aussi de l'île de Pontia, dans la baie de Velia. Du reste, les phénomènes de subites appparitions et disparitions d'îles ne sont pas rares dans la zone, tra-

1. Tome II, p. 232.

vaillée constamment par les actions plutoniennes, qui s'étend du Vésuve à Santoria, en passant par l'Etna, et où Élie de Beaumont plaçait précisément une des fissures de son *réseau pentagonal.*

Après avoir parcouru l'emplacement de l'acropole, nous descendons, sous la conduite de M. Ferolla et de M. Passaro, inspecteur des antiquités de l'arrondissement du Vallo, visiter les ruines de la ville. Nous cheminons le long des pentes, au travers des plantations, observant les débris antiques qui se rencontrent à chaque pas et particulièrement les restes des remparts, jusqu'à une belle ferme appartenant à M. L. de Lisa, qui s'y trouve pour surveiller ses récoltes et nous fait un excellent accueil. Les bâtiments sont entièrement construits d'anciens matériaux. Nous y remarquons deux inscriptions grecques inédites, dont celle d'un petit autel à Hestia, une margelle de puits de travail grec, des fragments de l'architecture de temples. Dans l'enclos se trouvent les ruines bien caractérisées de thermes romains avec leur hypocauste, et sous des oliviers un pavement de mosaïque mis a découvert il y a quelques années par les travaux de la culture. Il offre des figures de Tritons en noir sur un fond blanc. Mais aucune

mesure n'a été prise pour préserver cette mosaïque; les intempéries la dégradent rapidement; elle s'en va cube à cube, et d'ici à peu il n'en restera plus rien. Nous poussons encore à un demi-kilomètre plus loin, et nous gagnons la ferme de M. Battagliesi, tout auprès de la rivière de Santa-Barbara. Le point où elle se trouve était l'extrémité nord-est de la ville; c'est là que de ce côté commençaient les tombeaux, au delà des remparts. Deux stèles funéraires à inscriptions grecques se trouvent dans la ferme. L'une d'elles, en pierre calcaire, haute de 2 m. 42, se termine au sommet par une palmette du plus élégant dessin.

A l'aller et au retour je suis frappé de la quantité des ruines encore visibles au milieu des vignes et des oliviers, sur l'étendue entière de l'espace qu'occupait la ville. Partout les maçonneries romaines ou helléniques, et de ces dernières plus que des autres, affleurent le sol ou en font pointer au dehors quelques assises. A chaque instant, grâce à ces vestiges on peut suivre le tracé de maisons, d'édifices de diverses natures, de rues et de places. Il est des endroits où l'on chemine encore pendant quelques moments entre deux champs sur le pavé d'une rue grecque, resté à découvert et bordé

d'arasements de mur. Les ravins que les pluies d'hiver creusent dans le terrain en pente mettent à nu des fondations de murailles, des pavements de pierre, de briques, de mosaïque rustique et surtout d'un beau béton d'un rouge corallin, mélangé de terre-cuite pilonnée, dont la texture est très fine et la dureté extrême, des seuils de portes, des intérieurs de chambres avec des restes d'enduit peint au bas des murs. Presque nulle part le sol antique ne se trouve à une plus grande profondeur qu'un ou deux mètres. Et, je le répète, la grande majorité des constructions dont on discerne ainsi les vestiges appartiennent à l'époque hellénique. Je ne connais pas de ville antique où des fouilles seraient plus faciles et moins coûteuses qu'à Velia. Et les résultats ne pourraient manquer d'y être d'un véritable intérêt. C'est l'endroit par excellence pour étudier les dispositions, encore si peu connues, des maisons grecques, pour établir une comparaison scientifique sérieuse entre elles et les maisons de Pompéï. J'aimerais, pour ma part, à voir notre jeune École de Rome choisir Velia pour le théâtre d'excavations régulières et suivies, d'autant plus que je n'ai pas de doutes sur le succès qui l'y attendrait. L'entente à ce sujet serait assez

facile avec le gouvernement italien, dont il n'est que justice de reconnaître les bonnes dispositions pour les intérêts de la science.

Sur tout le terrain que nous avons parcouru, il n'y a littéralement qu'à se baisser pour ramasser des fragments de briques empreintes d'estampilles grecques, comme celles que nous avons vues entières au château, des tessons de toute espèce de céramiques antiques, parmi lesquels ceux de vases peints et de vases dits étrusco-campaniens sont des plus abondants, des terres-cuites brisées, de menus objets de natures très variées, de petites monnaies plus ou moins oxydées. En plantant des arbres et en cultivant la terre, les paysans rencontrent souvent des tuyaux de conduites d'eaux, les uns en poterie, qu'ils brisent, les autres en plomb, qu'ils arrachent et vont vendre au Vallo pour le poids du métal. Les trouvailles de médailles sont aussi très fréquentes ; et quand celles-ci sont d'argent ou d'or les paysans, qui rejettent avec dédain les autres fragments amenés au jour par leur houe, les portent également au Vallo, où les orfèvres les achètent pour les expédier ensuite à Naples. Les ruines de Velia sont de cette manière une des sources principales qui approvi-

sionnent de monnaies antiques le marché napolitain. Naturellement ce qu'elles fournissent le plus abondamment, ce sont les belles espèces d'argent frappées par les Hyélètes au ve et au IVe siècle avant J.-C. Pendant notre promenade, les paysans que nous avons rencontrés dans les champs nous en ont présentées plusieurs, qu'ils venaient de découvrir.

Il n'est pas rare non plus d'y exhumer de petites pièces d'argent d'un travail archaïque, offrant sur une de leurs faces la partie antérieure d'un lion qui dévore une proie et sur l'autre un carré creux divisé en quatre parties au fond taillé en biseau, ce qui produit une disposition en ailes de moulin. C'est le carré creux caractéristique de monnayage primitif des villes de l'Asie Mineure occidentale. Comme toutes celles de ces pièces que l'on rencontre dans le commerce de Naples parviennent de Velia, Millingen et les numismatistes napolitains les ont données à cette ville. C'est même une attribution généralement admise dans la science. Pourtant je crois qu'il faut la réviser et qu'elle ne doit pas être maintenue.

Ce n'est pas à Velia seulement que se trouvent les monnaies dont je parle. On les découvre aussi fréquemment à Marseille ou dans les environs, et

en Toscane autour de Pise et de Piombino, c'est-à-dire sur les territoires de la colonie phocéenne de Massalie et des comptoirs phocéens de Pisa et de Populonia. Dans les grands dépôts monétaires d'Auriol (Bouches-du-Rhône) et de Volterra (Toscane), elles étaient associées à d'autres monnaies d'argent de même poids, de même module et de même travail, avec des types très variés et le même carré creux, produits du monnayage des diverses cités de l'Ionie dans la première moitié du vi^e siècle avant notre ère, et à quelques pièces contemporaines d'Agrigente de Sicile, les seules dans ces dépôts qui fussent d'une autre contrée que l'Asie Mineure. L'époque que toutes les circonstances réunies permettent d'assigner aux enfouissements d'Auriol et de Volterra, avant 540, est bien aussi la date que le style d'art indique comme ayant été celle des monnaies à la protome de lion. Il ne serait pas possible de les faire descendre jusqu'au dernier quart du siècle. Comment donc les attribuer à Velia, puisqu'elles sont dans la réalité antérieures à la fondation de cette ville en 536? Pour ma part, m'appuyant en outre sur ce fait que j'en ai vu venir quelques rares exemplaires d'Asie Mineure par les voies du commerce d'Athènes et

de Smyrne, aussi bien qu'il en vient des différents points de l'Occident énumérés tout à l'heure, je ne puis les envisager autrement que comme ayant été frappées en Ionie et ayant constitué une des formes du numéraire d'argent de Phocée même. C'est seulement ainsi que peut s'expliquer le fait de la circulation de ces pièces à la fois dans la péninsule asiatique et dans les établissements phocéens de la Gaule méridionale et de l'Etrurie. Quant à leur présence assez habituelle dans les ruines de Hyélê-Velia, elle s'accorde aussi fort bien avec l'attribution que je propose. Les émigrés de Phocée, à la prise de la ville par les Perses, emportèrent avec eux tout ce qu'ils purent de leurs richesses, c'est-à-dire nécessairement une quantité considérable du numéraire monnayé de leur cité. Et dans le nouvel établissement qu'ils se créèrent à l'embouchure du fleuve Halês, ce numéraire amené d'Ionie dut former le premier fond de la circulation.

Il me reste à parler des nécropoles de la ville. Elles ont une étendue considérable et se rencontrent un peut partout sur son pourtour, en dehors de ses murs, principalement sur la crête qui continue celle de l'acropole, sur les deux versants de la colline et dans la petite plaine du sud, au voi-

sinage du torrent. Antonini parle d'une centaine de tombeaux qui avaient été ouverts à la fois, au lieu dit Le Pantanelle, quelques années avant qu'il ne publiât son livre. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, les sépultures, disposées suivant le mode grec habituel, ont en général la forme d'un sarcophage allongé, fait de dalles de tuf calcaire ou de grandes briques, avec pour couverture des dalles ou des briques pareilles disposées en toit à double pente. De nombreux objets y sont disposés autour des restes du mort. Jamais on n'a fouillé régulièrement les tombeaux de Velia ni observé d'un manière soigneuse et scientifique ce qu'ils renferment. Mais les paysans qui cultivent les terrains où ils se rencontrent ont souvent l'occasion d'en mettre à découvert, soit par des trouvailles fortuites, soit en les recherchant pour les exploiter. M. Passaro et M. Ferolla m'affirment que ces paysans en tirent fréquemment des bijoux, des vases peints, dont quelques-uns de dimensions importantes et d'un fort beau travail, qu'ils connaissent la valeur de ces objets et qu'ils savent fort bien en tirer parti. C'est au chef-lieu de l'arrondissement, au Vallo, qu'ils les transportent, et ils les y vendent aux correspondants qu'y

entretiennent les grands marchands d'antiquités de Naples.

Il est vraiment très regrettable qu'aucun habitant du Vallo n'ait eu jusqu'ici l'idée de profiter des occasions que fournit cette habitude des paysans du canton de Velia, pour former une collection d'antiquités. C'est seulement ainsi que l'on pourrait se faire une idée exacte et complète du caractère des objets qui se présentent dans les nécropoles de la brillante colonie de Phocée. Le marché d'antiquités de Naples est l'un des plus considérables du monde. Je le connais à fond avec tous ses trucs, pour l'avoir beaucoup pratiqué. C'est un gouffre d'où la bonne foi est depuis longtemps bannie. Nulle part on n'a moins de scrupule à vous présenter le faux pour du vrai, en le garantissant de certificats apocryphes, destinés à égarer la confiance naïve des étrangers crédules. Tout objet authentique qui arrive sur ce marché perd son état civil, et il est impossible de se fier à ce qu'on vous dit de son lieu d'origine et de trouvaille. Suivant que des découvertes, qui ont attiré l'attention et eu quelque retentissement, ont mis momentanément telle ou telle provenance à la mode, tout est donné comme en sortant, afin d'en rehausser la

valeur et de pouvoir en demander un meilleur prix. J'ai connu un temps où tout vase un peu fin était invariablement désigné comme découvert dans les fouilles de Santa-Maria di Capua. Il y a deux ans, la provenance unique et favorite pour les objets de même nature était Vico Equense. Celle des terres-cuites est aujourd'hui Tarente. Ajoutons que depuis quelques années, les objets donnés comme provenant de la Grèce propre faisant prime dans une très forte proportion par rapport à ceux de l'Italie méridionale sur les marchés de Paris et de Londres, les négociants en antiquités d'Athènes ont pris l'habitude de s'arrêter à Naples dans leur route vers l'Occident et d'y compléter leur approvisionnement d'objets qu'ils vendent ensuite comme trouvés à Athènes ou à Corinthe. Je connais l'histoire positive d'un certain nombre d'objets qui figurent avec cette dernière provenance dans les musées publics ou dans les collections de nos premiers amateurs, tandis qu'en fait ils ont été découvert dans la Grande-Grèce et acquis par tel ou tel Athénien, que je pourrais nommer, chez M. Barone ou chez M. Scognamiglio.

Au milieu de cette mascarade de provenances apocryphes, il en est d'autres, au contraire, que

l'on ne songe jamais à articuler, même quand elles sont réelles, parce que la mode ne les a pas encore recherchées et qu'elles ne donneraient aucune valeur à un objet. Telle est celle de Velia. Je sais positivement, par les témoignages les plus dignes de foi, que cette localité fournit à Naples chaque année un certain contingent d'objets antiques, et cependant jamais chez les marchands napolitains on ne m'en a montré un seul en me disant qu'il venait de Velia. C'est une provenance qui n'est de mise que pour les médailles, point pour les vases et les terres-cuites. Voilà pourquoi jusqu'ici, quelques recherches que j'aie faites à cet égard, je n'ai pu parvenir encore à connaître telle chose qu'un vase peint de la nécropole de Velia. Il y aurait pourtant un intérêt archéologique de premier ordre à savoir exactement ce que sont ceux qu'on y découvre, s'ils représentent une fabrication locale ou une importation de produits manufacturés en Grèce.

Pour les terres-cuites j'ai été plus heureux. J'ai pu me procurer sur place deux figurines d'assez fortes proportions, qui, avec les fragments que j'ai étudiés chez M. Ferolla, caractérisent une fabrique particulière et nettement déterminée, dont on pos-

sédait quelques autres spécimens dans les musées, au Louvre par exemple, parmi les terres-cuites de la collection Campana, mais sans savoir sur leur origine autre chose que cette indication vague qu'elles provenaient du midi de l'Italie. La terre employée par les coroplastes grecs de Hyélê-Velia est facilement reconnaissable entre toutes les autres. Elle est moins fine, moins souple et moins plastique que celle des figurines de Tanagra ou d'Athènes, et en général de la Grèce propre; elle est aussi moins blanche. La texture en est rude, courte, assez rèche et grossière, se rapprochant de celle de la terre à briques, dont elle a la couleur rouge. N'ayant à leur disposition que cette matière imparfaite et peu docile, les modeleurs n'ont pas cherché à atteindre un certain degré de finesse dans l'exécution. Cependant leurs œuvres n'ont pas l'aspect mou et banal des terres-cuites de l'Apulie, qui ne sont en général que de médiocres surmoulés de surmoulés des statuettes grecques. Les terres-cuites de Velia sont franchement helléniques d'accent, ont du caractère et de l'originalité. Ceux qui les ont faites avaient leur manière propre et n'étaient pas dénués d'invention. Quand on les connaîtra mieux, d'après

des exemplaires plus nombreux, elles tiendront une place honorable dans la série des terres-cuites grecques, sans cependant pouvoir y prétendre à un rang comparable à celui des médailles de la même ville entre les monuments de l'art monétaire.

Les figurines que j'ai rapportées représentent deux catégories différentes, que l'on observe presque partout dans le monde grec parmi les terres-cuites et dont l'exécution est toujours sensiblement autre. L'une appartient à l'imagerie religieuse populaire; c'est une idole, dont la partie postérieure, où se trouve percé le trou d'évent, est plate, informe et sans travail. La face antérieure a été simplement poussée dans un moule, sans être retouchée. Elle représente une Aphrodite nue, debout, au corps d'un modelé gras et libre, et d'un beau caractère, qui s'appuie sur un hermès de Priape. N'était la nature différente de la terre, on la prendrait facilement pour une des figurines de la même nature qui se trouvent dans la Locride Opontienne ou dans certaines des îles méridionales de l'Archipel. L'autre est, au contraire, une statuette de ronde bosse, achevée sous toutes ses faces et exécutée en partie à l'ébauchoir, après un premier

moulage. Le modelé en est large et sommaire, sans recherche de cette finesse merveilleuse à laquelle savaient atteindre les coroplastes d'Athènes, de Tanagra, de Cymê d'Éolie, de Myrina, de Cyrène. Mais ce qui y fait défaut sous ce rapport n'empêche pas la tête d'être charmante et gracieuse, et surtout est racheté par la grande tournure et l'accent sculptural de l'ensemble. Je ne connais pas de statuette de terre-cuite, sauf deux ou trois de Myrina, qui ait plus la physionomie d'une véritable statue que cette figure de femme, entièrement vêtue, sans attributs, d'un caractère indécis, qui rentre dans celles où il serait difficile de chercher autre chose qu'un sujet puisé dans la vie quotidienne et familière; à moins, toutefois, qu'on ne veuille y voir une Muse. A ce point de vue du caractère sculptural elle a vivement frappé deux des maîtres les plus éminents de la sculpture contemporaine, mes amis et confrères d'Institut, MM. Guillaume et Chapu. Leur jugement la mettait bien plus haut que celui des collectionneurs, un peu déroutés de trouver dans cette terre-cuite un sentiment qui s'éloigne de celui qu'on est habitué à rencontrer dans les statuettes qu'ils couvrent d'or.

Velia a été le terme de mon excursion en Lucanie. C'est donc avec elle que je terminerai ce volume. Dans mes projets primitifs, en partant de France, j'espérais pouvoir pousser plus loin et achever mon exploration archéologique par la côte, en poussant jusqu'à Policastro et Sapri, de manière à visiter les emplacements, presque absolument inconnus, des villes antiques de Molpa, Palinuros, Pyxus ou Buxentum et Scidros. J'ai dû renoncer à réaliser cette dernière partie du programme que je m'étais tracé. Mes compagnons étaient obligés de revenir. Malade et pouvant à peine me traîner, je n'étais plus en état de me lancer seul dans une expédition qui devait être plus rude encore que tout ce que nous avions traversé. Abandonnant donc pour cette fois tout autre projet, le soir même de notre visite aux ruines de Velia nous rentrions à Rotino pour y passer la nuit. Le lendemain, après avoir repris le chemin de fer à Eboli, j'étais à Naples avant la fin de la journée.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

PICERNO.

	Pages.
Départ de Potenza dans la direction de l'ouest. . . .	1
Le Tito.	2
Le bourg de Picerno.	*Ibid.*
Appel à la levée en masse lancé par la royauté en 1799, à l'approche des Français.	3
Caractère populaire du soulèvement qui y répondit. . .	4
Dispositions de la noblesse en faveur des idées nouvelles.	*Ibid.*
Les chefs de l'insurrection royaliste.	5
Pronio et Rodio dans les Abruzzes.	*Ibid.*
Imposture de De Cesare et de ses compagnons dans la Pouille.	6
Frà Diavolo.	8
Mammone	9
Sciarpa.	11
Débarquement du cardinal Ruffo en Calabre	12
Plan de résistance de la République Parthénopéenne avec l'aide des Français	*Ibid.*
Derniers succès et retraite de l'armée française. . . .	14

Pages.
Plan d'opérations du cardinal Ruffo. 15
Dévouement des villes d'Altamura et de Picerno pour donner le temps d'organiser la résistance à Naples. 17
Siège d'Altamura. 18
Prise de la ville et massacre des habitants. . . . . *Ibid.*
Résistance héroïque de Picerno. 19
Massacre dans l'église. 20
Long oubli de l'héroïsme de ce bourg. 21

Muro.

Suite du trajet du chemin de fer. 22
Baragiano. . . . . *Ibid.*
Muro. 24
Aspect original de la ville. 25
Son histoire. 28
Ses monuments 29
Enceinte pélasgique de Raja San-Basile. 32
Autres enceintes de même nature dans la Lucanie . . . *Ibid.*
La ville antique de Numistro et ses souvenirs historiques. 34
Bella. 35
Balvano. 36
Romagnano. 38
Vietri di Potenza et la bataille des Campi Veteres. . . *Ibid.*
Ponte San-Cono. 39
Saint Cono et sa légende. . . . . *Ibid.*
Buccino, l'antique Volceii 40

Le Val di Tegiano.

La station de Ponte San-Cono. 43
Un paysan gallomane. 44
Vue des hauteurs au delà du Piatano. 45
Les monts Alburni. 46
Auletta. 47
Le Val di Tegiano, esquisse de sa topographie. . . . 48

Pages.
Son aspect. 50
Ancien bassin d'un lac. . . . . *Ibid.*
Humidité du sol 51
Sa fertilité et ses produits. 52
Fièvres paludéennes. . . . . *Ibid.*
Desséchement de la vallée par les Romains. 54
Son état au moyen âge. 55
Travaux de desséchement modernes. . . . . *Ibid.*
Dépopulation progressive du pays. 56
Ses causes. 57
Abandon des anciennes institutions de crédit agricole. 60
L'émigration vers l'Amérique. 62
Les habitants du Val di Tegiano. 63
Leurs costumes. . . . . *Ibid.*
Rôle du Val di Tegiano dans l'histoire comme route stratégique 65
La Via Popilia et son itinéraire. 66
La grande route moderne des Calabres. 68
Le Val di Tegiano dans l'antiquité. 69
Ses origines chrétiennes. 70
Destinées du pays lors des invasions barbares. . . . *Ibid.*
A la conquête Normande. 71
Guglielmo Sanseverino et Frédéric II. 72
Les Sanseverino dans le parti Angevin. 73
Antonio Sanseverino, prince de Salerne, et ses malheurs. 74
Derniers seigneurs féodaux du pays. 75
Expédition de Lautrec. 76

SALA ET DIANO.

Caggiano. 77
Polla. . . . . *Ibid.*
Son origine et son ancien nom de Forum Popilii. . . . 78
Taverne di Polla. 79
Inscription de Popilius Lænas. 80

Pages.
La politique agraire des Romains. 81
Politique inverse du moyen âge. . . . . *Ibid.*
Inscription fausse, inventée pour justifier ses pratiques par un exemple de l'antiquité. 82
La perte du Tanagro. . . . . *Ibid.*
Tunnel creusé de main d'homme et ancien lit desséché de la rivière. 83
Sant' Arsenio et son gouffre. 84
Atena, l'ancienne Atina, et ses ruines. 85
Curieux groupe de terre-cuite 86
Sala. 87
Château longobard. 88
Diano. . . . . *Ibid.*
Le Ponte di Siglia. 89
Le Tegianum antique et son identité avec Diano. . . . *Ibid.*
Antiquités de la ville. 90
Restes de petits temples. 91
Odéon. 92
Statue de Marsyas. 93
Réplique du Tireur d'épine. 94
Autres marbres antiques. 95
Monuments du moyen âge. . . . . *Ibid.*
Églises. 96
Anciens tableaux. 98
Antagonisme moral de Diano et de Sala. 99
Les deux principes qui se disputent le monde. 102

PADULA ET CONSILINUM.

San-Giovanni in Fonte. 105
Ascension pénible à Padula. 106
Ce que nous allions y chercher. 111
Consilinum et Marcelliana, problème de la situation de la première de ces villes. 112
Comment elle devait être à la Città près Padula. . . 114
Visite à ses ruines. 115

Pages.
Arx romaine du temps de la République. 116
Restes d'une enceinte pélasgique. 117
Emplacement de la ville. 118
Grotte de Saint-Michel. 119
Panorama du haut des ruines de la Città. 120
Montesano. . . . . *Ibid.*
Arenabianca. . . . . *Ibid.*
Monastère de Cadossa. 121
Casalbuono. . . . . *Ibid.*
Buonabitacolo. . . . . *Ibid.*
Sanza. . . . . *Ibid.*
Souvenir de la mort de Pisacane. 122
Agitation des esprits dans l'Italie en 1857. . . . . *Ibid.*
Expédition du *Cagliari*. 123
Carlo Pisacane, duc de San-Giovanni. 124
Descente à Ponza. 125
Débarquement à Sapri, indifférence des populations . 126
Marche sur Padula. 127
Échec de la tentative d'insurrection dans cette ville. . 128
Pisacane et ses compagnons gagnent Sanza. 129
Massacre d'une partie d'entre eux. 130
Procès des survivants à Salerne. 131
Meurtre par lequel les Garibaldiens crurent venger celui de Pisacane. . . . . *Ibid.*
Son testament. 132
Sa gloire posthume. 133
Conséquences considérables de l'expédition de Pisacane. *Ibid.*
Comment l'exemple de son échec servit de leçon à Garibaldi. 135
La Chartreuse de San-Lorenzo près Padula. 137
Bâtiments extérieurs. 138
Tombeau du fondateur Tommaso Sanseverino. 140
L'église. 141
Portes de bois sculpté. . . . . *Ibid.*
Stalles. 142

Pages.
Grand cloître. 143
Souper dans une des salles de la Chartreuse. 146
Nuit dans le couvent désert. 148

EBOLI.

Retour au chemin de fer. 151
Sicignano. . . . . *Ibid.*
Le Sele. 152
Contursi. . . . . *Ibid.*
Campagna. 153
Imprimerie dans cette ville au XVIe siècle. 154
Cesare Capaccio. 155
Eboli. 156
L'Eburum des Lucaniens. 158
Histoire de la ville au moyen âge et ses seigneurs. . . 159
Comment j'ai visité très imparfaitement Eboli. 162
Vue merveilleuse que l'on a du château. 163

PÆSTUM.

Rentrée pour un moment en terrain battu. 167
Rencontre de touristes à Pæstum. 168
Souvenirs d'une visite aux ruines dans leur solitude pendant les mois de la fièvre. 169
Les deux routes pour aller à Pæstum. 171
Route en venant d'Eboli. 172
La Villa-Reale. 173
Forêt de Persano. . . . . *Ibid.*
Théâtre des exploits de la bande de Manzi après 1860. 174
La forêt des bords du Silarus dans l'antiquité. 176
Pont du Sele. . . . . *Ibid.*
Pâturages marécageux voisins de la mer. . . . . *Ibid.*
Les buffles. 177
Le marais Lucanien. 178
Arrivée à Pæstum. 179
Origine du nom de cette ville. 180

Pages.
Station de l'époque néolithique sur son emplacement. . 181
La Poseidônia grecque et sa fondation. 182
Sa dépendance à l'égard de Sybaris. 183
Guerre avec les Phocéens de Hyélê-Velia. . . . . *Ibid.*
Prospérité de Poseidônia au VIe siècle. 184
Ses monnaies incuses. . . . . *Ibid.*
Part des Poseidôniates dans les tentatives de rétablissement de Sybaris. 185
Invasion des Lucaniens de race sabellique. 186
Dates principales de leur conquête. 188
Ils s'emparent de Poseidônia. 189
La ville change de nom et devient Pæstum. 190
Condition des habitants grecs sous la domination des Lucaniens. . . . . *Ibid.*
Victoire d'Alexandre d'Épire à Pæstum. 191
La ville retombe sous le joug des Lucaniens. 192
Conquête de la Lucanie par les Romains. . . . . *Ibid.*
Colonie de droit latin à Pæstum. 193
Fidélité de cette ville à la cause de Rome dans les guerres Puniques. 194
Elle devient un municipe de citoyens. 195
Sa condition au début de l'Empire. . . . . *Ibid.*
Privilège exceptionnel de droit monétaire qu'elle reçoit sous Auguste. 196
Elle est refaite colonie. . . . . *Ibid.*
Évêques de Pæstum. 197
Légendes sur le transport du corps de saint Matthieu dans cette ville. . . . . *Ibid.*
Nom de *Lucania* qu'on lui donnait sous les Longobards. *Ibid.*
Son abandon et sa destruction. . . . . *Ibid.*
Exploitation des ruines de Pæstum comme carrière pour les monuments d'Amalfi et de Salerne. 198
Long oubli des ruines de cette ville. 199
Leur découverte au XVIIIe siècle et les travaux dont elles ont été l'objet. 200

Pages.
Murs d'enceinte. 202
Temple dit de Neptune. 203
Sa date 206
La prétendue Basilique. . . . . *Ibid.*
Ce qu'il était en réalité, un temple de Dêmêter et Persé-
phonê. 209
Petit temple, dit improprement de Cérès ou de Vesta. 210
Vestiges d'autres édifices. 212
Tombeaux avec peintures. 213
Aqueduc. 218
Capaccio, sa fondation et son histoire. 219
Le temple de Héra Areia à l'embouchure du Silaros. . 221

Le Cilento.

Origine et extension du nom de Cilento. 225
Le bassin du fleuve Alento. 227
Climat de la région. . . . . *Ibid.*
Fertilité des vallées. 229
Disposition des montagnes. . . . . *Ibid.*
Multiplicité des petits villages. 230
Absence de villes. 232
Le Vallo 233
Pisciotta. . . . . *Ibid.*
Absence de voyageurs étrangers dans cette région. . . 234
Sa renommée de foyer de brigandage. 237
Traversée de la plaine au delà de Pæstum. 239
Ascension des montagnes. 240
Vue admirable 241
La plaine de Salerne et de Pæstum. . . . . *Ibid.*
Eredità. 242
Trentenara et Giungano. . . . . *Ibid.*
Site possible de la défaite des lieutenants gaulois de
Spartacus. 244
La péninsule d'Amalfi. 245
Le territoire de cette ville et ses destinées. 249

Pages.
La Cava, Salerne et les montagnes voisines. 251
La grande chaîne des Apennins. 253

ACROPOLI.
Entrée dans le Cilento. 255
Le bassin d'Acropoli. 256
Le bourg de ce nom. 257
Ses origines gréco-byzantines. 258
Les Grecs à Acropoli au VIIIe siècle. 260
Le Pape Jean VIII et Athanase, évêque-duc de Naples 261
Les Sarrasins appelés à Naples comme auxiliaires. . . 263
Ils en sont chassés par trahison. 264
Leur retraite. 265
Leur établissement à Acropoli. 266
Dévastations des Sarrasins d'Acropoli. 267
Une partie d'entre eux se porte au secours de Santa-Severina, en Calabre, et y est détruite. . . . . *Ibid.*
Maintien de la colonie musulmane d'Acropoli. . . . 268
Époque probable de sa chute. 269
Les Normands dans le Cilento. 271
Catastrophes d'Acropoli dans le XVIe siècle. . . . . *Ibid.*
Le Monte della Stella. 272
La prétendue Petelia lucanienne. . . . . *Ibid.*
Versant sud-est du Monte della Stella. 274
La Punta della Licosa. . . . . *Ibid.*
L'île Leucosia. 275
Le cap . . . . . *Ibid.*
Castel dell' Abbate. 276
Ogliastro. 279
Torchiara. . . . . *Ibid.*
Rotino. 281
Causeries avec nos hôtes. 283
Une pratique superstitieuse de l'antiquité conservée jusqu'à nos jours. 286

Pages.
Murs d'enceinte. 202
Temple dit de Neptune. 203
Sa date 206
La prétendue Basilique. . . . . *Ibid.*
Ce qu'il était en réalité, un temple de Dêmêter et Persé-
phonê. 209
Petit temple, dit improprement de Cérès ou de Vesta. 210
Vestiges d'autres édifices. 212
Tombeaux avec peintures. 213
Aqueduc. 218
Capaccio, sa fondation et son histoire. 219
Le temple de Héra Areia à l'embouchure du Silaros. . 221

Le Cilento.
Origine et extension du nom de Cilento. 225
Le bassin du fleuve Alento. 227
Climat de la région. . . . . *Ibid.*
Fertilité des vallées. 229
Disposition des montagnes. . . . . *Ibid.*
Multiplicité des petits villages. 230
Absence de villes. 232
Le Vallo 233
Pisciotta. . . . . *Ibid.*
Absence de voyageurs étrangers dans cette région. . . 234
Sa renommée de foyer de brigandage. 237
Traversée de la plaine au delà de Pæstum. 239
Ascension des montagnes. 240
Vue admirable 241
La plaine de Salerne et de Pæstum. . . . . *Ibid.*
Eredità. 242
Trentenara et Giungano. . . . . *Ibid.*
Site possible de la défaite des lieutenants gaulois de
Spartacus. 244
La péninsule d'Amalfi. 245
Le territoire de cette ville et ses destinées. 249

Pages.
La Cava, Salerne et les montagnes voisines. 251
La grande chaîne des Apennins. 253

ACROPOLI.

Entrée dans le Cilento. 255
Le bassin d'Acropoli. 256
Le bourg de ce nom. 257
Ses origines gréco-byzantines. 258
Les Grecs à Acropoli au VIIIe siècle. 260
Le Pape Jean VIII et Athanase, évêque-duc de Naples 261
Les Sarrasins appelés à Naples comme auxiliaires. . . 263
Ils en sont chassés par trahison. 264
Leur retraite. 265
Leur établissement à Acropoli. 266
Dévastations des Sarrasins d'Acropoli. 267
Une partie d'entre eux se porte au secours de Santa-Severina, en Calabre, et y est détruite. . . . . *Ibid.*
Maintien de la colonie musulmane d'Acropoli. . . . 268
Époque probable de sa chute. 269
Les Normands dans le Cilento. 271
Catastrophes d'Acropoli dans le XVIe siècle. . . . . *Ibid.*
Le Monte della Stella. 272
La prétendue Petelia lucanienne. . . . . *Ibid.*
Versant sud-est du Monte della Stella. 274
La Punta della Licosa. . . . . *Ibid.*
L'île Leucosia. 275
Le cap . . . . . *Ibid.*
Castel dell' Abbate. 276
Ogliastro. 279
Torchiara. . . . . *Ibid.*
Rotino. 281
Causeries avec nos hôtes. 283
Une pratique superstitieuse de l'antiquité conservée jusqu'à nos jours. 286

VELIA ET SON HISTOIRE.

Pages.
Faible part des Ioniens dans la colonisation grecque de l'Italie méridionale. 289
Les établissements Chalcidiens du VIIIe siècle. 290
Rôle des Chalcidiens comme courtiers par rapport aux villes grecques de la côte d'Ionie. 291
Navigations des Milésiens. 292
Dangers du voyage maritime jusqu'en Étrurie au VIIIe et au VIIe siècle 293
Combinaison imaginée par les Milésiens pour les éviter. 295
Rôle de Sybaris comme ville de transit. 296
Hardiesse plus grande des Phocéens, leurs navigations dans les mers de l'Ouest. . . . . *Ibid.*
Découverte de la route de l'Espagne méridionale. . . . 297
Fondation de Massalia en Gaule. 298
Établissements des Phocéens et des Massaliêtes en Espagne. . . . . *Ibid.*
Fondation d'Alalia en Corse. 299
Rapports intimes des Phocéens avec les anciennes colonies de Chalcis. 300
Phocée conquise par les Perses. 301
Émigration d'une partie des habitants en Gaule et en Corse. 302
Coalition des Carthaginois et des Tyrrhéniens contre eux. 303
Bataille navale d'Alalia. 304
Les Phocéens, obligés d'abandonner la Corse, se retirent à Rhêgion. . . . . *Ibid.*
Ville qu'ils fondent, pour leur établissement définitif, à l'embouchure du fleuve Halès. 305
Le nom de ce fleuve. 306
Le nom de la nouvelle ville, Velia-Éléa-Hyélê. . . . . *Ibid.*
Vestiges d'une bourgade fortifiée des Pélasges OEnotriens en cet endroit, antérieurement à l'établissement des Phocéens. 307

Pages.

Facilité avec laquelle les indigènes du voisinage, de race pélasgique, acceptèrent la suprématie des Grecs. 308
Jalousie des Achéens, antérieurement fixés en Italie, contre les nouveaux colons ioniens. 309
Guerre des Sybarites et des Poseidôniates contre les Hyélêtes. 311
Alliance de la ville nouvelle avec Cymê (Cumes). . . . 312
Activité maritime des gens de Hyélê-Velia. . . . . *Ibid.*
Riche numismatique de cette ville. 314
Ses philosophes. 315
Lois que lui donna l'un d'eux, Parménide. 316
Adhésion de Hyélê-Velia à la politique athénienne. . . 317
Elle recueille les partisans d'Athènes chassés de Thurioi 318
Hyélê-Velia parvient à résister aux Lucaniens et à se maintenir indépendante d'eux. . . . . *Ibid.*
Ancienneté de son alliance avec Rome. 320
Le temple de Cérès à Rome, sa fondation et ses prêtresses fournies par Néapolis et Velia. 321
Velia ville fédérée sous la suprématie de Rome. . . . 322
Elle devient municipe de citoyens romains. . . . . *Ibid.*
Son rôle comme station hivernale recommandée par les médecins. 323
Suprême entrevue de Brutus et de Cicéron à Velia. . *Ibid.*
Naufrage de la flotte d'Octave au promontoire de Palinure. 325
Velia sous l'Empire. 326
Ses évêques. . . . . *Ibid.*
Sa ruine. 327

LES PHILOSOPHES ÉLÉATES.

Grand rôle de Hyélê-Velia dans l'histoire intellectuelle des Grecs. 329
Images qu'on évoque dans ses ruines. 330
Tendance des populations de l'Italie méridionale à l'abs-

Pages.

traction philosophique, dans l'antiquité et dans les temps modernes. 331
Les doctrines des philosophes ioniens en Italie. . . . 333
Pythagore à Crotone, son influence et son école. . . . *Ibid.*
Xénophane de Colophon. . . . . *Ibid.*
Son enseignement à Hyélê-Velia. 334
Sa poésie. 335
Ses doctrines philosophiques. 336
Unité de la substance et panthéisme. . . . . *Ibid.*
Cosmologie. 337
Fondation de l'école dite éléate. 338
Parménide. . . . . *Ibid.*
Son poème « De la Nature ». 340
Théorie de l'être. 342
Incertitude de la connaissance des phénomènes. . . . 343
Physique. 344
Création de la dialectique. 345
Zênon. . . . . *Ibid.*
Récits de sa mort. 346
Ses écrits. 348
Arguments fameux contre la pluralité et le mouvement. 349
Valeur de ces arguments. 351
Zênon comme dialecticien. 352
Mélissos. 353
Théorie de l'être. 354
Incertitude de la réalité physique. 355
Comment ces doctrines conduisaient au scepticisme. . 356
Les Pythagoriciens et les Éléates. 357
Influence décisive de ces derniers sur la marche générale de la pensée grecque. 358

Les ruines de Velia.

Rareté des visiteurs en ces lieux. 361
Départ de Rotino. 363
La vallée de l'Alento. . . . . *Ibid.*

Pages.
Débouché dans la plaine de Velia. 365
Le marais voisin de la mer. 366
Passage difficile de la rivière Palisco. 368
Agréable surprise à l'arrivée. 370
La forêt de la Bruca. 372
Castellammare della Bruca dans le moyen âge. . . . 373
Inscriptions conservées au château. 374
Briques grecques. 375
Topographie des ruines de Velia. 378
Ascea et Catona. 381
Acropole de Velia. 382
Pan de mur pélasgique. 383
Emplacement possible du théâtre. 384
Site du bourg de Castellammare della Bruca 385
Partie nord de l'acropole. 386
Emplacement de la ville. 387
Les deux ports. . . . . *Ibid.*
Mouillage des îles OEnotrides. 389
Disparitions d'îles sur les côtes méridionales de l'Italie. 390
Visite aux ruines de la ville. 392
Résultats certains qu'y donneraient des fouilles. . . . 394
Petits objets qu'on y trouve. 395
Petites monnaies archaïques attribuées à Velia. . . . 396
Tombeaux. 398
Incertitude des provenances des antiquités mises en vente sur le marché de Naples. 400
Les terres-cuites de Velia. 402
Fin du voyage. 405

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

022 487 680

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JUN 3 '83 H